

44B.R

Tout Sport

VOL. V No. 1 AVRIL 1930

Dans ce numéro :

“MA TANTE ODILE”

par

Paule de Longpré,

Première mention dans le concours du
ROMAN CANADIEN
organisé par “TOUT-SPORT” en 1929.

Dans le numéro de mai :

“L’homme qui n’a pas tué”

par

Maurice Renard,

NOUVELLISTE PARISIEN EN VOGUE.

15c.

**périodique mensuel
illustré**

**sports littérature
humour variétés**

Glace en cubes et desserts inédits

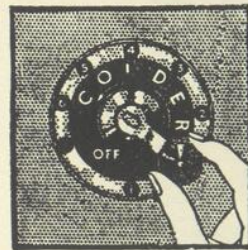
grâce à

FRIGIDAIRE

et son

“RÉGULATEUR du FROID”

DE jolis cubes de glace de la même eau que celle que vous employez à table sont facilement produits avec Frigidaire. Ces cubes sont de dimensions pratiques pour les boissons glacées et peuvent être rendus plus attrayants encore si on y introduit des cerises ou une tranche d'orange.



Savourez les douzaines de délicieux desserts glacés rendus possibles par le Régulateur du Froid du Frigidaire.

Glaces, salades, sorbets, crèmes glacées, coupes de fruits préparés avec Frigidaire permettent de varier le menu avec des gateries inconnues en général sur la table de famille et qui font les délices des gourmets. Vous n'avez qu'à tourner la manette du “Régulateur du Froid” pour régler le temps de congélation à la minute désirée.

Il n'y a qu'un seul Frigidaire et il est construit par General Motors

Convainquez-vous de son efficacité dans une démonstration chez

GOULET & BELANGER, Ltée

8, rue de la Couronne

QUEBEC

Téléphone: 6101



Vous avez les vêtements les plus chics et la plus grande valeur en Canada quand vous venez demander ici les

Vêtements Society Brand

**Système
budgétaire
de 10
paiements.**

UN MOYEN
COMMODE
DE PAYER
VOTRE
TOILETTE DU
PRINTEMPS
SANS
OBERER
VOTRE
BUDGET.

Demandez-nous
des détails.

Il existe des complets et des pardessus Society Brand à tous les prix — des plus dispendieux aux plus modiques, — et quelque soit le prix payé, vous pouvez toujours compter sur une excellente valeur, sur la meilleure coupe, sur le drap le plus riche et le plus durable.

Demandez notre Magazine des modes du
Printemps des Complets Society Brand

Holt, Rensfrew & Co.
Limited

35, rue BUADE

QUEBEC

AGENTS EXCLUSIFS DANS QUEBEC DES VETEMENTS SOCIETY BRAND.

paraît le 1er de
chaque mois.

Abonnement

Payable d'avance

Canada \$1.00 par an

Etranger:

\$1.50 par an

BUREAU-CHEF:

QUEBEC.

TELEPHONES

Rédaction. . . 7417

Administration 6363

Administrateur: Louis LAFERRIERE

TOUT SPORT

QUEBEC — MONTREAL — 3-RIVIERES

Publié par

"Tout-Sport", Limitée

40, AVE. MARGUERITE-BOURGEOIS,

Québec

REPRESENTANT:

Rosario MESSIER
1725 St-Denis
Montréal

DISTRIBUTEURS:

A. CHAMBERLAND
231 rue Bagot
Québec

Henri DELAGRAVE
164 St-Georges
Trois-Rivières

Le Numéro
15cts

Directeur: Francis DesROCHES

Vol. V — No. 1

BEAUCEVILLE, Qué.

Avril 1930

MENUS PROPOS

AU CHOIX

Evidemment une innovation ne peut plaire du premier coup à tout le monde. Le mois dernier nous annoncions dans cette colonne qu'à l'avenir "Tout-Sport" publierait chaque mois, en fascicule hors texte, un roman, ou du moins une tranche considérable de roman. Nous voulions par là permettre aux amateurs d'oeuvres d'imagination de réunir au bout de l'année, par exemple, une belle collection de romans indépendamment de la revue elle-même.

Depuis nous avons reçu de nombreuses lettres de nos lecteurs, les unes nous félicitant de cette initiative, les autres nous la reprochant pour diverses raisons apparemment motivées, et qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Ces opinions contraires ont placé le directeur en face d'un dilemme difficile à résoudre: maintenir le fascicule hors texte ou publier le roman dans le texte, et contenter tout le monde...

Après avoir retourné le problème sous toutes ses faces, nous avons cru trouver une solution dans cette manière de procéder que nous soumettons à nos lecteurs: Lorsque le roman mensuel sera considérable, nous le donnerons en fascicule hors texte, afin de ne pas encombrer le texte général de la revue et de ne pas occasionner la suppression de plusieurs des sections habituelles, et lorsqu'il aura plutôt l'apparence d'une nouvelle d'une certaine envergure, nous l'insérerons dans le texte, nous efforçant de l'encombrer le moins possible par l'annonce.

C'est ainsi que nous publions dans le présent numéro "Ma Tante Odile", par Paule de Longpré, première mention dans notre récent concours du roman canadien.

Nos lecteurs pourront juger par eux-mêmes et faire leur choix entre les deux procédés. Nous les invitons à nous soumettre leur opinion et leurs suggestions au besoin, leur promettant qu'elles seront considérées avec attention. Si la majorité opte pour le retour à une politique uniforme: roman hors texte, ou dans le texte, nous nous rendrons à son désir.

MA TANTE ODILE"

La fine et délicate nouvelle que nous publions dans le présent numéro valut à son auteur, Paule de Longpré, la première mention dans notre premier concours du roman canadien qui se termina le 1er janvier dernier.

Ne cherchez pas celle qui se cache sous ce pseudonyme, car vous y perdriez votre latin, et votre grec par surcroît... Seul le directeur et quelques intimes connaissent le secret. Le premier est lié par le devoir professionnel, et les autres par l'amitié...

Sans rien trahir cependant, nous pouvons dire que Paule de Longpré est une Québécoise qui collabore à plusieurs pages littéraires sous divers pseudos, et qu'elle est à préparé un nouveau roman qu'elle soumettra à notre prochain concours.

Pour quels motifs s'abrite-t-elle sous un pseudonyme?... Nous l'ignorons et nous n'avons pas fait d'enquête... Nous nous contentons de souhaiter qu'un jour, encouragée par le succès qui lui a souri une première fois et qui lui sera fidèle, nous l'espérons, elle révèle son identité au monde littéraire, pour le meilleur intérêt de nos lettres canadiennes...



Té, mon bon...

Marius et Olive, en se promenant sur la Cannebière, essaient de se bourrer le crâne.

Marius dit à Olive:

—Mon cher, dans ma propriété que tu connais, j'ai un écho épatant. Figure-toi qu'il répète soixante-cinq fois ma voix. en commençant à dîner, je n'ai qu'à crier "Marius a bien dîné..." pour qu'à la fin de mon repas, l'écho me répète: "Marius a bien dîné..."

Olive répond:

—C'est épatant, en effet, mais j'en ai un bien plus extraordinaire chez moi. Il me sert de réveille-matin.

En me couchant, je crie dans mon jardin:

—Olive, il est six heures.

Et le lendemain à six heures, je suis éveillé par ma propre voix qui répète:

—Olive, il est six heures.

? ? ?

On parle à une vieille demoiselle d'un parti superbe qu'elle refuse, comme elle en a refusé tant d'autres.

Et comme ses amis s'étonnent de son entêtement à repousser tous les maris possibles:

—Moi?... me marier?... Je n'ai pas besoin d'un homme: J'ai un chien, un perroquet et un chat.

—Mais... ça n'a aucun rapport...

—Excusez!... le chien grogne tout le jour, le perroquet jure tout le temps et le chat traîne dehors toutes les nuits!... Cela me suffit!...

SOMMAIRE

Menus propos, le Directeur.....	1
Sous-Bois, Ph. Maingot.....	3
Le mois sportif aux Trois-Rivières....	7
Sports-Québec, Maurice Dérome.....	10
L'A. S. E. C.....	14
Le coin des Dames.....	25
Le cortège, Hélène Charbonneau.....	27
Maturité, Alice Lemieux.....	28
Aux Zouaves de Québec.....	30
La fatigue du Printemps.....	33
"Derrière la Scène".....	37
L'Auteur de "La Villa des Palmes"....	37
Paysages d'Afrique, Louis Pralong....	39
Un renseignement, Jacobine.....	40
"Ma Tante Odile", roman, Paule de Longpré	49

INUTILE

Le nouveau valet de chambre de Monsieur lui apporte, pour le chausser, deux souliers du même pied — et de deux paires différentes, par conséquent.

—Je ne peux rien faire de ces chaussures dépareillées, dit Monsieur. Allez m'en chercher une autre pareille.

—Inutile, Monsieur, répond le nigaud: les deux autres souliers sont aussi du même pied.

C'EST JUSTE

Les clients font queue au guichet du cinéma. Soudain, un Monsieur à qui l'on vient de marcher sur le pied, s'écrie:

—Monsieur! vous êtes le dernier des crétiens!

—Pardon!... réplique l'autre en se retournant, je vous ferai remarquer que vous êtes derrière moi!

On dépense sa santé pour obtenir la fortune, et ensuite la fortune pour obtenir la santé.

Avouons que les animaux ne sont parfois pas si bêtes que nous.

Les femmes d'un certain âge ressemblent aux pommes, plus elles mûrissent, plus elles deviennent tendres.

Il vaut mieux être frappé de la ressemblance d'une personne que d'une attaque d'apoplexie.

LE YACHTING

Ce sport, qui tend à se répandre de plus en plus, et qui constitue l'un des passe-temps les plus agréables de la belle saison, fera à l'avenir l'objet d'une importante section dans notre revue.

Le yachting occupe les loisirs d'un grand nombre de sportsmen... et de leurs amis, et il intéresse trop de gens pour qu'il n'ait pas sa place toute marquée dans un magazine où tous les sports se rencontrent au gré des saisons et des événements.

Grâce à la complaisance d'un fervent du yachting, M. G. Gaudry, gérant du département des Moteurs et Bateaux de la Compagnie Alex. Bastien, Limitée, de Québec, "Tout-Sport" publiera dorénavant plusieurs pages abondamment illustrées qui seront exclusivement réservées à ce sport de plein air, nous allions dire de pleine mer...

M. Gaudry nous en voudrait, si nous nous permettions de faire ici son éloge. Travailleur et dévoué autant que sportsman désintéressé, il préférera que nos lecteurs le voient à l'oeuvre et... à l'eau... L'intérêt avec lequel on accueillera la section qu'il dirigera désormais à partir du numéro de mai, sous la rubrique "Yachting", sera la récompense de son travail...

A notre nouveau collaborateur, nous ouvrons nos colonnes avec plaisir, sachant d'avance qu'il saura capter l'attention de la majorité, sinon de tous les lecteurs assidus de "Tout-Sport".

Le DIRECTEUR.

Emilien Pouliot, B.A.-A.G.-I.F. Prof. Paul Joncas, M.A.-I.C.-A.G.-I.F.

Downes Brousseau, I.F.

Edouard Dufresne, A.G.-I.F.

Paul Malouin, A.G.

L.-Z. Rousseau, I.F.

Arthur Massé, B.A.-A.G.-I.F.

JONCAS & MALOUIN

INGENIEURS-CIVILS — ARPENITEURS-GEOMETRES
INGENIEURS-FORESTIERS

Suite 504 et 505. Edifice du "Québec Power", QUEBEC.

-:- Tél.: 8018

Voulez-vous recevoir "TOUT-SPORT"
pendant un an sans

Déboursier un seul sou?

Le Directeur de la revue a un moyen très simple à vous suggérer, si vous voulez lui communiquer votre nom et votre adresse sur le coupon suivant, ou autrement.

COUPON

"TOUT-SPORT", Limitée,

40 Ave. Marguerite-Bourgeois,
QUEBEC.

Monsieur le Directeur,

Veillez me faire connaître les conditions auxquelles je puis obtenir un abonnement d'un an gratuit à

"TOUT-SPORT".

NOM

RUE OU B. P.....

VILLE OU COMTE

S O U S - B O I S

par

Ph. MAINGOT

Un rayon de lune qui se lève, perçant le feuillage des grands arbres, crible de mille tâches d'or blond la surface de l'étang qui semble dormir et qui miroite.

Sur la rive gazonneuse et légèrement surélevée, dans la nuit calme, une enfant rêve désespérément...

Dans la hâte d'aimer d'un cœur à peine éclos, dans un besoin, peut-être de souffrir plus vite, elle s'est donnée à l'Aimé, irrémédiablement, sans lui en jamais rien dire... Et c'est pour elle, un gros chagrin que de lui voir toujours le regard voilé d'une peine inconnue, la pensée sous l'emprise d'une obsession lancinante, dont elle ne peut le distraire.

Certes, on eût fort surpris ces braves "Ranchers" qu'inquiétait le cerne bleuâtre des yeux enfiévrés de leur fille Marcelle, si on leur eût dit que l'hôte, si hospitalièrement accueilli par eux, était la cause inconsciente du mal qui la rongait, lui dont la douceur de caractère, l'amabilité naturelle, la causerie intéressante avaient fait si agréablement diversion dans leur vie active et pourtant monotone.

Très souvent, Camille Dutail, le jeune peintre qui trouble son âme, s'installe et rêve devant ce paysage. Et il lui semble que de ces choses où ont erré ses yeux, il lui vient, à elle, un apaisement délicieusement doux.

* * *

Pris par la beauté du site merveilleux de cette région, qui l'enchantait, Camille, portant au cœur une meurtrissure, s'est fixé dans ces lointaines solitudes du "Far-West" Canadien, pour secouer de son âme la hantise ancienne d'une indicible navrance. Et par l'atmosphère des forêts proches, où passe le vent purifiant des immensités désertiques, confusément sa rancœur se perd avec les troublantes senteurs qui s'évaporent sous la palpitante clarté des astres souriants.

Un jour perdu dans la poursuite énervante d'une fugitive impression à travers le diaphragme isolant un coin plus pittoresque, il contemplait le jeu éblouissant de lumière que son pinceau rebelle ne parvenait pas à rendre, quand, en plein décor, une forme sculpturale, — une fille indienne, — parut soudain, s'harmonisant divinement avec le cadre farouche et grandiose où elle surgissait.

Le regard, lourd d'émerveillement, qui pesa sur elle, la fit s'arrêter. Elle se retourna à demi, le buste cambré, l'attitude gracieuse, superbe, pleine de hardiesse.

Ce fut une seconde d'immobilité marmoréenne.

On eût dit, ensuite, d'une galatée subitement animée et qui, dans la tranquille conscience de sa beauté royale entre dans la vie sans étonnement, avec une majesté puissante et très simple... Elle reprit sa démarche souple et harmonieuse et disparut, s'évanouit presque à un détour de la route, comme l'eût fait l'antique Velléda, ou une Diane altière et silencieuse.

En artiste épris de la pureté de la ligne impeccable, amou-

reux de la seule Beauté, il voua à l'enfant vagabonde de la forêt un amour immatérialisé, riche de toutes les splendeurs de l'Idéal enfin conquis.

Et maintenant, — ainsi que d'imprécises clartés se fondent dans le clair-obscur d'un crépuscule sanglant d'automne, — au fond de sa prunelle claire, d'un azur si mélancolique, lentement se meurent les dernières tristesses d'un rêve qui agonise et s'éteint.

Depuis, il déserta le paysage préféré.

Et, sous bois, parmi les frémissements d'ailes épars dans les branches, une haleine chaude de passion courut...

De ne se comprendre qu'à peine, de s'aimer dévotieusement, avec de longues et silencieuses adorations, ils sentaient passer en eux d'infinis frissons, des sensations exquisement délicieuses d'une intense, d'une subtile acuité, dont aucune parole désenchantante ne venait rompre le charme voluptueux.

Elle, l'enfant primitive des grands bois, par une étrange affinité d'âme, était toute troublée par ce qu'elle percevait de confus, d'attirant, de mystérieux dans le regard brillant de celui qu'elle savait être infiniment supérieur à ceux de sa race. Elle subissait, charmée, cette fascination. Et ses yeux couleur de nuit, pleins de vertige, s'extasiaient dans la contemplation des yeux céruleus qui se prenaient eux-mêmes à l'enchantement. Sur ses traits énergiques, sur ses lèvres ardentes qui parfois avaient d'imperceptibles contractions, un rayonnement s'étendait, et, dans sa tendance à l'hypnose, y mettait une expression mystique.

Ainsi, du bonheur flottait... Légèrement, du bout de son aile, il effleura Marcelle dans ses rêveries.

En effet, elle se réjouit de la félicité empreinte sur le visage adoré. Elle crût qu'à l'avoir désiré si ardemment, avec toutes les forces de sa petite âme pure, elle avait forcé le bonheur. Elle n'était plus anxieuse. Demain, ce soir peut-être, il allait lui dire que sa peine passée n'était plus, qu'il l'aimait et elle tomberait dans ses bras éperduement... et elle serait heureuse, heureuse, ah si heureuse!

Pourtant, cette confiance, il ne la faisait pas. Malgré cela, joyeuse elle avait repris ses interminables promenades à cheval, au pas docile de son alezan-éclair, par les sentiers ombreux où, dans un murmure immense et incertain, elle semblait entendre tant de choses légères, chuchotées par la brise rôdeuse.

La forêt bourdonnait des mille bruits de l'été. Vibrante sous la caresse de l'haleine ardente des plantes énamourées,

Le mois prochain :

"CELUI QUI N'A PAS TUÉ"

Par Maurice RÉNARD

Marcelle laissant aller son esprit et son poney, chacun à sa guise, s'avancait rêveusement sur la bordure des bois. Un peu de brise, amusée, frissonnait au sommet des herbes folles.

Seule, dans un recoin d'ombre, une toile carrée, sur son chevalet, jetait une note blanche et inattendue dans le gai paysage. Elle ramena brusquement à la réalité, du fond de sa songerie, la jolie promeneuse faisant des rêves d'or.

Personne n'était auprès de l'installation. Un peu plus loin, pourtant la jeune fille aperçut bientôt le peintre debout, profondément absorbé. A un pas, tout près, presque contre lui, sous une voûte naturelle de ramures entrelacées, l'Indienne, que, dans ses courses, elle ne rencontrait plus comme autrefois, était assise, muette et grave, sur un vieux tronc abattu et tout couvert de mousse.

Sa présence et le bruit des branches foulées ne les tirèrent pas du recueillement où ils se trouvaient tous deux. Oh! s'il était arrivé ainsi, derrière elle, elle se serait déjà vivement retournée, la petite Marcelle!

Mais que signifiait tout cela? Ce maintien, ce silence, cette toile blanche à laquelle il n'avait pas touché: cette longue station debout, car il devait être ainsi depuis longtemps, ces airs étranges, radieux...

Et ce fut pour elle une révélation et un choc.

Instinctivement, elle poussa un faible cri. Dans le mouvement qu'elle fit, en se prenant le coeur à deux mains, sans lâcher les rênes, le cheval s'arrêta. violemment la lumière venait de se faire dans sa pensée. Un voile se déchirait soudainement devant ses yeux convulsés.

Ainsi donc, l'éclair de bonheur qui avait chassé la peine ancienne, c'était l'Autre... l'Indienne qui l'avait provoqué. Elle s'était pas trompée, cette flamme, c'était bien l'Amour qui l'avait allumée... Il aimait mais ce n'était pas elle. Non, pourtant, cela ne se pouvait pas! Ce qu'elle voyait n'était qu'un mirage, de l'hallucination. Elle avait trop longtemps regardé le soleil qui l'avait aveuglée. Comme c'était étrange! Voilà maintenant que des points sombres dansaient devant ses yeux grands ouverts. Des tâches d'un vert très foncé, très petites d'abord, bien rondes, nettement dessinées, voltigeaient, grandissaient peu à peu, devenaient ensuite énormes, démesurément.

Elle ferma les yeux pour ne plus les voir. Mais cela continuait. Tous ces ronds remuaient obscurément, dans une masse cahotique. Ils grandissaient toujours, finissaient pas disparaître, remplacés par d'autres, d'autres encore...

Puis subitement plus rien. Son regard était devenu lucide. Il n'y avait plus à douter, c'était cette fille qu'il aimait, puisque, à ce moment même, elle le voyait qui s'inclinait et, délicatement, avec des soins pieux, déposait sur le front halé et pur un baiser long, horriblement long pour elle, la pauvre petite martyre d'amour.

Et ses rêves, alors, ses jolis rêves à elle? Était-ce vrai qu'ils étaient morts pour toujours. Non. Non, Non ce n'était pas possible.

Tous ces mots bourdonnaient, clamaient avec effroi, à ses oreilles. Il lui semblait que leur bruit emplissait la forêt; que c'était un hurlement épouvantable, tant ils résonnaient

TESSIER, FAGES & CIE

ASSURANCES

71, rue St-Pierre QUEBEC Téléphones 2-1662—2-1663

MARCEAU & FILS, LIMITÉE

MARCHANDS DE MEUBLES DE HAUT TON

239, Rue St-Joseph - Tél.: 6176
QUEBEC

Seuls distributeurs autorisés dans Québec
pour les poêles à l'huile

"RED STAR"

Sans mèche

Unique au monde dans sa classe, car il peut consommer l'huile et la gazoline sans le concours d'une mèche, il est sans senteur et inexplosif; c'est de plus le poêle le plus solidement construit et le plus moderne.

Nous nous ferons un plaisir de vous livrer un Red Star contre un léger acompte et un paiement mensuel des plus minimes.

Le Red Star est fabriqué dans tous les modèles, depuis deux feux sans fourneau jusqu'à six feux avec fourneau.

Un jeune auteur dramatique raconte une de ses nombreuses mésaventures.

Un directeur de théâtre lui avait conseillé de confier ses trois actes à G..., l'auteur arrivé, qui les parsèmerait de traits mordants:

—G... est venu me voir, poursuit-il avec amertume; il a lu ma pièce, l'a emportée et je ne l'ai plus revue. Une autre l'emporte-pièce!

fois, je me méfierai de ses mots... à

GERMAIN LEPINE

LIMITÉE

(Maison fondée en 1845)

Embaumeurs et Directeurs de Funérailles

*

Chambre mortuaire à la disposition des familles

*

AMBULANCE MODERNE

Service d'automobile privée

*

SERVICE DE JOUR ET DE NUIT

283, rue St-Vallier
QUÉBEC

Téléphone: 2-2119-J

lugubrement dans son frêle cerveau, comme un son assourdissant de cloche qu'on eût agitée près, tout près, audessus de son crâne en feu.

Et eux, là-bas, si proches, c'était inouï! Ils paraissaient ne rien entendre!

Tout à leur amour, ils se souriaient. Et leur sourire mettait sous le berceau légèrement assombri des vertes frondaisons une sorte d'éclat si doux qu'il semblait tenir du surnaturel. Un rayon lumineux avait filtré entre les feuilles et venait amoureusement mourir en auréole sur la tête de la jeune Indienne, dont la chevelure resplendissait chaudement, de telle sorte que l'on eût pu croire qu'une clarté émanait d'elle. Dans son ravissement, il avait pris une main qui pendait de son idole brune, magnifiée, dans sa pose hiératique, par ce rayon de soleil.

Tout à coup dans le silence ému, un éclat de rire retentit, strident et satanique, claqua en coup de fouet sur ces deux âmes plongées dans la plus suave des extases. Et celle qui se débattait sous la griffe hideuse de la folie, dont le cœur venait de se tordre affreusement sous l'atteinte brutale de la douleur, cravacha d'un geste furibond le poney surpris et soudain bondissant. Le haut du corps renversé sur la selle à toucher presque la croupe, elle passa en coup de vent, près de Camille et de l'Indienne, que cette vision rapide d'atroce souffrance fit tressaillir jusqu'au fond de leur être.

Tandis que ce rire rauque qui n'avait rien d'humain s'égre- nait le long du sentier, roulait sous les feuilles qu'il semblait agiter, comprenant qu'un cœur venait de se briser d'avoir trop aimé, sentant en quelque sorte un maléfice planer sur eux, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'étreignirent éperduement, comme pour conjurer les mauvais sorts, pour s'en préserver à force d'amour.

—(Enilda, Alberta.)



Un temple d'Assise que ne manquent jamais de visiter les touristes.

Hommes d'affaires ou Professionnels

Simplifiez votre travail et celui de vos employés en munissant vos établissements d'un équipement moderne et scientifique. Alors, adressez-vous à la maison spécialiste

THE OFFICE SPECIALTY MF'G. CO. LTD.

J.-L. Vézina, gérant local.

Ameublement de bureau, accessoires de classement, etc.

43, RUE DE LA COURONNE, QUEBEC.

TEL.: 9454



Naïveté d'une débutante:

—Vous paraissez beaucoup aimer la danse, mademoiselle?

—Mon Dieu! monsieur, le médecin m'a ordonné de transpirer le plus possible...

* * *

En tre bons petits camarades.

—Et le vaudeville de Machin?

—Il a jeté un de ces froids!

—Il n'est pourtant pas dépourvu de sel...

—Du sel? Mais il en entre aussi dans les mélanges réfrigérants!

VOUS FEREZ MIEUX CHEZ "DUQUET"!

Maintenant que vous pouvez vous procurer

Diamants, Montres, Bijouterie, Argenterie, etc.

SUIVANT NOTRE

Système de Crédit

SANS AUGMENTATION DU PRIX DE VENTE

Choisissez dans notre magasin n'importe quel article. Faites-vous ouvrir un compte. Payez un petit montant comptant et un léger versement hebdomadaire.

Le choix dans l'immense assortiment de chez "DUQUET" est facile. Vous y trouverez justement ce qu'il vous faut au prix que vous voudrez payer.

ENTREZ VOUS EN CONVAINCRE.

NOS SPECIAUX VOUS INTERESSERONT.

Cyrille Duquet L^{tes}

BIJOUTIERS RENOMMES DEPUIS 1854

3, rue St-Jean,

QUEBEC

Tél.: 2-6715*

Maison fondée en 1850

TERRREAU & RACINE

LIMITEE

(Fonderie de la Canoterie)

Fondeurs & Marchands

MANUFACTURIERS
DE POELES, CHAUDRONS,
BOMBES ET MACHINERIES.

Négociants en ferronnerie générale, plomberie et système de chauffage. Tuyaux pour aqueduc, en fonte, acier, grès et bois. Bornes-fontaines, ainsi que matériaux de toutes sortes.

Articles de Sport, Pêche et Chasse. Aussi couchettes en fer et en cuivre, matelas, spring, etc., etc., etc.

SPECIALITE:
FOURNITURES POUR CONTRACTEURS
ET CHANTIERS.

196 à 224 RUE ST-PAUL,
QUEBEC.

Le président au plaignant:

—Vous accusez le prévenu de vous avoir volé un mouchoir?

—Oui, mon président, à preuve que voilà le pareil.

—Ce n'est pas une raison, car moi aussi j'en ai un tout semblable dans ma poche.

Le plaignant d'un air convaincu:

—C'est bien possible, car il m'en manque deux!

* * *

A l'une des Chambres de la correctionnelle le président interroge un récidiviste:

—Depuis votre sortie de prison, vous n'avez vécu que d'escroqueries dans différentes villes. Pourquoi n'êtes-vous pas resté à Paris?

Le prévenu, froidement:

—Je suis partisan de la décentralisation.

* * *

Le président. — Quel est votre état habituel?

Le prévenu. — L'état d'ébriété, mon président.

* * *

A l'Opéra-Comique.

On joue le **Pré aux Cleres**.

—C'est toujours charmant! s'extasie un viel abonné.

—Peuh! riposte B..., l'irréductible wagnérien. C'est vieux comme **Héroid!**

* * *

Le président au prévenu:

—Il demeure acquis à l'accusation que vous vous êtes approprié la part d'héritage qui revenait à votre frère.

Le prévenu. — Mais, monsieur le président, mon frère était à Sumatra.

Le Président. — Qu'est-ce que cela fait?

Le prévenu. — Ma foi, j'ai cru que j'avais le droit de le considérer comme parent éloigné.

* * *

—Vous avez assommé votre femme à coups de poing?

—Rapport au froid, mon président. Le docteur lui avait prescrit des frictions sèches.

* * *

On rappelait, un jour, devant un avocat, le mot connu d'un juge d'instruction: "Donnez-moi une ligne d'un homme et je me charge de le faire pendre."

—Par exemple! — se récria l'avocat — je défie bien tous les magistrats du monde de trouver matière à accusation dans: "J'ai du bon tabac dans ma tabatière?"

—Rien de plus facile, lui répondit un malin confrère: "Vous avez du bon tabac. Donc, ce n'est pas du tabac de la régie; donc, c'est du tabac de contre-bande; donc, vous êtes un contrebandier... D'où je conclus en requérant contre vous l'article du Code qui vise le délit de contre-bande."

Trois Grands Spéciaux

— EN —

POELES à GAZ

Voici une occasion exceptionnelle pour les futurs époux ainsi que pour toutes les ménagères qui désirent un poêle à gaz de magnifique apparence et qui cuit à merveille. Ne manquez pas de venir les voir, car pour de telles valeurs, les prix sont vraiment intéressants.

Trois \$19.30
Feux

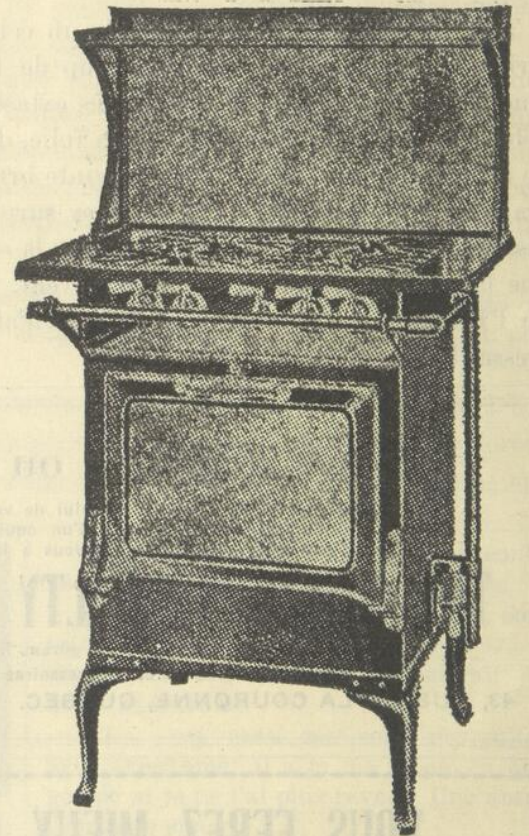
Quatre \$28. Quatre \$37.
Feux Feux

SANS TABLETTE AVEC TABLETTE

FINI EMAILLE

\$36.50

Les quatre prix ci-haut mentionnés sont pour achat au comptant. Nous vous offrons également des conditions faciles de paiement moyennant un léger intérêt. Voyez ci-dessous les conditions à.....



15%
COMPTANT

La balance payable en 10 Versements Mensuels Réguliers.

Moyennant un dépôt de 15%, nous mettrons de côté le poêle que vous aurez choisi et nous en ferons la livraison sur demande.

VOYEZ NOS VITRINES

QUEBEC POWER
COMPANY

Le mois sportif aux Trois-Rivières

CHRONIQUE SPORTIVE

LIGUE DE QUILLES DE LA CITE

— CHAMPIONNAT —

La ligue de grosses quilles de la Cité vient de terminer sa saison avec un succès sans précédent. Cette ligue se composait de deux classes, A et B. La classe A se composait de quatre clubs: Le Laviolette, le Canada Power, le Bellevue et le Canipco. La classe B se composait de six clubs: Le Boswell, le Strachan, le Whippet, le St-Maurice, le J.-L. Fortin et le St-Lawrence.

A. Gagnon, du club Laviolette, champion aux grosses quilles pour notre ville, s'est assuré la meilleure moyenne dans la classe A. avec 196.3 en 36 parties. Neuf joueurs ont obtenu une moyenne de 180 et plus. Ce sont M. Gauthier, J. Lafrenière, A. Chrétien, Marco Gava, R. Bettez, Maurice Lacroix, Pagnan et P. Larivière. N. Comtois du Canipco, a eu le meilleur total individuel avec 695 en trois parties. L. Chrétien, du Canada Power, a eu les honneurs de la partie simple avec 263. Le Bellevue s'est assuré le record de la partie d'équipe avec 1,020 tandis que celui du meilleur total d'équipe va au Canada Power avec 2832. Dans la classe B. M. Gauthier, du Strachan, arrive en tête avec une moyenne de 176.6 en 42 parties. Doucet du Boswell a le record de la partie simple avec 268 et celui du meilleur total individuel avec 624. Le Baswell a aussi le meilleur total d'équipe avec 2,732 et la meilleure partie d'équipe avec 924.

CLASSE A.

CLUBS	Parties	Points	Moy.
A. Gagnon, Laviolette	36	7068	196.3
M. GGauthier, Canipco	3	582	194.0
J. Lafrenière, Laviolette	18	3397	188.7
A. Chrétien, Canada P.	42	7921	188.5
Marco Gava, Canada P.	39	7245	185.7
R. Bettez, Canada P.	42	7661	182.4
M. Lacroix, Bellevue	39	7086	181.6
Pagnon, Canipco	45	8115	180.3
P. Larivière, Bellevue	39	7044	180.6
A. Hamel, Laviolette	38	6751	177.6
F. Hamel, Laviolette	12	2128	177.3
L. Chrétien, Canada P.	42	7448	177.3
Comtois, Canipco	18	3185	176.9
P. Bettez, Laviolette	18	3182	176.7
R. Legendre, Bellevue	30	5216	173.8
O. Héroux, Laviolette	42	7306	173.7
R. Roland, Bellevue	6	1042	173.6
R. Bouchard, Canipco	42	7286	173.4
A. Normand, Canipco	15	2588	172.5
F. Fournier, Laviolette	25	4317	172.4
Montambeault, Canipco	33	5668	171.7
Hasty, Canipco	36	6178	171.6
L. Lamy, Canada P.	35	5942	169.7
Jourdain, Bellevue	36	6104	169.5
A. Lambert, Laviolette	36	6071	168.6
Sylvestre, Bellevue	45	7567	168.1
H. Lamothe, Canada P.	3	402	167.3
W. Guy, Canipco	9	1497	166.3
D. Normandin, Canipco	13	2119	163.0
Denis, Bellevue	6	952	158.6
Rivard, Bellevue	3	472	157.3
St Arneault, Canipco	12	1881	156.7
Goulet, Canada P.	3	464	154.6

Désaulniers, Bellevue	21	3219	153.2
Desbiens, Canada P.	3	444	148.0
Dumont, Canada P.	1	117	117.0

RECORDS.

Partie Simple, L. Chrétien, Canada P., 263.
 Total individuel, N. Comtois, Canipco 695.
 Partie d'équipe, Bellevue, 1020.
 Total d'équipe, Canada P. 2832.

	PTS.	G.	P.	P.	200	600	500	900	2700	Moy.
Laviolette	40220	35	10	225	44	9	47	25	6	178.7
Canada P.	40124	26	19	210	34	3	55	21	7	178.3
Bellevue	38701	15	30	225	29	1	44	11	3	172.0
Canipco	39079	14	31	226	28	1	51	14	3	173.6
Ligue 175.6										

CLASSE B.

	Parties	Points	Moy.
M. Gauthier, Strachan	42	7423	176.6
W. Guy, Boswell	34	5825	171.3
Gaulet, St Maurice	3	508	169.3
Doucet, Boswell	36	6066	168.5
D. Blais, Strachan	33	5551	168.2
Guimont, Whippet	9	1513	168.1
P. Bégin Boswell	33	5517	167.1
Beauchesné, Strachan	39	6480	166.1
Brassard, Whippet	20	3315	165.7
Lamothe, St Maurice	9	1486	165.1
Descoteaux, St Lawrence	2	327	163.5
Carrey, St Maurice	39	6356	162.9
Chartray, Whippet	44	7148	162.4
Chs. Bouchard, Boswell	44	7119	161.7
Millet, J. L. Fortin	35	5601	160.3
Ouellette, St Maurice	42	6711	159.7
Allyson, St Maurice	30	4790	159.6
Smith, Boswell	3	479	159.6
St-Cyr, Boswell	27	4298	159.1
J. Gélinas, St Lawrence	30	4771	159.0
St-Arneault, Whippet	3	476	158.6
Tremblay, St Lawrence	3	476	158.6
Carie, St Lawrence	3	472	157.3
Thériault, Boswell	3	469	156.3
Duchesneau, Boswell	42	6487	154.4
M. Fortin, J.-L. Fortin	34	5226	153.7
Napoléon, St Lawrence	3	461	153.6
H. Lacroix, Whippet	30	4606	153.5
Trudel, Strachan	39	5975	153.2
L. Leblanc, St Lawrence	33	5055	153.1
Sullivan St Maurice	42	6410	152.6
Béliveau, Whippet	41	6252	152.4
Lamy, St Lawrence	21	3200	152.3
Gendron, St Maurice	5	755	151.0
Marion, Whippet	42	6267	149.2
Couturier O., Strachan	26	3887	149.2
Ouellette, J. L. Fortin	29	4313	148.7
Dumont, St Lawrence	3	442	147.3
Guy, H. St Lawrence	21	3060	145.7
Arsenault, St Maurice	6	874	145.6
Quessy, Whippet	24	3490	145.4
Bigué, St Lawrence	2	290	145.0

Mullen, St Lawrence	13	1879	144.5
Rivard, J. L. Fortin	36	5198	144.3
Shallender, St Lawrence	18	2597	144.2
Fortier, Strachan	31	4441	143.2
Couture, Strachan	3	423	141.0
Larivière, St Maurice	19	2667	140.3
Ratelle, St Lawrence	6	840	140.0
Lacerte, St Lawrence	3	415	138.3
Houle, J. L. Fortin	13	1797	138.1
Beaulieu, St Lawrence	12	1656	138.0
Daigneault, St Lawrence	1	138	138.0
Gailloux, Whippet	3	405	135.0
Leblanc, Strachan	6	798	133.0
Newberry, St Lawrence	3	398	132.6
Laperrière, J. L. Fortin	29	3804	131.1
Guillemette, Whippet	3	382	127.3
Monfette, Whippet	3	374	124.6
Couture, St Maurice	3	373	124.3
Masse, St Maurice	3	366	122.0
Bourgeois, W. St Lawrence	6	722	120.3
Marchand, St Lawrence	3	351	117.0
Grenier, St Maurice	3	316	105.3
A. Couturier, Strachan	4	413	103.2
Guay, Whippet	3	277	92.3
J. Fortin, J. L. Fortin	1	92	92.0

RECORDS

Partie simple, Doucet, Boswell 268.
 Total individuel, Doucet, Boswell 624.
 Total d'équipe, Boswell 2732.
 Partie d'équipe, Boswell 924.

	PTS	G.	P.	P.	200	500	2400	800	Moy.
Boswell	36670	34	11	225	20	25	8	28	164.3
Strachan	35718	26	19	225	16	26	7	21	158.7
Whippet	34305	24	21	225	7	17	2	15	152.4
St Maurice	31694	20	22	207	8	20	5	14	151.3
J. L. Fortin	26296	16	26	180	2	7	0	6	146.0
St Lawrence	26387	12	33	177	7	8	0	5	140.9

La ligue commerciale

La ligue commerciale de grosses quilles a terminé sa saison en laissant le championnat à l'équipe de la Banque de Montréal qui l'emporta sur l'équipe des Chevaliers de Colomb dans les dernières parties seulement. La Banque triompha tant par les points que sur le nombre de parties.

L'ouverture s'était faite le 17 octobre 1929, et chaque équipe a joué 81 parties. Aucune n'a été gagnée par défaut. C'est assez dire avec quelle animation les joueurs de toutes les équipes entretenaient leur position dans la ligue. C'est aussi une preuve réelle de l'intérêt apporté à ce sport populaire.

Nous donnons ci-dessous les différents records de la ligue pour la présente saison ainsi que les moyennes officielles des joueurs qui ont figuré sur l'un ou l'autre des alignements.

Position officielle des clubs à la fin de la saison:

	Gagnées	Perdus	Pts	Parties
Banque de Montréal	51	30	47541	81
St-Lawrence A. A. A.	47	34	46209	81
Chevaliers de Colomb	43	38	47165	81
Courtiers	21	60	43641	81

Meilleurs moyenne: Banque de Montréal: 146.7
 Plus grand nombre de "spares": Chevaliers de Colomb: 1219.
 Plus haut score pour partie simple: Chevaliers de Colomb: 738.
 Plus grand nombre de "strikes": Banque de Montréal: 743.
 Meilleure partie simple: M. Mullin (St-Lawrence A. A. A.): 253.
 Total de "spares" pour trois parties: Banque de Montréal: 56

Plus grand total de points pour trois parties: Banque de Montréal: 2069.

Total de "strikes" pour trois parties:

J. St-Pierre (Banque de Mtl.) 16.

Daigle (Banque de Mtl.) 16.

Total de "spares" pour trois parties: Gadoret (Chevaliers), 20.

Total de "strikes" pour trois parties: Banque de Mtl. 45.

Plus grand nombre de "strikes" pour la saison:

J. Saint-Pierre (Banque de Montréal), 202.

Plus grand nombre de "spares" pour la saison:

Guimond (Chevaliers de Colomb) 332.

Moyenne individuelle de chaque joueur:

St-Pierre (Banque)	152.5	78
Guimond (Chev.)	152.3	81
Cadorette (Chev.)	152.2	77
Daigle (Banque)	148.2	81
Leblanc (St-Law.)	147.5	75
Dufresne (Courtiers)	145.	71
Filion (Courtiers)	142.9	81
Descôteaus (St-Law.)	138.2	80
Mullin (St-Law.)	136.	71
Roussel (Courtiers)	135.2	69
Daignault (Banque)	133.9	60
Désilets (Courtiers)	113.6	81

Les joueurs suivants, bien qu'ayant figuré dans la ligue, n'ont pas droit à la moyenne n'ayant pas joué le nombre de parties requises.

Jourdain (Chev.)	181	3
St-Cyr (Chev.)	178.6	3
Bettez (Banque)	175	25
Chartray (Chev.)	164.5	30
Bégin (St-Law.)	163.9	18
Alarie (Chev.)	159.1	6
Shellender (St-Law.)	151.5	26
Guignard (Chev.)	150.1	9
Ratelle (St-Law.)	149.6	23
Béliveau (Chev.)	149.5	24
Quessy (Chev.)	147.7	15
Sanschagrin (Banque)	143.4	47
Lacroix (Courtiers)	137.	3
Bourgeois (St-Law.)	134.8	12
Guillemette (Chev.)	134.6	3
Gaudreau (Banque)	133.4	36
Maher (Banque)	132.6	3
Duval (Courtiers)	131.2	7
Boisjoli (Banque)	129	33
Dupuis (Chev.)	124.3	36
Vachon (Chev.)	121.3	3
Derome (Chev.)	119.	21

Dès la clôture de la ligue commerciale de grosses quilles, une ligue de petites quilles a été formée. Six clubs en font parties: deux équipes de la Banque de Montréal, une équipe combinée des Banques Provinciale et Commerciale; La St-Lawrence A. A. A., les Courtiers et la Banque Royale.

Les officiers élus de la ligue de petites quilles sont les suivants: Président, H. Fortunat Fournier; vice-président, M. Jos. Lafrenière; secrétaire, J. Saint-Pierre, secrétaire-archiviste, M. Mullin; directeurs, MM. J.-A. Boisjoli, G.-A. Sanford, H. Russell, A.-E. Bouth, J.-F. Guillemette, Myles Mullin, Paul Désilets et Jean Saint-Pierre.

La ligue a commencé sa saison le 28 février et la terminera le 24 avril. Les parties sont jouées le mardi et le jeudi de chaque semaine et il y a trois parties par soir.

Bien qu'encore à ses débuts, cette nouvelle ligue de petites quilles locale promet de remporter un beau succès. Elle est composée de clubs représentant les plus importantes maisons d'affaires et manufactures de la ville et les activités sont suivies par un grand nombre d'amateurs et de partisans.

ACTIVITES SPORTIVES DU PERSONNEL TRIFLUVIEN DE LA BANQUE DE MONTREAL.

La Banque de Montréal, quoiqu'ayant un personnel assez limité, occupe un rang très enviable dans le domaine sportif de la Cité de Lavolette. Depuis 1926, sous la tutelle de son dévoué gérant, M. J.-A. Boisjoli, une ancienne étoile des ligues seniors amateurs de Québec et de Montréal, un directeur actif du club de Golf Ki-8-eb, de la ligue industrielle de hockey, de la ligue de balle molle de la Cité, de la ligue commerciale de grosses quilles et de plusieurs autres organisations sportives qui font l'honneur de notre Cité, la Banque de Montréal prenant une part active, s'est maintenue au premier rang sportif de la Classe Commerciale.

Voici un bref résumé des activités de la Banque depuis 1926. Faisant alors partie de la Ligue de petites quilles de la Cité (section bancaire), la Banque de Montréal l'emporta haut la main. En 1927-28, la même ligue se réorganisait et de nouveau la Banque de Montréal affirmait sa supériorité en remportant son deuxième championnat consécutif. En 1928-29, une ligue interbanques fut formée et le département d'escompte l'emporta dans les parties de détail.

Dans le cours de l'été 1929, lesbanquiers dirigèrent leurs activités vers une autre sphère. Ils formèrent une équipe de balle molle et le succès vint de nouveau saluer ses efforts. Après une saison des plus fructueuses, remportant 27 victoires sur 36 rencontres avec les meilleures équipes de la région, les banquiers remportèrent le championnat bancaire de la Vallée du Saint-Maurice en triomphant de la banque Canadienne de Commerce sur son terrain à Shawinigan Falls. Deux semaines plus tard, la Banque de Montréal remportait le championnat des Cantons de l'Est en triomphant de la Canadian Celanese à Drummondville.

Le 19 octobre, la Banque de Montréal rencontrait les Maroons, alors champions de Montréal et du district en même temps que champions seniors des ligues athlétiques Spalding. Cette rencontre était pour le championnat de la Province et fut disputée sur le terrain de la St-Lawrence Paper. Quoique les visiteurs

possédaient une équipe supérieure en jeu et en expérience, le résultat fut incertain jusqu'à la fin alors que les maroons triomphèrent par un score de 12 à 8, s'assurant ainsi le championnat provincial et la possession de la superbe coupe offerte au vainqueur par Riley Hern, représentant le Spalding Bors., de Montréal.

Nullement découragés et ne voulant pas demeurer inactifs durant la saison d'hiver, les Banquiers favorisèrent la formation de deux nouvelles organisations: la ligue commerciale de grosses quilles et la ligue de balle molle de la Cité. Ces deux organisations, quoique naissantes ont obtenu un succès très remarquable, grâce à la bonne entente qui a régné dans la direction des deux ligues. La Banque de Montréal a décroché les deux championnats, s'assurant ainsi la coupe Lafrenière, pour le championnat des quilles et la coupe du Sénateur Bureau, pour le championnat de la balle molle.

Outre les activités mentionnées ci-haut, les Banquiers pratiquent en particulier leurs sports favoris et figurent toujours parmi les premiers, grâce à la réputation acquise sous les couleurs de la Banque. Parmi ceux qui ont figuré dans les activités sportives depuis 1928, outre leur chef et gérant, M. J.-A. Boisjoli, mentionnons encore MM. C.-A. Daigneault, Paul Bettez, L.-J. Gaudreau, D. Daigle, J.-E. Sanschagrín, François Trudel, S. Smith, J.-V.-L. Maher, L.-O. Dupuis et J. St-Pierre. Les sténographes prennent aussi une part active au succès de leurs compagnons de travail en leur accordant tout l'encouragement possible et nul doute que l'appui du sexe faible mérite sa juste part des succès obtenus.

La Banque de Montréal a deux équipes dans la ligue de petites quilles commerciale qui joue actuellement et il est fort probable que l'une d'elles sera dans le détail à la fin de la saison pour le championnat de la cité. Disons en terminant que le grand secret du succès obtenu est la bonne entente qui prime toujours dans les rangs du personnel et l'appui moral apporté à leurs efforts constants par la présence assidue des amateurs trifluviens à tous les événements sportifs o les banquiers figurent.

TRIFLUVIEN.



PAR PRUDENCE

Salomon le Sage, roi des Juifs, visita un jour la prison qui détenait nombre de criminels. Il interrogea tous les détenus sur les crimes qu'ils avaient commis:

—Pourquoi es-tu enfermé ici?

—Sire, je suis innocent!

Alors, s'il s'adressa au deuxième:

—Pourquoi t'a-t-on mis en prison?

—Sire, répond le prisonnier sur un ton douloureux, je jure qu'on m'a condamné bien à tort.

Il obtient de chacun la même réponse.

Finalement, il aperçoit encore un détenu tout triste au fond de sa cellule. Il lui pose aussi la question, à laquelle le bonhomme répond:

—Sire, je suis un grand criminel!

Aussitôt le roi donna un ordre:

—Il faut mettre ce criminel tout de suite en liberté pour qu'il ne corrompe pas les autres innocents.

BON TAUX

Deux jeunes gens de bonne famille avaient l'habitude de fréquenter un usurier, Isaac, lequel prêtait avec un intérêt impossible.

—Figure-toi, disait l'un, que ce maudit Isaac, prête son argent à 50 p. c. en hiver et 60 p. c. en été?

—Pourquoi 50 p. c. en hiver et 60 p. c. en été?

—Il prétend que les jours sont beaucoup plus longs.

On voit plus souvent des chevaux s'emporter que du papier à musique (sans portées).

Tél.: BELL 3816

HENRI DeLAGRAVE
IMPORTATEUR

"DE LUXE"

164, rue ST-GEORGES

Trois-Rivières, - P. Q.

DEVINETTES

D. — Le comble de la crédulité:

R. — Prendre du blanc d'Espagne et faire des chiffres sur le dos d'un monsieur en habit noir, parce que celui-ci a dit: "Vous pouvez compter sur moi".

D. — Pourquoi les charcutiers sont-ils des voleurs?

R. — Parce qu'ils font des lards sains, (larcins).

D. — Quelle différence y a-t-il entre un ascenseur et un cigare?

R. — Un ascenseur monte et descend et un cigare ne fait que des cendres, (descendre).

D. — Dans votre jeu de carte, connaissez-vous des "figures" qui sont impropres au service militaire? Et pourquoi?

R. — Il y en a trois: le roi de carreau, les valets de coeur et de pique — parce qu'ils sont borgnes.

D. — Pourquoi les pâtisseries doivent-ils passer par les même écoles que les aviateurs?

R. — Tous les deux font des vols-avent.



Le mois dernier, dans notre chronique mensuelle, nous avons parlé de la possibilité de ramener Québec dans le hockey professionnel en entrant une équipe dans la ligue Canado-Américaine. Nous avouons que notre idée était probablement exagérée. Cependant nous sommes toujours en faveur du secours de l'A. S. E. C. pour le sport local, et au besoin, nous reviendrons sur ce sujet en temps opportun.

Si nous ne criions plus qu'il faut retourner dans la ligue Canado-Américaine, c'est qu'un grand mouvement semble se faire pour établir dans la province plusieurs ligues affiliées qui débattraient pour le championnat semi-professionnel à la fin de la saison. Ce ne serait pas encore le hockey professionnel, si l'on veut, mais ce serait une excellente attraction pour les nombreux amateurs et un très bon moyen d'attirer l'attention des grandes ligues organisées pour les forcer à envoyer dans la province le surplus de joueurs dont ils disposent. Il est certain que les clubs majeurs sont bien disposés en faveur de la ligue Provinciale, et lorsqu'on verra une organisation couvrant tout Québec, on ne pourra qu'augmenter les faveurs. Nous aurions ainsi une ligue semblable à celle existant actuellement en Ontario; dans la province voisine, il y a très peu de centres capables de supporter un grand club. On s'est groupé et l'on a formé la ligue Canadienne. Le circuit International y a envoyé son surplus de jeunes joueurs et l'on a terminé une saison aussi brillante sous le rapport du jeu que des recettes. La même chose arrivera à Québec.

Les promoteurs du mouvement, ici, sont les officiers de la Eastern Canada Hockey Association, connue sous le nom de ligue Provinciale. Lors d'une récente réunion, on a encore choisi les mêmes hommes pour surveiller les intérêts du circuit. Voici la liste des officiers:

Président: Frank Brophy.

1er Vice-président: C. N. Crutchfield.

2ème vice-président: poste vacant actuellement.

Secrétaire: Emile Dion.

Il a été décidé de s'occuper du sport

en général et non seulement du hockey. Pour le moment, cependant, occupons-nous de cette section.

La saison 1929-30 a été particulièrement brillante. La ligue en était à sa seconde année d'existence et le succès remporté a fait ouvrir les yeux à tous les amateurs de la province. On a des demandes d'un peu partout pour faire partie du circuit: Sherbrooke, Sorel, Montréal, Joliette demandent des franchises. Le district du Lac St-Jean veut s'affilier afin de prendre part à la série de détail à la fin de la saison. Ce serait fort intéressant. Les clubs actuels semblent bien disposés en faveur de l'admission, d'une façon quelconque, de tous les "aspirants" et le bureau de direction étudiera le cas de façon à donner satisfaction à tous ceux que la chose intéresse. Le groupe du Lac St-Jean est déjà organisé, le travail est fait; il faudrait ensuite former une autre section dans les cantons de l'Est, ce qui pourrait se faire facilement en ajoutant les équipes de quelques-unes des petites villes du district de Sherbrooke. Au besoin, pour stimuler l'intérêt, on pourrait diviser la saison en deux, faisant jouer les champions de chaque ligue à la fin de janvier, pour répéter ensuite le même système au début de mars, avant de faire rencontrer les finalistes de chaque série dans une couple de parties décisives. Il y aurait ainsi beaucoup d'entrain chez les joueurs, car un club malchanceux au début aurait le temps de se reprendre pour le championnat, s'il montre de véritable

dispositions dès le milieu de la saison. En passant un règlement qui exigerait que les clubs fassent leurs dernières acquisitions, chez les joueurs, le 15 janvier, tout le monde serait protégé.

Nous savons que les officiers de la ligue Provinciale n'agiront pas à la légère, car ils ont donné des preuves de leur valeur dans le passé. Ils sont tout à fait qualifiés pour prendre la direction d'une association provinciale qui contrôlerait non seulement le hockey, mais aussi le baseball semi-professionnel. On trouvera facilement une coupe qui se débattrait annuellement comme la coupe Stanley; certaines maisons d'affaires, ayant à leur tête de bons sportsmen, seraient même disposées à fournir un magnifique trophée pour l'association.

C'est un vaste projet que l'on est en train d'étudier, mais chacun semble vouloir coopérer au succès de l'entreprise et tout ne peut qu'aller pour le mieux. La première année de la ligue Provinciale de hockey a été assez dure; cet hiver, s'il n'y a pas eu de profits, les résultats sont des plus satisfaisants et font entrevoir quelque chose de mieux encore pour les prochaines saisons.

* * *

HOMMAGE AUX CASTORS. — Quand ces lignes paraîtront, la saison du hockey sera terminée partout. Nous voulons cependant féliciter les Castors qui ont réussi à gagner le championnat du circuit Brophy pour notre ville. De l'avis de tous les amateurs, la victoire finale des porteurs locaux était méritée, car leur tenue durant l'hiver fut prodigieuse. Ils ne subirent que cinq défaites et eurent le meilleur contre les Loups de La Tuque, la plus solide machine de la ligue, jusqu'alors. Les propriétaires du club, MM. Amédée Demers et Napoléon Côté, sont contents du résultat et ils ont raison. Le gérant Roy Halpin a su grouper tout ce qu'il fallait de bons joueurs pour avoir une bonne attaque et une solide défense. Le vétéran Wilfrid Turgeon s'est révélé comme le meilleur gardien de buts de la ligue

ENTREZ
à la
Salle de Quilles
du
PALACE
255, rue St-Jean
QUEBEC

Provinciale, comptant quatre blanchissages contre ses adversaires, tandis que les trois autres gardiens de buts n'avaient qu'un total général de trois. Jimmy Lonergan, Johnny Prudhomme, Ulric Morissette et Ernie Molloy formaient la défense, et ils supportèrent bien Turgeon. Leurs solides "body-checks" ont été efficaces et leurs courses vers le but ennemi indiquaient toujours un danger pour le gardien adverse. Halpin avait deux lignes d'avants: Adolphe Chevalier, Joe Contant et Pinkie Dinan, puis Jim Brophy, Jules Rochette et Jimmy Conn. La première ligne fut plus régulière que l'autre et montra plus de rapidité durant la saison. Rochette fut blessé à un pied dans les premières parties et prit assez de temps ensuite pour se guérir; Conn fut lent à se mettre en condition mais travailla bien dans la dernière section de la saison; quant à Brophy, il n'est pas un patineur très rapide, mais par contre il est le meilleur scoreur du club. Précisément parce qu'il n'est pas rapide, on ne se méfie pas de lui et il en profite pour bien se placer devant le but et loger la rondelle au bon endroit.

Il se pourrait que la direction du club fasse des changements sur son alignement l'an prochain. Mais il est certain que les joueurs de cette année auront la préférence, à cause de leur excellent tra-

vail. On veut augmenter la force de l'équipe afin de conserver la coupe de la Brasserie Champlain et les propriétaires ne négligeront rien à cet effet.

L'assistance aux joutes a été bien meilleure que celle de la saison précédente. Le club était plus fort cet hiver et les prix d'admissions avaient été réduits. Voilà la clef du succès. On ne peut songer à diminuer encore le prix d'entrée, actuellement à la postée de toutes les bourses, mais l'on croit pouvoir renforcer encore l'équipe; c'est la besogne que s'imposera le gérant du club lorsque le temps en sera venu.

* * *

SERIE INDEPENDANTE.—Il y a trois ans, on a fait revivre à l'arena le tournoi des clubs indépendants de la ville et du district. La première année, on compta quatorze inscriptions seulement; l'an dernier, il y en eut 42, le même nombre que cette année. La lutte se fait toujours serrée entre les participants et l'on voit de belles parties. En général, les vaincus se montrent bon perdants et acceptent la défaite en souriant. Il est malheureux cependant que quelques personnes viennent détruire le bon renom de tous leurs clubs par des critiques injustes contre les organisateurs. On criera, après une

Vous ne sauriez être un SPORTSMAN

sans posséder une pipe



\$1.50 — \$2.00 — \$3.50

En vente partout. Exigez-là!

JOS. CÔTÉ Limitée, Québec

Seuls distributeurs pour le Canada et les Etats-Unis.

défaite que la série est organisée, que l'on favorise tel ou tel club, que les officiers sont vendus, etc. C'est faire preuve d'un bien pauvre esprit sportif qui pourrait coûter cher si ceux que l'on attaque ne se montraient meilleurs sportsmen que les faux accusateurs. Depuis trois ans, c'est le même organisateur qui a charge de la série; il le fait, dit-il, dans le seul but d'intéresser les clubs ne faisant pas partie des ligues organisées, et il travaille dans le seul but d'encourager le sport. A la fin de chaque série, il prend la résolution de ne plus recommencer mais l'habitude semble prise maintenant et l'on compte toujours sur lui. Nous l'avons interrogé, ces jours derniers, pour connaître son opinion, et il nous a bien déclaré que s'il fallait s'arrêter aux remarques de certains perdants, "la chose serait vite bâclée. Je prendrais mon chapeau et bonjour. Je ne promets rien pour le printemps prochain, et parfois je me demande s'il ne vaudrait pas mieux changer d'organisateur chaque hiver," dit-il en terminant.

De notre côté, nous nous sommes demandé s'il ne vaudrait pas mieux apporter quelques changements aux règlements actuels de la série. On peut aligner deux joueurs des ligues Industrielle ou Intermédiaire ou Junior présentement. Pourquoi ne pas abolir cette clause et ne permettre qu'aux joueurs ne faisant pas partie de circuits organisés de figurer dans la série? Le jeu sera tout aussi intéressant, car tous les clubs seront mieux balancés. De plus, notre avis est que l'on devrait admettre dans la série seulement les clubs ayant opéré durant l'hiver et non les "all stars" formés pour le tournoi avec, assez souvent, les meilleurs joueurs des autres équipes qui prennent part au concours. On devrait essayer ce système l'an prochain, quitte à l'abandonner s'il ne donne pas satisfaction. Les protêts (et il y en a, dit-on) seraient réglés plus rapidement de cette façon.

* * *

LES LIGUES DE BASE-BALL. — Dans

*Pour votre santé
buvez le*

**CREAM
PORTER
BOSWELL**

Un breuvage agréable et rafraîchissant qui stimule l'appétit et favorise la digestion. Recommandé partout par les médecins.

97

cette chronique, nous ne pouvons que faire connaître les projets des organisateurs de ligues de base-ball, vu qu'aucune décision n'a encore été prise pour la saison 1930 au moment où nous écrivons. Il est une chose certaine, c'est que la ligue Provinciale de Gaston Nolet est chose du passé. Ce circuit connut un bon succès à Québec, reçut un peu moins d'encouragement à Montréal et fut un fiasco dans les deux autres villes qui prirent des franchises. Il fallut fermer les livres.

Les directeurs de la ligue Provinciale de Hockey ont décidé cependant de tenter un effort pour former un circuit de base-ball, et la réunion pour discuter de l'organisation aura lieu aux Trois-Rivières le 6 avril, a-t-il été annoncé. On espère avoir au moins des clubs de Québec, Trois-Rivières, Grand'Mère, Shawinigan et La Tuque. L'opération d'une telle ligue demanderait de nombreux sacrifices, au début, vu les fortes dépenses pour les joueurs et les voyages, mais il y a sans doute un moyen de bien conduire la chose. Comme tous les amateurs, nous attendons l'assemblée finale avec l'espoir que tout se décidera pour le mieux.

La ligue Québec-District doit aussi se réunir dans quelques jours pour décider quels seront les clubs en lice durant l'été. Le Napoléon, le Canadien et le National ont présentement des franchises, et le noir Chappie Johnson, sous contrat avec

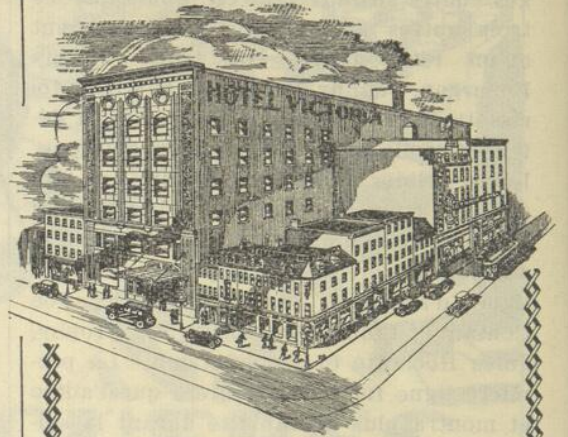
M. J. A. T. Lambert, maintenant, voudrait aussi faire partie du circuit. Les intéressés décideront lors de leur prochaine assemblée, qui ne manquera pas d'intérêt. L'admission des nègres, champions de la ligue Provinciale l'an dernier, ajouterait de l'intérêt dans la ligue sans enlever aux autres clubs leurs supporters de 1929. La concurrence entre les deux circuits n'existera plus et l'on verra des joutes intéressantes.

* * *

L'ETE S'EN VIENT... — L'été s'en vient, le temps du tennis est proche. Dans quelques mois, les tournois locaux commenceront; il faut se préparer. Les champions de l'an dernier seront pratiquement tous en lice, encore, ce qui garantit de très belles séries. La saison ne manquera pas d'intérêt.

Il a été question, il y a quelques semaines, d'une organisation locale du tennis. Rien n'a été décidé lors d'une première assemblée, mais nous espérons que la prochaine réunion nous apportera quelques bonnes nouvelles.

L'automne dernier, nous avons suggéré la formation d'un comité qui se chargerait d'amasser un fonds qui aiderait les jeunes athlètes locaux à se perfectionner. Nous avons des champions de première classe, actuellement, mais il



ENREGISTREZ-VOUS A L'Hôtel Victoria

où vous trouverez tout le confort
du foyer

250 chambres modernes avec bain
et eau courante.

CUISINE DELICIEUSE
SERVICE EXPERIMENTE

Lunch spécial pour
hommes d'affaires à

60cts par série de
10 billets

56, St-Jean - 46, Côte du Palais
Québec

Etes-vous Embarrassé dans la Finance de votre Entreprise ?

Notre organisation est à votre service pour soutenir et pousser votre commerce de l'avant. Quelle que soit votre entreprise, nouvelle ou ancienne, vous pouvez en assurer la réussite en vous prévalant de notre plan de finance. Si vous êtes intéressé dans notre service, n'hésitez pas à nous consulter.

Notre proposition vous intéressera.

COMMERCIAL FINANCE CORPORATION,
LIMITED

147, Côte de la Montagne QUEBEC Tél.: 2-3778

OBLIGATIONS

MUNICIPALES & SCOLAIRES
DOLLARS pour DOLLARS

L.S. Dostie
Limitée

BANQUIERS EN OBLIGATIONS

QUEBEC

111 Côte de la Montagne TELEPHONE 2-4249 Edif. MORIN

SAISFACATION -
GARANTIE
Service prompt
et courtois
TELEPHONE
3-3088

LABUANDERIE LEVIS LEE
10^{de} COURCELLES QUEBEC

TELEPHONE 2-2423

HANRAHAN & HAMEL

COURTIERS EN DOUANE
Chambre 4, 17, rue St-Jacques
Edifice Langlois & Paradis
QUEBEC

SALLE À LOUER

Grande salle à louer, 55 x 70, pour
Noces d'argent, Banquets, Euchres,
Soirées de famille de tous genres.
S'adresser à

ST-CYR & FRÈRE

70, rue St-Joseph — QUEBEC
TÉL.: 2-7255W

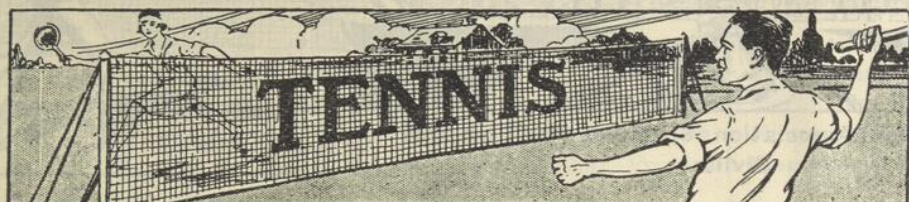
faut leur aider pécuniairement, car tous ne sont pas en état de défrayer les dépenses occasionnés par ce sport. Une mince souscription par les sportsmen québécois pourraient servir à l'achat de bonnes raquettes, aux dépenses que l'on ferait pour que notre ville soit représentée dans le tournoi provincial, etc. Il faut aider

les jeunes sans tarder et faire connaître Québec aussi bien dans le tennis que dans le hockey et le base-ball. Notre jeune champion, pour les parties simples, Georges Pelletier, serait de force à concourir à Montréal pour le titre provincial; qu'on lui vienne en aide. Il en coûterait une bagatelle pour chacun et ce

serait un bon encouragement non seulement pour ce maître du court mais pour tous les jeunes qui le remplaceront demain.

Avant de terminer notre chronique, nous citerons un exemple de bel esprit sportif: Lorsque la saison régulière de la ligue Junior St-Patrick fut terminée, le Question Mark fut envoyé à Montréal pour jouer contre le M. A. A. jr. pour le championnat provincial. Le club local, composé de jeunes athlètes, n'était pas capable, financièrement, de défrayer les dépenses de voyage. On ouvrit une souscription et dans l'espace de quelques jours, on reçut plus de \$100. Nous ne croyons pas qu'un donateur ait été forcé de mendier, depuis. Ce qui se fait dans le hockey peut se faire dans le tennis; il s'agit pour les amateurs québécois de comprendre l'importance du mouvement que nous préconisons.

MAURICE DEROME.



SUR VOS COURTS DE TENNIS

EMPLOYEZ LE

TUF MOULU "FRONTENAC"

Vous vous croirez sur un tapis de caoutchouc!

Livraison par chars ou par camions

PRIX TRES RAISONNABLE

Brique Frontenac, Ltée

140, St-Jean

QUEBEC

Tél.: 2-0280

"JAEGER" Pure Laine

Pour
Le Printemps

Sous-vêtements, pyjamas, robes de chambre, couvertes, paletots et plusieurs autres lignes des Marchandises

"JAEGER"

JOHN DARLINGTON, REG'D

EN FACE DU BUREAU DE POSTE

Le mois prochain:

"Celui qui n'a pas
tué"

Par Maurice RENARD



LA LAITERIE FRONTENAC, LIMITÉE

LAIT - BEURRE - CREME - CREME GLACEE

Fournisseurs des Gouttes de Lait, du Château Frontenac, de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.

Patronisée par Leurs Excellences le Vicomte et la Vicomtesse Wellington

LA LAITERIE FRONTENAC, LIMITEE

142, de l'Eglise,

QUEBEC



PETIT SALON DE L'ÉDITORIAL

PUBLICITE. — On compare la publicité à un marteau, ses coups enfoncent les pointes de fer dans le plus dur bois. La publicité enseigne et instruit, elle éclaire et projette au loin. Les membres de notre association peuvent donc en retirer de grands profits. C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à accepter le rôle de chef-publiciste afin de montrer par là notre dévouement envers une oeuvre sociale et sportive qui le mérite. Nous essaierons d'organiser la canalisation des articles et des nouvelles provenant des membres de l'Association ou du dehors et intéressant notre public lecteur. Tous ceux qui ont quelque événement à faire connaître peuvent communiquer avec nous et nous nous empresserons de leur faire plaisir. La curiosité de nos lecteurs est insatiable; aidez-nous à multiplier les efforts pour l'alimenter convenablement et substantiellement.

VIVANTE. — Notre association est plus vivante que jamais. C'est bon signe en faveur des organisateurs qui ont su lui donner une ligne de vie durable, ainsi que du comité de direction actuel qui l'anime et la conduit avec vigueur en lui administrant de nouveaux toniques et en lui inculquant des pensées nouvelles. Elle doit suivre les lois humaines qui sont faites de renouvellement.

JEUX. — C'est le moment de changer de jeux, de remplacer ceux de l'hiver par ceux de l'été. Il faudra remettre les instruments de froid et sortir les instruments de chaleur. Notre mère la température sera-t-elle aussi volage au cours des prochains six mois qu'elle vient de l'être durant la saison communément appelée rigoureuse? Nous avons régulièrement eu quatre jours de pluie, quatre jours de neige, à tour de rôle, au cours de l'hiver. Ce caprice a souvent dérangé nos projets. Espérons que l'été sera moins accidenté et que nous pourrons nous livrer à l'exercice de nos jeux favoris sans empêchement. Au fait, quels sont nos jeux favoris? Chaque membre de l'association est invité à faire connaître le sien dans nos colonnes et à donner les raisons de ses préférences.

HIVER ET ETE. — Au point de vue romantique, ces deux saisons signifient tristesse et joie. Au point de vue classique, elles ne veulent rien dire, car l'homme volontaire et intelligent ne s'en laisse pas imposer par les saisons et il organise son plaisir autant l'hiver que l'été. Combien de réjouissances, aimables et reposantes, avons-nous eues durant le dernier hiver et dont nous serons privés au cours de la belle saison? Par contre, combien de fêtes champêtres et autres organiserons-nous durant l'été, combien de jeux exercerons-nous? Quoiqu'il en soit, les numéros d'été de notre revue contiendront le rapport de tous les événements sociaux ou sportifs qui auront lieu. Communiquez avec nous!

Georges BOULANGER,
chef-publiciste.

NOTRE FÊTE SPORTIVE À L'ARENA

Cette date du 1er mars, 1930, restera à jamais mémorable dans nos annales, car notre fête sportive a remporté un succès qu'elle n'avait pas encore connu sous ce rapport.

Le comité du Hockey avait fait des préparatifs et les avait étudiés soigneusement. On s'était assuré le loyer de l'Arena, le concours de patineurs de fantaisie et de nombreux concurrents pour chaque course au programme. En plus, on devait y jouer la fameuse partie de hockey entre une équipe de la "Commission" et une équipe du "Parlement"; cette joute suscita l'intérêt général et il était en effet difficile de dire qui en serait le vainqueur. Cette partie ne devait durer que deux périodes de 15 minutes chacune et tout connaisseur en fait de hockey sait qu'il arrive souvent qu'aucun point n'est compté durant ce temps limité. Est-ce que la nouvelle équipe de la "Commission" continuerait sa marche victorieuse en triomphant du "Parlement"? Est-ce que la pesanteur et l'enthousiasme des joueurs de la "Commission" l'emporteraient sur l'expérience et la rapidité de ceux du "Parlement"? Ou encore, le hasard favoriserait-il plus une équipe que l'autre? Avec des joueurs du calibre des Hector Gagné, des Eugène Lavoie, des Odilon Auclair, des Philippe Gimaiel, des Fernand Grenier, des Louis Gignac, des McDonald, le résultat devenait de plus en plus incertain.

La partie débuta par des courses sensationnelles de part et d'autre et maintes fois, les buts du "Parlement" furent assiégés dès le commencement de la partie, ce qui eut pour effet d'encourager les joueurs de la "Commission"; Gimaiel eut à faire face à plusieurs lancers dangereux et par contre, le "Parlement" rendait le change une seconde plus tard en attaquant désespérément leurs buts. De cette première période devait dépendre le résultat final et tous, sans exception, essayaient de compter un point pour leur club respectif.

Il appartenait donc à Fernand Grenier du "Parlement" de compter un point dans cette période et de soulever un tonnerre d'applaudissements parmi les supporteurs du "Parlement"; ce premier point eut l'effet d'une douche glacée sur les joueurs de la "Commission" et ils firent des efforts dignes des joueurs de la N. H. L., afin d'égaliser le score avant la fin de cette première période. Mais les Lavoie, les Gignac et les Martineau devaient rencontrer sur leur chemin les Gagné, les Godbout et les Gimaiel et finalement, cette période se termina à l'avantage du "Parlement" par un point. Ce n'était pas beaucoup mais tout de même il fallait que la "Commission" compte au moins 2 fois dans la deuxième période pour gagner la partie. Après quelques minutes de repos, les deux équipes commencèrent la deuxième période par des attaques dangereuses et les gardiens de buts eurent fort à faire pour repousser de durs lancers de part et d'autre; la ligne d'attaque du "Parlement" vint près de compter une autre fois mais il y avait hors-jeu et le point fut déclaré nul; la glace devenait couverte d'eau et les passes se faisaient difficilement.

Il ne restait plus que quelques minutes de jeu et si la "Commission" n'avait plus l'espoir de gagner la partie, elle se devait au moins de l'annuler et Lavoie, Gignac, McDonald et Feuillault se ruèrent alors vers les buts de Gimaiel afin de compter ce point mais ce dernier aidé par la défense Gagné-Pouliot, réussit à tout arrêter. La cloche annonça la fin d'une partie qui avait été goûtée par tous les spectateurs et qui voulaient qu'elle dure encore une période mais le programme comprenait plusieurs numéros aussi intéressants les uns que les autres et il fallait que ce programme fut suivi à la lettre.

Le "Parlement" par sa victoire obtient la possession, pour cette année, de la magnifique coupe offerte par le Comité du Hockey de la Commission mais ces derniers se promettent bien l'année prochaine de la ramener chez eux.

Une autre partie de hockey qui fut goûtée du public fut l'exhibition donnée par deux clubs de jeunes filles le "Blue Star" et la "Bonne Entente" dont le gérant est Monsieur Arthur Proulx. Ces équipes étaient composées comme suit:

"Bonne Entente"	"Blue Star"
Mlles Annette Proulx, Cap.	Mlles Marguerite Proulx, Cap.
Louise Tracy	Marguerite Noland
Odile Bouchard	Aline Cloutier
Juliette Lacasse	Simonne Bédard
Germaine Minville	Andrée Mercier
Cécile Proulx	Muriel Campbell
Jeanne Bégin	Marguerite Turgeon

Une magnifique coupe offerte par Monsieur A. Langlois, bijoutier, rue St-Jean, devenait la possession de l'équipe gagnante. La première période n'apporta aucun résultat mais Mlle Annette Proulx de la "Bonne Entente" avait sans doute réservé ses forces pour la deuxième période car elle compta trois points individuellement et Mlle Minville un quatrième. Cet effort superbe de la part de Mlle Proulx démoralisa complètement le "Blue Star" et leur étoile était loin d'être bleue... à un tel point que quelques "joueuses" y montrèrent leur tempérament d'artiste du patin par un jeu assez rude (pour le sexe faible) et l'arbitre Martineau dut en envoyer quelques-unes au pénitencier afin de rafraîchir un peu leur ambition surchauffée...

Notre programme comportait plusieurs numéros aussi intéressants pour les spectateurs que pour les concurrents.

* * *

La course a relais inter-départementale fut toute une révélation; l'équipe du Revenu composée de MM. Hector Gagné, Fernand Grenier, Philippe Gagné et Henri Godbout remporta la palme haut la main. On dit que cette équipe avait pratiqué secrètement et avait même pris en note le temps qu'elle prenait pour faire les 12 tours réglementaires. De grosses sommes étaient pariées sur les chances du "Revenu" pour remporter la victoire. L'équipe des Terres fit une belle lutte dans les premiers tours mais dut s'avouer vaincue devant la rapidité des patineurs du Revenu. L'équipe du procureur-général fit assez bonne figure contre la deuxième mais l'équipe de la Commission qui en était à son premier essai dut abandonner la lutte alors que le Revenu terminait son douzième tour et que la Commission commençait son neuvième. La victoire du Revenu fut saluée par de longs applaudissements.

* * *

La course en raquettes sur la glace nous a permis de constater qu'il n'était pas nécessaire de partir bien vite... pour arriver le premier et notre ami Réal Dupont se chargea de nous le démontrer en arrivant bon premier. Il était suivi de près par McGowan et O'Connor.

* * *

La course en skis sur la glace a été gagnée par W. McGowan qui avait su profiter de son expérience dans la course en raquettes et la mettre à son profit dans cette course. Au moment du départ, il y en avait qui étaient tellement anxieux de partir bien

vite... qu'ils restèrent immobiles, leurs skis glissant sans cesse sur la glace... mais quelques secondes de raisonnement... et on constate qu'il faut enfin partir... plus lentement.

* * *

La course pour jeunes filles permit à Mlle Courteau d'arriver bonne première; cette course ne fut pas sans exclamation de part et d'autre.

* * *

Il y eut courtes intermissions durant lesquelles des exhibitions de patinage de fantaisie furent données par MM. Fink et Gemmeroy, du Château Frontenac, M. C. Ouellet, Mlles Madeleine Hamel, Marguerite Baillargeon et Marcelline Gaudry, qui furent longuement applaudies par les spectateurs.

* * *

La partie de quilles sur la glace fut sans doute la plus intéressante pour les concurrents. Elle réunissait 30 concurrents; aucun "strike" ne fut enregistré et trois quilleurs seulement réussirent à compter 2 points.

* * *

La course à 3 jambes fut la plus drôle; quelques-uns l'avaient pratiquée antérieurement et ce sont ceux-là qui ont le mieux figuré mais tout de même, malgré leur pratique, on pouvait facilement se rendre compte qu'il en manquait une quatrième... jambe.

* * *

Hector Gagné arriva bon premier dans la course en arrière et cette course permit aux spectateurs de voir comment un patineur peut tomber gentiment... ou bêtement dans une course d'un tel genre. Les chutes furent nombreuses et désastreuses pour quelques-uns, la glace étant couverte d'une mince couche d'eau... rafraîchissante et déconcertante.

* * *

Depuis plusieurs jours, on se demandait en quoi consistait cette fameuse course "non-tremblotante". L'organisateur à qui on posait cette question un jour répondit qu'il ne le savait pas lui-même et qu'il serait en mesure de dévoiler ce secret 10 secondes avant la course elle-même; tout de même, cela n'empêcha pas 17 "braves" de donner leur nom dans cette course sans savoir pourquoi ils couraient... au risque d'y perdre leur vie... ou leurs billes... Il suffit de dire que ce fut un éclat de rires général parmi l'assistance et qu'aucun concurrent ne fut blessé sérieusement... sinon dans leur orgueil, ayant perdu leurs billes seulement et non autre chose.

* * *

La course à patates fut faite avec des noix (sic), les pommes de terre commandant un prix hors la portée d'une fête sportive, le comité dans sa grande sagesse, décida d'employer ce nouveau mode. Il donna satisfaction à tous ceux qui avaient les doigts assez fins pour pouvoir les prendre une par une, sur la glace, et venir les porter dans leur boîte respective. Cette course nous donnait l'illusion d'un essaim d'abeilles, chacun travaillant pour amener, dans le plus court délai possible, les 5 noix attribuées à chacun; départ rapide, retour, chutes, sauve-qui-peut, brouhaha, mécontentements contre soi-même, tel est le résumé de cette course aux noix (dite à patates).

* * *

Le dernier numéro des courses était réservé aux jeunes filles du service civil exclusivement; cette dernière course réunit trois

partantes et fut gagnée par Mlle Plamondon de la Commission des Liqueurs.

* * *

Comme finale au programme ci-devant détaillé, une exhibition de hockey sans patin fut donnée par quelques employés du service civil. Le costume n'étant pas de rigueur, on s'évertua à faire honneur au coloris; il y en a même qui allèrent plus loin et portaient le "chapeau dur"; si un accident était arrivé, à ce "chapeau dur"! Nous félicitons le "sport" en question pour son acte de bravoure; risquer son... "chapeau dur"!

Cette fête sportive était sous le distingué patronage de l'honorable L.-A. Taschereau, premier ministre, qui à la dernière minute, dû se faire remplacer par l'honorable M. LaFerté. Ce dernier présenta les coupes aux vainqueurs et adressa ses félicitations aux organisateurs pour la soirée récréative qu'ils venaient de donner. Ci-après les noms des vainqueurs dans chacune des courses au programme:

Courses à relais: Equipe gagnante: "Revenu", composée de Hector Gagné, Henri Godbout, Fernand Grenier, Philippe Gagné, 12 tours.

Course en raquettes (2 tours): 1. Réal Dupont; 2. W. McGowan; 3. John O'Connor.

Course en skis (2 tours) 1. W. McGowan; 2. Albert Martineau; 3. Henri Godbout.

Course des filles, (2 tours): 1. Mlle Cécile Courteau; 2. Mlle Germaine Bernard; 3. Mlle Annette Proulx; 4. Marguerite Turgeon; 5. Mlle Thérèse Frederick.

Partie de quilles: F. P. Noël, L. De Belleval, P. Lemay (2 points sur 3 chacun.)

Course à 3 jambes (2 tours): 1. H. Gagné et H. Godbout; 2. F. Grenier et P. Gagné; 3. A. Faucher et L. DeBelleval.

Course en arrière (2 tours): 1. Hector Gagné; 2. Fernand Grenier; 3. M. W.-J. McDonald.

Course non-tremblotante (2 tours): 1. Hector Gagné; 2. F. Grenier; 3. Aimé Martineau; 4. W. McGowan; 5. Gérard Paquet.

Course à patates: 1. Gérard Paquet; 2. Hector Gagné; 3. J. DeBelleval; 4. W. J. Macdonald; 5. Léo Dupont.

Course pour filles du Service Civil exclusivement (2 tours): 1. Mlle Plamondon; 2. Mlle Y. Gariépy; 3. Mlle L. Paradis.

Partie de hockey pour la coupe offerte par le comité de hockey de la Commission des Liqueurs: Parlement vs Commission.

Le période (13 min.), Parlement: Fernand Grenier 9.00; 2e période 15 min., aucun point.

Les prix de présence ont été gagnés et réclamés comme suit: 1er prix No 27, M. Gérard Martineau; 2e prix, No 921; Mlle Renée Provost; 3e prix, No 514, M. Narcisse Savoie.

Nous reproduisons ici le programme au complet, tel que publié pour la fête:

"Soyons Sports Avant Tout"

Association Sportive des Employés Civils

Programme - Souvenir

— de la —

FETE SPORTIVE

— des —

EMPLOYES CIVILS

sous le distingué patronage de
l'Honorable L.-A. TASCHEREAU
Premier Ministre

—:— ARENA —:—
Samedi, 1 Mars 1930

Organisé par le Comité du Hockey de l'A. S. des E. C.

Léonide Dupont, président
Jos. Martineau, vice-président
Philippe Léveillé, secrétaire
Léopold Beaudet, directeur
Raoul Lemay, directeur
Roland Gilbert, directeur

(Ce programme numéroté vous donne droit
au tirage pour les prix de présence) No. 1230

Encourageons nos généreux donateurs

PROGRAMME

1.—Course à relais inter-départementales: — (12 tours).
Prix offerts par: Signs of Canada, Ltd. (M. O.-A. Bériau)

Imperial Tobacco Co., Ltd.

"Le Soleil" Ltée.

Dans vos excursions sportives...

pour vos campements dans la forêt, dans vos voyages d'agrément à la campagne, sur les lacs et les rivières,
ou pour votre résidence, vous apprécierez les bienfaits d'une

BONNE TENTE de chez "ALLEYN"

aussi bien que d'un auvent ou des voiles à naviguer pour vous faciliter la **Vie au Grand Air !**

NOUS NOUS SPECIALISONS EXCLUSIVEMENT DANS LA CONFECTION DE TOUS LES GENRES DE

Tentes en toile ou en soie, auvents, voiles à naviguer, toiles et couvertes imperméables et accessoires

pour tous les goûts, tous les besoins et toutes les bourses.

Dites-nous ce que vous désirez. Nous vous assurons satisfaction.

JOHN ALLEYN, Limited

Manufacturiers

225, rue St-Paul,

QUEBEC

2.—Première période partie d'exhibition.

"Commission"	s	"Parlement"
O. Auclair		P. Gimaiel
W. J. McDonald		H. Gagné
W. Turgeon		M. Pouliot
J.-O. Feuiltaut		I. Beaudet
Eugène Lavoie		Ph. Gagné
Ls. Gignac		F. Grenier
Aimé Martineau		Henri Godbout
A. Lambert		G. Paquet
Alb. Martineau		L. deBellevall
Paul Morin		J. O'Connor
L. Thibault		Jos. Ampleman
A. Bilodeau		

Coupe offerte par:

Comité du Hockey de la Commission des Liqueurs.

Arbitre: Alphonse Martineau.

3.—Course en raquettes sur la glace.—(2 tours).

Prix offerts par: "La Presse", Montréal.

Le Montcalm, Enrg.
 Quebec Engraving Co.
 Alfred Glackmeyer (J. S. Fry & Sons)

4.—Première Période partie de hockey entre filles.

"Blue Star" vs "Bonne Entente"
 Arthur Proulx, gérant et arbitre.

Coupe offerte par: M. A. Langlois, bijoutier.

5.—Course en skis sur la glace: — (2 tours).

Prix offerts par: Quebec Sporting Goods "Regd"
 M. J. G. Strathdee, directeur des Sports,
 Château Frontenac.
 Auditorium News Stand (J. E. Murphy).
 Arthur Proulx, représ. McLaren, Ltd.
 J.-Loïc Trudel

6.—Deuxième période partie "Commission" vs "Parlement"

7.—Course pour jeunes filles — (2 tours).

Prix offerts par: Joseph Kerhulu (\$2.50 en or).
 A.-A. Lacasse
 Emile Garneau
 Madame F. Hallé
 Faguy-Lépinay & Fils

8.—Exhibition de Patinage de Fantaisie:—

- a) M. Roy H. Fink, de Chicago, professeur au Ch.-Frontenac;
 b) Mr. Douglas Gemeroy et Mademoiselle Marcelline Gaudry.
 (Courtoisie du Directeur des Sports d'Hiver du
 Château Frontenac.)

9.—Partie de Quilles sur la glace.

Prix offerts par: M. Paul Caron
 Henri Pageau Gauvin & Courchesne
 Albert Hawey Imperial Tobacco Co.
 Henri Duclos John J. O'Connor

Boules et Quilles fournies par la Salle Frontenac
 (M. Ernest Gagnon.)

10.—Course à trois jambes. — (2 tours).

Prix offerts par: M. Jean Chalifour
 Pharmacie Jolicoeur
 "Tout-Sport, Limitée"
 M. J.-A.-T. Lambert
 L'Institut Thomas (\$2.50 en or)
 John LaRoche

11.—Exhibition de patinage de fantaisie par Mr. Roy H. Fink et Mademoiselle Madeleine Hamel.

12.—Courses en arrière. — (2 tours).

Prix offerts par: M. Arthur Déry (I.-P. Déry & Fils)
 M. Raoul Lemay (\$2.50 en or).
 Raoul Garneau, Enrg.
 Epicerie St-Louis, Enrg.

13.—Deuxième période partie de hockey entre filles.

14.—Course "non tremblotante".—(2 tours).

Prix offerts par: M. J.-E. Renaud, secrétaire Club Automob.
 [bile de Québec
 M. L.-A. Roy (Fashion Craft).
 Philippe Lèveillé
 "La Patrie" Montréal.

15.—Exhibition de patinage de fantaisie par Mademoiselle Marguerite Baillargeon et Monsieur C. Ouellet, de Québec.

16.—Courses à patates:

Prix offerts par: Raoul Garneau, Enrg.
 J.-Alphonse Dubois
 Lucien Aubé
 A. Bardou & Fils.
 A. Bardou & Fils.
 J.-E. Murphy.

17.—Courses pour filles du service civil exclusivement.—(2 tours).

Prix offerts par: M. Joseph Kerhulu (\$2.50 en or)
 Pharmacie Wm. P. LaRoche
 Glassberg's Silk House
 Henri Pageau
 Madame F. Hallé
 A.-Lionel Létourneau

18.—"Dernier numéro mais non le moindre". — Exhibition de hockey, sans patin et sans grapin, par des anciennes étoiles de ce sport populaire.

Prix offerts par: Quebec Skate & Electric Co.
 J.-L. Dussault
 G. Couillard.
 Geo. Leclerc
 Red Diamond Taxi, 8123
 Château Champlain.

Prix de présence.—Léonide Dupont, \$2.50 en or

Quebec Power Co., Lampe de table
 La Cie Paquet, Ltée, Cendrier sur pied

Juges:—MM. Raoul Godbout et Georges Le Rouzès

A tous les généreux donateurs, dont les noms apparaissent dans ce programme, l'Association offre ses vifs remerciements.
 Philippe Lèveillé.

BEAU SUCCÈS

Nous sommes heureux d'avoir à applaudir au succès que vient de rapporter l'un des membres de notre Association. M. Ubald Lamontagne, du Ministère de l'Agriculture, vient, en effet, de décrocher le championnat du Canada, dans la classe "Amateur", au concours de dactylographie tenu à Toronto, samedi, le 22 mars.

M. Lamontagne a eu à triompher de plus de quarante concurrents, tous de langue anglaise, et l'honneur qu'il vient de rapporter nous est très sensible.

M. Lamontagne a écrit, durant trente minutes consécutives, un texte exclusivement anglais, qu'il voyait pour la première fois, à une vitesse de quatre-vingt-seize mots à la minute, soit sept mots de plus que le deuxième.

Au cours d'un grand banquet qui a clôturé ce concours, une magnifique médaille d'or fut remise à M. Lamontagne, de même qu'une coupe de grande valeur, d'une hauteur de trente pouces. Cette coupe sera en la possession de M. Lamontagne jusqu'au concours de 1931.

En terminant, nous réitérons nos félicitations à M. Lamontagne et lui souhaitons de conserver durant bien des années ce titre de champion dactylographe (amateur) du Canada.

R. N.

ASSOCIATION SPORTIVE DES EMPLOYÉS CIVILS INC.

1-9-3-0

PATRON

Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec

PRESIDENT D'HONNEUR

L'honorable Premier-Ministre de la Province de Québec

Président:



M. HENRI METHOT

*Sous-chef du Service de la Protection,
Département des Terres & Forêts*

1er vice-président:

M. THEO. MERCIER

2ième vice-président:

M. ROSAIRE SAVARD

Secrétaire-trésorier:

M. LAUREAT GARNEAU

Directeurs:

M. L. J. COTE

M. PHILIPPE LEVEILLE

M. EMILE CARON

M. JUST. LETELLIER

—Agriculture

Rosaire Savard, président;
René Nadeau, secrétaire;
T. R. Marier, organisateur;
Emile Dion, directeur;
Joseph Morin, directeur.

—Colonisation, Chasse & Pêcheries

Théo. Mercier, président;
A. J. Bouré, secrétaire;
Armand Quévillon, directeur;
Hector Charland, directeur;
F. Lachaine, directeur.

—Commission des Liqueurs

L. J. Côté, président;
A. Fréchette, vice-président;
C. A. Savard, secrétaire;
J. A. Feuilletault, directeur;
J. A. Cadorette, directeur.

Comités Départementaux

—Secrétariat & Inst. Publique

Just. Letellier, président;
G. Lemonde, secrétaire;
Roméo Cantin, directeur;
Louis G. Fortier, directeur;
Georges Tanguay, directeur.

—Procureur-Général

C. Larichelière, directeur.

—Voirie

Jos. Matte, directeur.

—Terres & Forêts

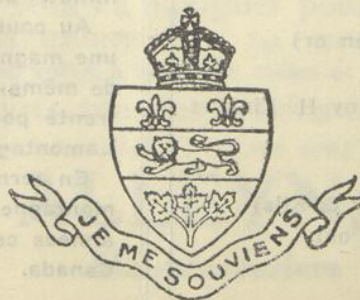
Henri Méthot, président;
L. Grégoire, secrétaire;
Avila Bédard, directeur;
Léonide Dupont, directeur;
Georges Côté, directeur.

—Travaux Publics & Travail

Emile Caron, président;
Léonidas Blais, secrétaire;
Charles Fournier, directeur;
L. P. Laverdière, directeur;
A. G. Molleur, directeur.

—Trésor & Revenu

Ls Ph. Léveillé, président;
Thomas Charland, vice-prés.;
F. Gaston Fortier, secrétaire;
E. J. Joncas, directeur;
E. L. Maeder, directeur.



**LA LIGUE DE
PETITES QUILLES**

DE

L'ASSOCIATION SPORTIVE DES
EMPLOYES CIVILS

SAISON 1930

La saison actuelle de petites quilles se terminera bientôt et aura été le plus grand succès remporté dans notre association depuis ses débuts. Tous les joueurs qui prennent part aux joutes de cette série ont amélioré leur jeu et montrent une moyenne supérieure à celle des années passées. Les tableaux ci-après donnés démontrent les détails pour les sixième et septième semaines.

A la fin de la sixième semaine, la position des clubs n'a pas changé. Le Trésor occupe encore la première place. L'Agriculture, après avoir perdu la deuxième position, au début de la semaine, l'a reprise immédiatement. Dans les moyennes individuelles, F.-Gaston Fortier occupe encore la première position tandis que L. Beaudet et R. Dupuis se maintiennent encore en deuxième et troisième. Suivent les moyennes à date:

Joueurs et Clubs	Pties	Pts	Moy.
Fortier F.-G., Trésor....	20	3,025	151.2
Beaudet, Revenu	24	3,209	133.7
Dupuis R., Tr. Pub	24	3,166	131.9
Pearson, Trésor	15	1,937	129.1
Gimaiel, Revenu	24	3,047	126.9
Savard, Agriculture	21	2,600	123.3
Dupuis P.-A., Tr. Pub....	24	2,945	122.7
Marier, Agriculture	21	2,547	121.2
Lafrance, Agriculture....	21	2,528	120.3
Hébert, T. et F.....	21	2,490	118.5
Pouliot, Trésor	21	2,451	116.7
Ernst, Revenu	24	2,687	111.9
Lemay, T. et F.....	21	2,293	109.1
Tardif, T. et F.....	24	2,552	106.3
Lavigne, Tr. Pub.....	21	2,227	106.0
Beaulieu, T. et F.....	3	310	103.1
Desmarais, Trésor	7	720	102.8
Vallerand, Tr. Pub.	3	300	100.0
Frenette, T. et F.	3	300	100.0

Position des Clubs

Clubs	Pts	G.	P. Moy.
Trésor	8,133	17	4 .809
Agriculture	7,601	13	8 .619
Travaux Publics	8,638	14	10 .583
Revenu	8,943	10	14 .416
Terres et Forêts	7,930	3	21 .125

Dans la Classe "B", les positions des clubs ont très peu varié, le Secrétariat étant cependant en tête, suivi de près par le Trésor. Dans les moyennes individuelles, Beauchemin et Lemonde occupent encore les deux premières places, mais avec une moyenne un peu moins élevée.

Joueurs et Clubs	Pties	Pts	Moy.
Beauchemin, Sec.	18	2,132	118.4
Lemonde, Sec.	18	2,056	114.2
Maeder, Trésor	15	1,632	108.8
Tanguay, Sec.	15	1,551	103.4
Campbell, Trésor	15	1,551	103.4
Scott, Agric.	3	276	92.0
Lesage, Agric.	9	312	90.2
de LaBruère, Trésor	15	1,349	89.9
Gauvreau, Agric.	4	335	83.7
Boulangier, Agric.	12	988	82.3
De Belleval, Agric.	15	1,222	81.4
Fortier A., Sec	3	215	71.2
Parent, Agric.	2	130	65.0

Position des Clubs

Clubs	Pts	G.	P. Moy.
Secrétariat	5,954	13	5 .722
Trésor	4,560	10	5 .667
Agriculture	3,763	1	14 .066

A la fin de la septième semaine la position des clubs de la ligue de petites quilles de l'A. S. E. C. est la même qu'à la fin de la semaine précédente. Le Trésor dans la classe A a continué ses succès tandis que dans la classe B le Secrétariat a pris une avance d'une partie sur son rival le Trésor. Dans les moyennes individuelles, les "leaders" on perdu un peu de terrain tandis que quelques autres se sont améliorés. Dans la classe A, le Trésor a établi un nouveau record d'association en comptant 504 pour une partie à trois hommes et un nouveau record de saison en comptant 1,273 comme total d'équipe. Les moyennes sont actuellement les suivantes:

CLASSE "A"

Joueurs et Clubs	Pties	Pts	Moy.
Fortier, G. Trésor	26	3,856	148.3
Pearson, Trésor	21	2,799	133.2
Beaudet, Revenu	27	3,590	132.5
Dupuis, R., Tr. Pub.	27	3,538	131.
Gimaiel, Revenu	24	3,047	126.9
Savard, Agric.	24	2,936	122.3
Hébert, T. For.	24	2,931	122.1
Dupuis, P.-A., Tr. Pub.	27	3,276	121.3
Pouliot, Trésor	27	3,272	121.1
Lafrance, Agric	24	2,902	120.9
Marier, Agric.	24	2,889	120.3
Ernst, Revenu	27	3,063	113.6
Lemay, T. et For.....	24	2,602	108.4
Tardif, T. et For.	27	2,906	107.6
Larique, Tr. Pub.	24	2,534	105.5
Beaulieu, T. et For.	3	310	103.1
Desmarais, Trésor	7	720	102.8
Vallerand, Tr. Pub.	3	300	100.
Frenette, T. et For.	3	300	100.
Gagné, Revenu	3	279	93.

AUX AMATEURS

- de -

CARTES

Le Chalet de la Patinoire

Sera ouvert aux Membres de

L'A. S. E. C.

TOUS LES SOIRS

De 7½ à 11 heures p.m.

Une première visite à notre magasin vous convaincra de la variété de nos lignes de JOBS et NOUVEAUTES

LA SATISFACTION

QUE VOUS RETIREREZ DE VOS ACHATS VOUS FERA ESTIMER DAVANTAGE LA MODICITE DE NOS PRIX.

ESCOMPTE DE 10% AUX EMPLOYES CIVILS

T.-D. DUBUC

214-218, rue St-Jean

Tél.: 2-1718

QUEBEC

POSITION DES EQUIPES

Clubs	Pts	G.	P.	Moy.
Trésor	10,647	23	4	.851
Agriculture	8,653	13	11	.541
Travaux Publics	9,648	14	13	.581
Revenu	9,984	11	16	.408
Terres et Forêts	9,034	5	22	.185

Dans la classe B, le Secrétariat et le Trésor se font sans cesse une lutte très contestée. Le Secrétariat a présentement une partie d'avance sur le Trésor. La série régulière, pour cette catégorie, se terminera mercredi de cette semaine. Ces deux clubs ont chacun une joute à jouer.

CLASSE "B"

Joueurs et Clubs	Pties	Pts	Moy.
Beauchemin, Sec.	21	2,437	118.4
Lemonde, Sec.	21	2,341	111.4
Maeder, Trésor	21	2,282	108.6
Tanguay, Sec.	18	1,870	103.8
Campbell, Trésor	21	2,119	100.9
Scott, Agric.	3	276	92.0
Lesage, Agric.	12	1,112	92.6
de LaBruère, Trésor	21	1,880	89.5
Gauvreau, Agric.	4	335	83.7
Boulangier, Agric.	15	1,233	82.1
DeBelleval, Agric.	18	1,432	79.5
Fortier, Ls., Sec.	3	215	71.2
Parent, N., Agric.	2	130	65.

POSITION DES EQUIPES

Clubs	Pts	G.	P.	Moy.
Secrétariat	6,913	15	6	.714
Trésor	6,309	14	7	.667
Agriculture	4,518	1	17	.055

AU TABLEAU DE RECORDS

Dans la section des petites quilles presque tous les records de l'association ont été battus cette année. La plus haute partie simple de 217, comptée il y a deux ans par F. G. Fortier, a été battue par ce même joueur qui a compté 226. Le score de cette partie se lisait comme suit sur le tableau:

F.G. Fortier
 X / X X X X / 9 / X / 8
 20 40 70 100 129 149 168 188 208 226

Les autres records qui ont été abaissés sont: 491 pour trois parties à un joueur effectué par L. Lafrance il y a deux ans aussi a été battu par F. G. Fortier qui a compté 514 comme suit:

F. G. Fortier:- 226 - 123 - 165 -:514

et le record pour une partie à trois hommes qui était de 481 et avait été compté par le Trésor I a été battu cette année par le club Trésor de la Classe "A" qui a scoré 504 comme suit:

F. G. Fortier	172
J. M. Pouliot	195
E. G. Pearson	137
	504

Il y a aussi les records d'association dans la classe "B". Cette année est la première saison avec une section "B" pour les petites quilles. Au cours des années passées tous les joueurs "pas capables et moins que capables" jouaient ensemble dans le même circuit. Il y a donc maintenant des records d'association à enregistrer dans cette catégorie aussi. Actuellement, le record de la partie simple est détenu par L. Beauchemin du club Secrétariat qui a scoré 167. Le record pour le plus haut total individuel est détenu par un joueur du Trésor B qui a scoré 411 en trois parties. M. E. L. Maeder est l'auteur de cet exploit avec les scores suivants:

E. L. Maeder:- 166 - 109 - 136 -: 411

La série régulière de cette section sera terminée lors de la publication de ces notes. Le Secrétariat et le Trésor joueront ensemble la série de détail pour le championnat de la saison 1930. Le Secrétariat a encore une joute à jouer. Il devra la gagner au score de 3 à 0 s'il veut conserver la première position avec une partie d'avance sur le Trésor. Ces deux clubs se sont fait une lutte très acharnée durant toute la saison, prenant tour à tour et à plusieurs reprises la première position. Le Secrétariat l'emporte cependant par le plus grand nombre de quilles jetées par terre.

F. G.

LE TENNIS

Tous les employés qui désirent jouer au tennis durant l'été 1930 voudront bien donner leur nom immédiatement au secrétaire sportif ou au représentant de leur département. Le nombre en étant limité, on devra se hâter de faire son inscription pour la nouvelle saison.

Nous aurons trois jeux dont deux seront éclairés et le chalet offrira des facilités qui seront appréciées des joueurs. On s'attend à ce que la Commission des Liqueurs fournisse un fort contingent de joueurs qui feront parler d'eux lors des tournois. Qu'on se presse afin d'aider le comité dans son travail d'organisation. On décidera lors d'une prochaine assemblée du programme à suivre et tous les participants seront tenus au courant des démarches faites à date. En attendant, on pourra se procurer des renseignements en s'adressant au gardien du chalet.

CHAMPION DU HOCKEY 1930.

La Voirie et la Commission ayant terminé la saison en tête de notre ligue, ces deux équipes devaient jouer une série de trois parties pour décider du championnat dans notre ligue.

La première partie eut lieu le 23 février, 1930, sur la patinoire de la Voirie et elle se termina par un score de 1 à 0 en faveur de la Voirie. Il faisait bien doux cette journée-là et la glace laissait à désirer et a empêché les deux clubs de donner la pleine mesure de leurs capacités.

M. Rolland Gilbert fut le seul à compter un point lors de cette partie. L'arbitre était M. Alphonse Martineau. La deuxième partie se termina de nouveau en faveur de la Voirie au score de 4 à 2; elle fut jouée mardi, le 4 mars 1930 et les compteurs furent Charbonneau, Roy, Gilbert et Beauchesne pour la Voirie et Lavoie et Gignac pour la Commission. Cette partie fut des plus contestées et ce n'est que dans la dernière période que la Voirie s'assura une victoire certaine en comptant 3 fois. Une magnifique coupe donnée par Monsieur L.-L. Côté, gérant de district de la Commission des Liqueurs a été présentée au Club de la Voirie, mais la Commission se propose bien de la gagner l'année prochaine car l'équipe en était à ses débuts et elle a raison d'être fière de ses succès durant la dernière saison. C'était la première fois que la ligue des Employés Civils cette année et ses joueurs feront certainement parler d'eux la prochaine saison. Le "Revenu" et les "Terres" seront aussi plus en mesure de faire la lutte plus contestée car on dit que les joueurs commenceront à s'entraîner dès l'automne pour cette fin. C'est ce que nous verrons.

Aux membres de l'Association Sportive des Employés Civils

REDUCTIONS TRES APPRECIABLES
 SUR TOUTES VOS ASSURANCES

Ajusteur spécial attaché au bureau pour prompt règlement.
 Consultez immédiatement

J.-LUCIEN GARNEAU ASSURANCES GENERALES

EDIFICE "QUEBEC POWER" Tél.: 8615

Aux amateurs de Balle-Molle (Soft-Ball)

Notre association organisera cette année une ligue de balle-molle (soft-ball) et tous, gens âgés comme jeunes, devraient en faire partie.

Ce sport, en plus d'être amusant, salubre et intéressant pour le public peut être pratiqué par tous, sans exception. Ceux qui trouvent que le tennis est un sport un peu trop violent seront servis à souhait en jouant à la balle-molle. Il ne demande pas d'entraînement sérieux et permet à tous de se récréer sans taxer les forces physiques.

Le comité sera composé de membres qui ont de l'expérience dans ce genre de sport et les gens de bonne volonté pourront constater après quelques pratiques qu'ils ont bien fait d'encourager et de participer à ce sport que veut faire revivre notre association. Après tout, ce n'est que le base-ball ordinaire avec quelques légères variantes; qui d'entre nous n'en connaît pas quelques détails? Cette ligue aura pour effet de grouper les employés civils, de fraterniser et de permettre à ceux qui ne font pas d'autre sport en été de s'amuser franchement.

C'est par la coopération et l'esprit sportif de chacun qu'on assurera la survivance de la ligue et le comité espère que ses efforts seront dignement secondés par tous les membres.

Qu'on donne son nom immédiatement au secrétaire sportif de son département.

Une occasion de survoler Québec en avion gratuitement

Les québécois pourront maintenant se payer le luxe d'une envolée aérienne au-dessus de Québec gratuitement. En effet, M. Jean M. Clément, autrefois des maussins Charles Rondeau, et qui a ouvert ré-

cemment un magasin de merceries au No. 183, rue St-Jean, nous donne communication de cette proposition qu'il veut bien offrir. Pour inaugurer l'ouverture de son nouveau local, M. Clément a fait des arrangements particuliers avec une compagnie d'aviation pour faire bénéficier ses clients d'une envolée gratuite de 15 minutes sur chaque achat de \$30.00. Cette offre remarquable sourira sans aucun doute aux fervents des airs qui ne manqueront pas d'en prendre avantage en saisissant immédiatement cette bonne opportunité.

En outre, à la demande de M. Clément, nous informons tous les membres de l'A. S. E. C. qu'ils peuvent jouir du privilège d'un escompte de 10% sur tous leurs achats à ce nouveau magasin de merceries, sur présentation de la carte de membre. On appréciera sans doute cette réduction appréciable tout en ayant l'avantage d'un choix varié d'articles de la plus haute nouveauté. En un mot, vous pourrez vous féliciter de votre bon goût si vous choisissez votre toilette de printemps dans ce nouvel établissement où l'on fait une spécialité d'habits confectionnés sur mesures.

NOTES ET ÉCHOS

D'UNE OREILLE A L'AUTRE

Le Garage Jolicoeur, rue des Ursulines, offre une réduction appréciable aux membres de L'A. S. E. C., sur le service d'automobile.

* * *

M. Jean Clément, 183 rue St-Jean, magasin pour hommes, offre une réduction de 10% aux membres de l'A. S. E. C. sur production de la carte d'identification.

* * *

Quelques prix de euchre ayant été reçus après la date à laquelle a eu lieu le grand

euchre de l'A. S. E. C., il a été décidé de former des tables de bridge à domicile et de donner ces prix. MM. Henri Méthot et René Nadeau ont organisé ces tables et les parties ont été jouées récemment. Le revenu de ces parties a été versé aux fonds de l'Association.

P. METIVIER

On ne sait qui détient le record mondial aux petites quilles. Les Canadiens pourraient peut-être le réclamer. En effet, M. P. Métivier, joueur du club Frontenac, classe A, a fait 11 marques de suite, le 10 mars dernier. Il a enregistré des "strikes" sur tous les carreaux, excepté sur le 8e qu'il a fermé avec un "spare". Ses carreaux se lisent comme suit: 30-60-90-120-150-174-194-214-244-273. Est-ce que le club Frontenac va communiquer cette nouvelle à la presse sportive mondiale, par l'intermédiaire des agences, ou bien s'il va la laisser circuler à Québec seulement? Faisons-nous connaître, nous y avons tout avantage.

Assemblée du 23 mars 1930.

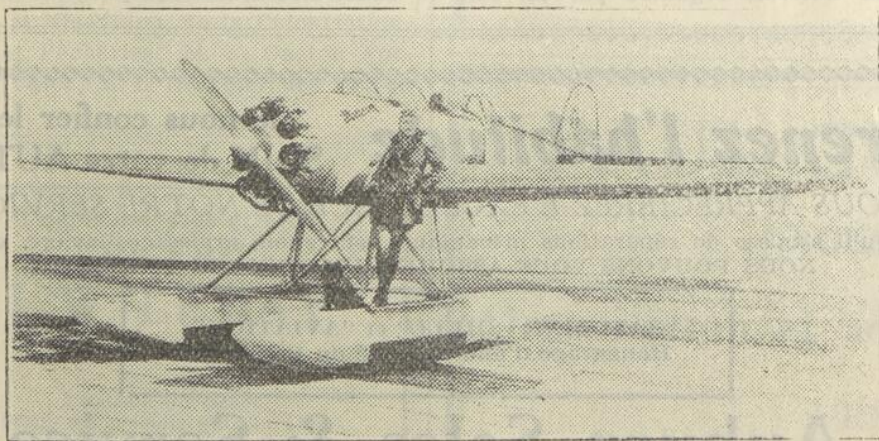
Il est suggéré de s'entendre avec le Département de la Voirie pour demander la coopération de ce Département pour l'amélioration du chemin conduisant au club de chasse et de pêche. Le président dit qu'il va s'intéresser à cette question et qu'il va voir en outre à la coopération des officiers du Département des Terres et Forêts pour ce qui se rapporte à ce ministère.

* * *

M. Théo Mercier informe l'assemblée de ses activités au sujet des achats coopératifs et des négociations qu'il a commencées avec quelques marchands en ce sens. Il dit que la Cie Deschênes, rue St-Joseph, offre le prix du gros dans les fourrures, que J. A. Roy, Ince. 411, rue St-Paul est également disposé à donner une réduction appréciable dans les meubles. Un catalogue de ces meubles est à la disposition des membres qui voudront le consulter au bureau de M. Théo. Mercier, Département de la Colonisation.

Pour plus amples détails au sujet de ces réductions, les membres qui voudront en profiter pourront s'adresser à M. Théo. Mercier, président du comité des achats coopératifs.

SURVOLEZ QUEBEC EN AVION GRATUITEMENT



N'aimeriez-vous pas prendre avantage de cette grande opportunité? Rendez-vous au magasin de merceries Jean M. Clément, 183 rue St-Jean, où chaque achat de \$30.00 donne droit à un billet gratis d'une envolée de 15 minutes au-dessus de la ville.

Tél.: B. 2-5003 Tél.: R. 4537

J. A. LESAGE
 Propriétaire de
LAVOIE & LESAGE,
 ENR'G.
 Assurances de tous genres
 111, COTE DE LA MONTAGNE
 QUEBEC

Réduction spéciale de 20% allouée aux
 Employés Civils sur toute assurance.
 Défions toute COMPÉTITION quant aux prix.
 PROTECTION ET SERVICE

Où Loger à Québec ?
Aucun doute au
Chateau Champlain
200 Chambres



CUISINE FRANÇAISE
GRILL
PRIX MODÉRÉS

40 rue St. Paul (en face gare Union)

Entièrement moderne et à l'épreuve du feu.

LUNCH SPECIAL POUR HOMMES D'AFFAIRES

Banquets, réceptions, etc.

"Où on mange bien!"

Rapport des Assemblées du Bureau de Direction

Au cours des dernières assemblées du Bureau de Direction, M. Caron, un des dévoués directeurs du comité départemental des Travaux Publics, avait sollicité avec instance, la permission pour les membres de l'association, d'assister à titre de spectateurs n'ayant pas voix au chapitre, aux réunions du Bureau de Direction. Cette permission a été accordée, et les membres intéressés n'auront qu'à se renseigner auprès des secrétaires des comités de départements quant aux dates des assemblées. Ceux qui portent quelque intérêt à leur association s'empres- seront sans doute de suivre et scruter toutes les activités des directeurs, et ils peuvent être assurés à l'avance qu'ils ne s'ennuieront pas et pourront constater personnellement tout ce qui se fait pour eux, sans que ce soit dit ou écrit.

Au cours de chaque réunion se présentent des questions tout à fait intéressantes, et pour vous en convaincre, il suffira de vous donner un aperçu général des discussions soulevées au cours de l'assemblée du 9 mars 1930, des décisions prises dans l'intérêt des membres.

D'abord le lieu des assemblées, à la suite de l'admission des membres aux réunions et à la demande d'un groupe de directeurs, a été changé, et c'est maintenant au Chalet de la patinoire, les dimanches matin à 10 hrs qu'ont lieu les

réunions. Donc le 9 mars, à l'heure fixée, les directeurs qui ont l'habitude d'assister aux assemblées, étaient présents — déplorant l'absence de plusieurs collègues. — A la présidence M. Henri Méthot, i-f., M. L. Garneau, i-f., comme secrétaire-trésorier, MM. Mercier, Bouré, Quevillon, pour la Colonisation, Chasse et Pêcheries; M. Blais, pour les Travaux Publics; MM. Leveillé, Charland, Fortier, pour le Trésor et le Revenu, M. R. Savard, A. Nadeau, pour le Département de l'Agriculture; M. Grégoire, Terres et Forêts. Et voilà pour les présences et pour l'édification des membres, et ceux qui désire- ront être mieux représentés se rendront un service à eux-mêmes en priant leurs directeurs d'assister aux assemblées.

FINANCES. — Suivant l'ordre du jour, le bilan de l'association et l'état des finances furent soumis aux directeurs. Il n'est pas facile pour un délégué du Comité de Publicité de retenir et saisir toute l'importance de chiffres compilés. Ce qu'il peut dire est à l'effet que les affaires de l'association sont bonnes, même prospères. Naturellement, quand tous les membres assisteront aux assemblées et réaliseront quels sont les projets que les directeurs caressent dans leur intérêt, ils comprendront également qu'ils peuvent aider au succès certain et plus ou moins rapproché, en faisant auprès de leurs compagnons une propagande justifiée par leurs constatations, et en augmentant le nombre des membres ils renforciront l'association.

LOCAL. — Le président a fourni aux directeurs des renseignements des plus intéressants au sujet d'un local, à proximité des bâtisses du gouvernement. Les membres comprennent qu'il n'est pas facile de situer, dans un article comme celui-ci, ni même de décrire les plans futurs d'un local pour les membres. Pour ne pas nuire à la cause nous ne pouvons entrer dans des détails maintenant, mais l'avenir réserve sûrement une agréable surprise dans ce sens.

FESTIVAL D'HIVER. — Le rapport du Festival d'Hiver, organisé par M. Phi-

lippe Leveillé et secondé par de nombreux et zélés membres a été un grand succès. Il a rapporté la jolie somme de \$152.17. Un vote de félicitations a été enregistré et exprimé aux organisateurs.

COUPES-TROPHEES. — Le président a été chargé de faire graver les coupes que détient l'association, de même que celle du hockey qui sera présentée sous peu au Club Parlement, qui a gagné le championnat de l'association, contre le club de La Commission des Liqueurs, au cours de la soirée du Festival d'Hiver.

CHASSE ET PECHE. — Le Comité d'étude des règlements de la section de Chasse et de Pêche n'est pas resté inactif au cours de la froide saison. Aussi les résultats comment-ils à se dessiner et de la façon la plus intéressante pour les membres. La clause qui soulève le plus d'enthousiasme chez les membres, est bien celle qui traite des certificats qui seront remis aux soixante premiers membres du club, attestant leur titre de membres fondateurs. Ce certificat a la même valeur qu'un droit d'entrée. En effet, jusqu'à ce que l'objectif du club soit atteint, soit 60 membres, les inscriptions seront acceptés sans droit d'entrée mais uniquement sur paiement de la contribution annuelle de \$20.000. Une fois l'objectif atteint, un membre de l'association désirant faire partie du Club de Chasse et de Pêche devra demander son admission et avoir une option en bonne et due forme sur un certificat ou détenir un certificat, tel que dit plus haut, équivaut au droit d'entrée de \$25.00 et a donc en réalité la valeur de \$25.00. Les intéressés devront donc s'empres- ser de payer, leur contribution, et ils peuvent le faire jusqu'au 1er mai prochain.

La clause des invités est également intéressante. Un membre a droit à deux invités gratuits et pourra amener sur le territoire des invités additionnels à raison de \$2.00 par jour sur le terrain. La femme et les enfants mineurs d'un membre peuvent l'accompagner à titre gracieux. Il est également loisible aux membres de construire des camps privés.

Prenez l'habitude de nous confier le **SOIN de votre AUTO**

VOUS APPRECIEREZ L'EXCELLENCE DE NOTRE SERVICE.

Qu'il s'agisse de réparations mécaniques, entretien, graissage, lavage, etc.
NOUS POUVONS VOUS ASSURER UN SERVICE PARFAIT.

GAZOLINE "SHELL" et "AVIATION"
Hangarage d'une capacité de 100 chars.

Auburn Sales & Service

STATION OFFICIELLE DE L'"AUBURN"

91, COTE D'ABRAHAM

QUEBEC

Peinturage, tapissage, décoration, matériel d'artiste, encadrement de gravures, vitres d'auto, etc., etc.

CONFIEZ CES TRAVAUX ET DONNEZ DES COMMANDES

à une maison dont la réputation est établie.

MARIER & TREMBLAY

LIMITÉE

42, rue du Pont, coin Ste-Marguerite
Téls: 3-3751, 3-3631, 3-3881 — QUEBEC

ACHATS COOPERATIFS A ESCOMPTE.

— On rapporte que M. Jean Clément, marchand de merceries, qui a ouvert un magasin sur la rue St-Jean, donnera 10% d'escompte aux membres de l'association.

Dans le domaine d'achats coopératifs à escompte également, une lettre de M. Chs. H. Jolicoeur établit qu'à son garage de la rue St-Louis il accordera des réductions toutes particulières aux automobilistes membres de l'association.

BRIDGE. — Le président informe les directeurs que lors du euchre des employés il lui a été envoyé des prix qui sont arrivés trop tard pour être donnés. En conséquence il a organisé dix tables de bridge et les prix seront tirés au sort dès que toutes les tables auront été organisées.

LES CARTES. — Une nouvelle agréable pour les amateurs du jeu de cartes c'est que le chalet leur sera dorénavant ouvert, tous les soirs, de 7hrs 30 à 11hrs. Dès qu'un comité sera constitué et voudra bien prendre charge de cette section le Bureau de Direction prendra les mesures nécessaires pour faciliter l'accès au chalet. M. A. Nadeau, du Département de l'Agriculture, qui s'est fait le champion de cette nouvelle section, a bien voulu prendre charge de la constitution d'un comité des cartes, et les intéressés sauront à qui s'adresser.

PUBLICITE. — M. Georges Boulanger, du Département de l'Agriculture, a été choisi comme président du Comité de Publicité. M. Quévillon, de la Colonisation, Chasse et Pêcheries; M. F. Gaston Fortier, du Trésor; M. L. Grégoire, des Terres

et Forêts, M. A. Martel, Travaux Publics, font aussi partie de ce comité. Ils espèrent obtenir également la collaboration de quelques autres représentants de départements ou groupements. Le but de la formation d'un tel comité est d'assurer un débit d'articles suffisant pour la section de L'A. S. E. C. dans son bulletin sportif, et de renseigner les membres sur les activités de l'association. Dorénavant un représentant de ce comité assistera aux réunions du Bureau de Direction et fera rapport.

LA MAGIE DES MOTS

Dans le "Soleil", dernièrement, sous la signature poétique d'Henri Chantavoine, on pouvait lire ce qui suit:

"Les jours sont devenus des mois et
[des années]"
"Depuis que tous les deux, sur le même
[chemin,"
"Le coeur auprès du coeur et la main
[dans la main,"
"Nous avons pour jamais uni nos
[destinées."

Dans la pensée du poète, ce début d'un sonnet veut tout simplement dire que l'addition des jours a produit des mois, que l'addition des mois a produit des années. Cela n'est pas bien malin! Mais cela sert à exprimer que la vie s'écoule très vite!

Cependant, à la première lecture, on ne peut faire la même conclusion que l'auteur. Au contraire, il nous semble que

l'auteur s'ennuie auprès de sa femme et que les jours sont devenus tellement longs en sa compagnie qu'ils lui semblent non seulement des mois, mais aussi des années.

Cette révélation sur la vie mystérieuse des ménages nous semble bien extraordinaire. Convient-il de faire connaître au public une si triste situation?...

G. B.

DEPART

M. R. Caron, Inspecteur de fermes de démonstration, vient de quitter le Ministère de l'Agriculture pour accepter une importante position au Ministère fédéral de l'Agriculture.

Nous félicitons M. Caron de sa promotion et lui assurons le meilleur souvenir de notre Association.

R. N.

Entendu au foyer de l'Opéra-Comique:
—Quelles villes nous fournissent les meilleurs couteaux?

—Thiers... Langres... Châtellerauld!
—Et quel sont les meilleurs canifs?
—Les canifs de Bagdad, parbleu!

* * *

Entre collaborateurs:

On demandait à un auteur dramatique s'il était content de son nouveau collaborateur.

—Enchanté, répondit-il; c'est une perle. Chaque fois que je suis embarrassé, je lui demande son avis. Il me le donne: je fais juste le contraire, et le succès est certain.

TELEPHONE 2-5107

J. E. Laflamme, Limitée
BANQUIERS EN OBLIGATIONS

11, rue Sault-au-Matelot - QUEBEC

PAUL GUERTIN & CIE

AGENTS FINANCIERS

Organisation et administration de compagnies

VENTE D' ACTIONS

132, rue St-Pierre,

QUEBEC

Tél.: 2-2780

Téléphone: 5165 et 5166

EPICERIE

J. W. LEMAY

SERVICE SANS EGAL

Licence de Bière
Dépôt des produits Kerhulu Ltée
et du fameux Ginger Ale Gurd

Coin Cartier et Aberdeen

La séance du 16 mars 1930

Convenu de laisser à la suggestion de M. René Nadeau, le chalet ouvert le soir, de 7 à 11 hrs pour permettre aux membres qui voudront en prendre avantage de se réunir pour une partie de cartes ou pour causer intimement à la faveur d'une réunion. Un directeur, à tour de rôle, devra être présent pour voir à l'ouverture et à la fermeture du chalet qui sera alors sous sa direction.

* * *

Le président donne rapport du bridge qu'il a organisé avec quelques prix destinés au euchre, mais qui sont arrivés trop tard pour être distribués. 10 tables de bridge ont pu ainsi être organisées dont le profit est versé dans la caisse de l'A. S. E. C.

* * *

Le professeur Antoni (Antonio Ouellet, de l'Agriculture) fait une proposition à l'Association pour organiser sous ses auspices une séance de prestidigitation. Le principe de la proposition est adoptée et il est résolu de former un comité de trois membres (MM. Rosaire Savard, Philippe Leveillé et J.-A. Quévillon) pour discuter et arrêter les détails de cette organisation avec le "mystérieux Antoni",

qui parle au diable. Cette séance aura lieu à l'Académie Commerciale au commencement d'avril. (Voir Ouellet pour plus amples détails, car la séance aura eu lieu lorsque le No. d'avril sera publié).

* * *

Régent Marier, (Agriculture) fait part d'une proposition de M. Lucien Garneau, agent d'assurances, Edifice "Quebec Power", offrant aux membres de l'A. S. E. C., une réduction de 20% sur leurs assurances feu, ménage, autos. En plus, une nouvelle réduction de 10% à ceux qui prendront les 5 clauses sur automobiles. Cette proposition est agréée et M. Garneau doit faire distribuer aux membres une circulaire explicative sur sa proposition. La réduction sera établie sur la présentation de la carte de membre. M. M. Garneau se trouve à offrir à l'A.S.E.C., les mêmes avantages dont bénéficient les membres du club d'Automobile.

* * *

Le président informe l'assemblée qu'il a une proposition du "Soleil" de nous accorder la première page d'une édition du samedi pour la publication de la photo de chacun des directeurs. Chacun est donc prié de produire sa photo au bureau du président pour prendre avantage de cette gracieuseté.

M. René Nadeau ajoute qu'un employé-vicil lui a également fait part qu'il serait heureux de photographier le groupe des directeurs de l'A. S. E. C. pour en faire une photographie souvenir. Cette excellente idée rappelle aux directeurs qu'il serait opportun d'avoir ainsi chaque année une photographie du groupe des directeurs pour orner plus tard les murs du futur local de l'association!

Entendu, hier soir, au café, entre deux ténors:

—Et tu crois, toi, que les oeufs frais éclaircissent la voix?

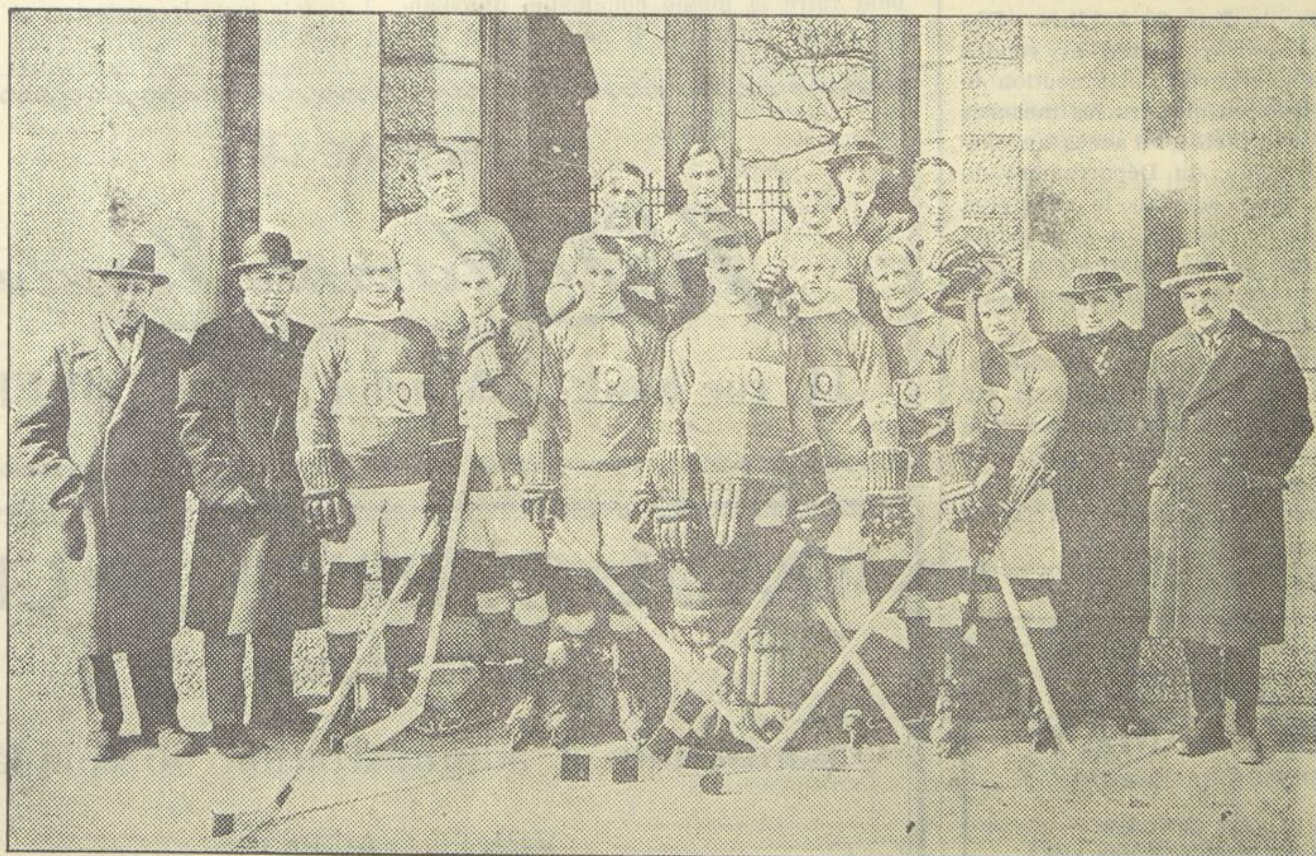
—Tiens, pardine! regarde les poules, dès qu'elles pondent, elles se mettent à chanter.

* * *

Dans un théâtre de banlieue débute un jeune premier fort inexpérimenté et naturellement en proie à cette "émotion inséparable des premiers débuts". Au moment où le traître va porter un coup de poignard au père noble, il se trouble et s'écrie:

—Ah! Rodolfo, ne le tuez pas! Il en mourrait!

Le club de hockey de la Commission des Liqueurs



De gauche à droite: Louis Gignac, Ant. Lambert, H.-P. Savard, Eugène Lavoie, U. Légaré, W.-J. McDonald, J.-W. Cadorette, C.-A. Savard, O. Peasant, A. Martineau, A. Bilodeau, A. Auclair, J.-O. Feuillault, L. Thibault, Paul Bégin, Arthur Fréchette, L.-L. Côté.



“MA TANTE ODILE”

Toutes les habituées de notre petit “Coin des Dames” seront heureuses et fières de lire dans le présent numéro de “Tout-Sport” la fine intrigue développée par Paule de Longpré, qui a obtenu la première mention dans le récent concours du roman canadien organisé par la revue.

Le succès remporté par Paule de Longpré est une preuve que la palme ne doit pas revenir qu'aux hommes seulement, et qu'il y a chez les femmes des talents qui ne demandent qu'un peu d'encouragement pour se révéler... La femme est timide de nature, elle est faite surtout pour le foyer, le boudoir, ou l'alcove, prétendent les hommes qui s'attribuent la direction du monde et s'avèrent les maîtres incontestés... principalement dans le domaine littéraire...

Sans aller chercher des noms en pays étrangers, sans fouiller l'histoire, mais en jetant simplement les yeux autour de nous, nous voyons des femmes se risquer dans divers concours littéraires et y briller... Félicitons-nous en...

La Femme est observatrice, sensible et bonne, et si l'Homme lui prête parfois un grain de légèreté, il ne peut tout de même pas lui enlever tout jugement. Elle en témoigne par ses écrits et le sentier qu'elle se fraye patiemment dans la rude carrière des lettres. Son apport à notre littérature canadienne est des plus précieux...

Souhaitons que Paule de Longpré ne s'en tienne pas à ce premier succès qui la fait sortir de l'ombre où elle se tenait modestement, et que son exemple soit suivi par plusieurs d'entre nous...

COLINETTE.

N. de la R. Une indisposition ayant empêché notre directrice Lisette de nous fournir sa collaboration accoutumée, ce mois-ci, nous remercions Colinette d'avoir bien voulu nous fournir le billet ci-haut.

Entre acteurs:

—Quand je suis en scène, j'oublie tout. Rien n'existe plus pour moi, excepté mon rôle. Le public disparaît...

L'ami:

—Quant à ça, ça ne me surprend pas!

LISETTE, Directrice

CHRONIQUE MONTREALAISE

AVRIL

“Mignonne, voici l'Avril,
Le Soleil revient d'exil...”



Ainsi chante le poète au printemps, lorsque la nature veut bien sortir de sa torpeur pour revêtir sa jolie parure verte et que la sève monte dans les arbres qui bourgeonnent.

Tout chante le printemps, les oiseaux vont bâtir leur nid, les fleurs vont éclore, tout nous sourit, l'hiver, le dur hiver avec ses neiges et ses frimas fera bientôt place à une saison plus clémente.

Les toilettes printanières sont à l'étalage dans les vitrines: les jolis costumes tailleurs, robe sport, longues tenues de soirée; chapeaux de paille à large bord, canotiers, loques élégantes, toutes ces jolies choses nous disent que Pâques nous sent plus jeunes, plus alertes et joyeuses. N'est-il pas charmant ce printemps, qui envoie promener nos lourdes défroques sibériennes. Saluons-le gaie-ment: Bonjour Printemps...

Le Sucre d'érable. — L'industrie du su-

cre d'érable dans la province de Québec, est purement nationale, étant presque exclusive à la province de Québec.

Aussi, les étrangers sont-ils envieux de ce produit délicieux qu'ils ne se gênent pas d'importer chez eux, à grands frais et un peu à notre détriment.

C'est qu'en effet, pour nous payer cette exquise friandise, ce succulent bonbon qui devrait être sur toutes les tables canadiennes françaises, il nous faut dépenser parfois plus que nos voisins d'outre ligne qui s'en gavent à notre nez, le transforme même et nous le renvoient sous une autre forme, ils industrialisent notre bon sirop d'érable et le rendent méconnaissable.

Si jamais je deviens millionnaire, un jour, je fonde un trust du sirop d'érable et je ne permettrai pas que mes compatriotes se privent, ici dans notre pays de notre sucre national.

Je ferais construire des barrières en fil barbelé entre les Etats-Unis et chez nous, afin que les américains ne s'emparaient pas aussi facilement de ce que nous voudrions tant garder. Je rendrais en même temps un fameux service à la commission des liqueurs en multipliant les ennuis des contrebandiers; mais je ne serai jamais millionnaire et rien ne sera

GRAND RESTAURANT FRANÇAIS - SALON DE THÉ

Québec

22, rue de la Fabrique

Kerhulu

LTÉE

Trois - Rivières

120, rue Notre-Dame

TABLE D'HOTE Lunch 75c Diner 95c
Service à la Carte — Vins et bières de choix.

Grande salle pour Banquets, Soirées, Réceptions, Mariages, etc.

Petit salon pour réception intime.

changé. Pourvu que nous y goûtions un peu, après tout...

L'avance de l'heure. — Il n'était pas si malin le truc de Josué qui passe pour avoir arrêté le soleil. C'est précisément ce que font les différentes municipalités qui décrètent l'avance de l'heure: Nous poussons du doigt la petite aiguille du Cadran et le tour est joué; le jour est avancé d'une heure; c'est aussi facile que cela.

On a critiqué, vociféré tempêté, rien n'y a fait. Cela eut lieu pour la première fois durant la guerre, comme mesure d'économie de la lumière artificielle. On avait baptisé cette loi tout d'abord: "l'heure de Borden", parce que celui-ci était alors premier ministre à Ottawa. Maintenant, on appelle cela l'heure avancée, tout simplement; et s'il fallait y renoncer, nous trouverions que la belle saison a perdu beaucoup de charme.

Il existe sans doute quelques ennuis par le fait que l'heure n'est pas uniforme dans tout le pays. Les personnes qui voyagent beaucoup en sont les plus incommodées. Il n'y a vraiment qu'un moyen pratique d'arranger les choses à la satisfaction de tous: Ce serait d'étatiser l'heure... Pourquoi pas?... cela n'entraverait en rien l'initiative privée, ne nuirait à aucun effort individuel. Prendre le contrôle de l'heure plutôt que celui de l'air, voilà une mesure qui serait bien vue. Le décret à jour fixe pour tout le Dominion. Plus de meli-melo; tout le monde serait content, ce qui n'arrive pas souvent.

Miss I. Rieuse.

NOTES MONDAINES



L'Hon. Juge et Mme P. B. Mignault, actuellement à Rome y séjourneront jusqu'à Pâques et rentreront ensuite à Paris. A leur retour, en juin, l'Hon. Juge et Madame Mignault occuperont leur villa

L'Hon. Juge et Mme P. B. Mignault, actuellement à Rome y séjourneront jusqu'à Pâques et rentreront ensuite à Paris. A leur retour, en juin, l'Hon. Juge et Madame Mignault occuperont leur villa de PointeClaire.

—On annonce les fiançailles de Mlle Jeanne Gérard, fille unique de feu Joseph Gérard et de Madame Gérard, avec M. Henri Crépeau, fils de M. et de Mme J.-H. Crépeau de Saint Camille, comté de Wolfe.

—M. et Madame George Henderson annoncent les fiançailles de leur fille Barbara Léa, avec M. Richard Harcourt Price, fils de Sir William Price, décédé et de Lady Price.

—Madame J. Carnellier est partie pour la Floride où elle fera un séjour de quelques mois.

—M. et Mme Louis Amos annoncent les fiançailles de leur fille Pauline, à M. Pierre Benoît, fils du Docteur et de Madame E. Persillier Benoît.

—Le mariage de Mademoiselle Lucie Morin, fille de M. Alphonse Morin, décédé et de Madame Morin d'Iberville avec M. Paul Savoy, fils de M. et Madame Georges Savoy de Saint-Jean, sera célébré le mardi 22 avril, en l'église d'Iberville.

—On annonce les fiançailles de Mademoiselle Claire Fournier, fille de M. René Fournier d'Outremont, avec M. Joseph Herman Archambault, fils de M. J. L. Archambault, décédé, et de Madame Archambault.

—M. et Madame F. X. Raoul Lauthier, annoncent les fiançailles de leur fille Ludo, avec M. Jean O. Bail, fils de M. et Madame N. A. Bail; le mariage aura lieu en mai.

—M. et Madame Théodore G. Morgan ont fait un séjour de quelques semaines aux Bermudes.

—On annonce des fiançailles de Mlle Fabiola Hade, de Montréal, à M. Gaston Tétrault courtier, aussi de Montréal.

—La chorale féminine de Saint-Jacques organise pour le lundi 21 avril prochain une réception qui aura lieu à 9 heures du soir en l'hôtel Place-Viger. Il y aura concert, parties de cartes et autres amusements.

M. D. L.

Dans un salon on excite un poète à lire ses poésies.

Celui-ci résiste mollement.

—Quel poseur! murmure un confrère, il faut toujours lui tirer les vers du nez.

* * *

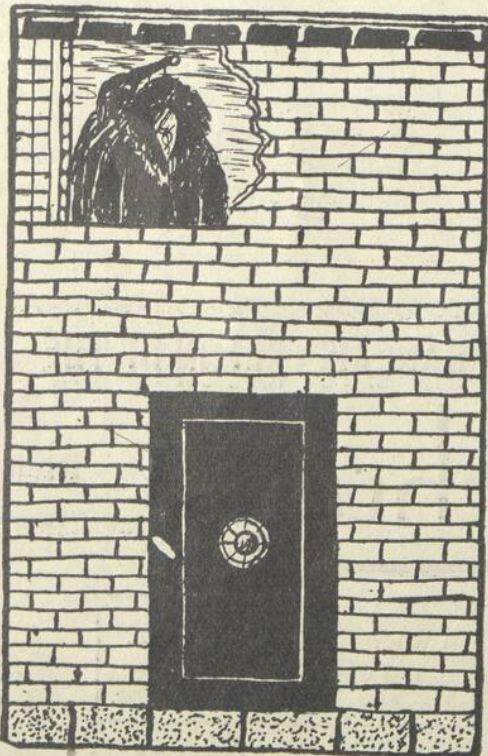
Dialogue entendu au théâtre pendant la représentation d'une pièce que nous ne nommerons pas:

—Tu t'amuses donc?

—Moi!... pas du tout.

—Alors, pourquoi applaudis-tu?

—Ca me réveille!...



Notre voûte à fourrures isolée et offrant une parfaite sécurité

SONGEZ PROTEGER vos FOURRURES

dès maintenant à

Contre le feu et les mites durant l'été.
Pour un léger déboursé, vous pouvez les assurer contre ces deux fléaux en les plaçant

DANS NOTRE VOÛTE DE SÛRETÉ

IMPORTANT: — Cette protection est offerte sans aucun frais si vous nous confiez vos réparations, sur lesquelles vous bénéficierez des PRIX REDUITS durant la saison moins active de l'été. En outre de pouvoir y apporter encore une plus grande attention, vous aurez l'avantage de retrouver vos fourrures toutes prêtes à l'automne.

Téléphonez-nous.—Nous irons les chercher.

N'ARRETEZ pas le choix de votre fourrure de printemps avant de considérer nos prix fort avantageux.

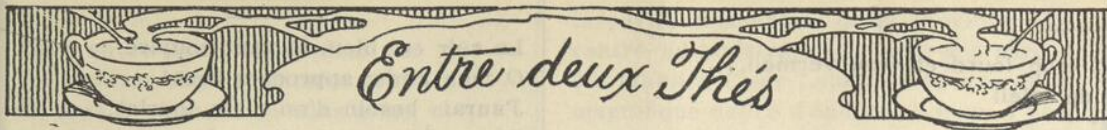
ULDERIC BEDARD

MARCHAND ET MANUFACTURIER DE FOURRURES

244, rue Richelieu

QUEBEC

Tél.: 4892



LE CORTÈGE

J'ai tressé des guirlandes
 Et les ai déposées sur mes défunes amours.
 Je me suis penchée pour respirer
 Le mélancolique parfum de ces radeaux de fleurs
 Qui emportent vers quelque baie inconnue
 Des années d'espérance, de joie, de servitude.
 Puis j'ai couru dans les bois verdoyants,
 Sur les fines mousses où gisaient
 Des champignons semblables à des cadavres de nénuphars,
 En faisant signe
 Aux oiseaux moqueurs de se taire...
 Quand passera, tout à l'heure le cortège...

Hélène CHARBONNEAU.

DOCTEUR GEORGES ST-AMAND

Des Hôpitaux de Paris, Lyon et Berck

Voies genito urinaires, médecine générale, traitements électriques, maladies de la peau.

HEURES DE BUREAU

9 à 10 a.m. — 2 à 6 p.m. — 7 à 9 p.m. — ou sur appointment

120, rue St-Joseph, - Tél.: 2-8223
 QUEBEC

TEL: 2-2153

D^r ALPHONSE DION

CHIRURGIEN DENTISTE

EXTRACTION DENTIERES

9 hrs. à MIDI, 1/2 à 5 hrs.
 OUVERT LE SOIR
 MERCREDI ET SAMEDI

24
 COTE DU PALAIS

TOUS LES
 GENRES DE
 TRAVAUX DENTAIRES

Téléphones: 6148-6149

LA LITHOGRAPHIE DU PEUPLE, Ltée

ATELIERS D'IMPRESSIONS ET DE LITHOGRAPHIE

Spécialité: Ouvrages de couleurs, tels que étiquettes, calendriers, certificats d'obligations, etc.

558-560, St-Vallier,

QUEBEC, Can.

VOUS CONNAISSEZ-VOUS?

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Voulez-vous connaître vos goûts, votre caractère, vos sentiments, ou ceux de vos amis? Ayez recours à la graphologie.



Soumettez environ deux cents mots de votre composition, à l'encre, sur papier non ligné, accompagnés de 25c, à "Dona Sol", a/s de "Tout-Sport", 40 avenue Marguerite-Bourgeois, Québec. Notre graphologue publiera une étude pour chaque envoi reçu avant le 20 du mois, dans le numéro du mois suivant.

LA DIRECTION

* * *

COUP DE VENT. — Le pseudo ne pouvait être mieux choisi! quelle analogie avec son tempérament; depuis l'aiglon léger jusqu'au malin vent du nord, toutes les brises des passions semblent souffler dans son coeur. Il est violent, autoritaire et très opiniâtre cependant il cédera en face du bon sens. C'est un travailleur acharné qui a de l'initiative et réussira sûrement en affaire. C'est un matérialiste qui serait heureux de fixer sa demeure ici-bas. D'autre part il est pratique, habile, tout est précis tout est déterminé dans ses actions. Il jouit d'une bonne mémoire. Il est capable de beaucoup d'affection, de sincérité et de bienveillance.

BRUNE AUX YEUX BLEUS. — La note dominante chez cette jeune fille c'est l'énergie, ressource d'un tempérament riche, le caractère est ferme, elle est entêtée et tient à ses convictions. Quoique excessivement coquette, elle est néanmoins bonne, sérieuse et bien éduquée. Son coeur est tendre et délicat. Nature qui aime à se soustraire à l'oeil observateur (franchement dissimulée), poseuse et peu communicative.

"Dona Sol".

EUGENE LACHANCE

252, RUE ST-JOSEPH,

Tél.: 9791

QUEBEC.

Victrolas "Orthophonic"

Disques "Victor"

Musique, romans français

MATURITÉ

Mon âme est comme un fruit trop lourd et trop vermeil,
Il a mûri trop vite aux rayons du soleil
Des saisons achevées;
Je le voudrais plus vert, je le voudrais moins mûr,
Car il tremble parfois, son abri n'est pas sûr
Sous les branches ployées.

Des rayons trop hâtifs l'ont paré de couleurs,
Il a bu le nectar de la rosée en pleurs,
Déjà son cœur frissonne
En voyant apparaître sa maturité;
Il a vu le printemps. Sans connaître l'été
Il sent venir l'automne.

Près de lui le feuillage est vert et jeune encor,
Le soleil radieux met un grand tapis d'or
Sur les champs qu'il éclaire;
Mais mon âme pourtant est un fruit mûr et lourd,
Que je tremble de voir, bientôt, par un beau jour
Tomber... dans la lumière.

Alice LEMIEUX.

Un dessinateur, son album sous le bras,
se dirige vers la salle des assises.

—On n'entre pas, lui dit un gardien féroce, la salle est comble.

—Diable! Je voulais prendre, pour mon journal, la tête de l'accusé...

—Vous venez trop tard; le Procureur de la République l'a déjà demandée!

* * *

Le président au prévenu:

—Est-il possible que vous vous emportiez au point de lancer un chenêt à la tête de votre femme?

—C'est pour mieux lui faire goûter les douceurs du foyer.

Le président. — Depuis combien de temps êtes-vous cocher à la Compagnie des omnibus?

Le cocher, prévenu. — Depuis dix-huit mois.

Le président. — Etes-vous cocher fixe ou surnuméraire?

Le cocher. — M'sieur le président, j'suis célibataire.

* * *

—Comment osez-vous nier! l'agent vous a surpris les deux mains dans les poches du plaignant.

—Dame, par le froid, où voulez-vous que je les mette?

SOIR BLEU

Le soir est bleu, le vent soupire,
O mon amie, approchez-vous!
J'aurais besoin d'un clair sourire,
D'un pur regard, d'un chant très doux,
J'aurais quelque chose à vous dire...

O mon amie, approchez-vous!

Je veux en cette heure mystique,
Sur votre épaule, ô blanc coussin!
Bercé par la douceur rythmique
Des battements de votre sein,
Forger un Rêve magnifique,

Sur votre épaule, ô blanc coussin!

Sur votre bouche, ô frais calice!
Je veux poser ma lèvre en feu!
N'ayant que l'Amour pour complice
Dans le calme du salon bleu,
Sur votre nuque blanche et lisse

Je poserai ma lèvre en feu!

Respirant votre chevelure,
Le front perdu dans vos cheveux,
Je broderai, frêle guipure!
Je broderai des contes bleus...
Oh! pour que l'enchantement dure

A la neuvième Chambre:

—Oui, mon président, je vous dirai tout, pour bien vous montrer que je ne suis pas un homme sans aveu.



ÉCOLE TECHNIQUE

185 Boulevard Langelier
QUÉBEC

Fondée par le Gouvernement Provincial en 1910. Subventionnée
par le Gouvernement Provincial et la Ville de Québec.

ENSEIGNEMENT THEORIQUE ET PRATIQUE

COURS DU JOUR (réguliers ou spéciaux). COURS LIBRES DU SOIR.

Matières enseignées:

Mathématiques, dessin industriel, électricité, sciences, mécanique d'ajustage et d'automobile, forge, trempe, soudure autogène, fonderie, menuiserie, modelage, plomberie, peinture, pose de la brique, maréchalerie, chauffage des chaudières.

L'Ecole délivre un diplôme officiel du Gouvernement Provincial.

RAOUL CHENEVERT

ARCHITECTE

Wilbrod Dubé, Ingénieur-Civil
143, rue Racine, - 132, rue St-Pierre
CHICOUTIMI QUEBEC
Tél.: 885 Tél.: 2-1466

Téléphone 3-2636

Linon's Vanity Shop

Chapeaux et Lingeries

Mme A. R. Masse, 282, St-Joseph

Tél.: Bur. 3-0966 Tél.: Rés. 2-2236

J.-ALFRED DROUIN

COURTIER EN
ASSURANCES

251, rue St-Joseph, - QUEBEC

Gardez mon front dans vos cheveux!

Alors en ce moment suprême
Je laisserai chanter mon coeur!
Et vous saurez que je vous aime,
Que votre amour fait mon bonheur,
Et je vous dirai le poème

Qui s'ébauche au fond de mon coeur

Le soir est bleu, le vent soupire,
O mon amie, approchez-vous!
J'aurais besoin d'un clair sourire,
D'un pur regard, d'un chant très doux,
J'aurais quelque chose à vous dire...

O mon amie, approchez-vous!

Francis DESROCHES.

—(Brumes du Soir).

**NOUVEAU PARC NATIONAL CREE
DANS LE MANITOBA**

Conformément à la ligne de conduite que le gouvernement fédéral a adoptée et d'après laquelle les étendues particulièrement intéressantes quant à la beauté des sites et aux avantages touristiques sont constituées en réserves pour le bénéfice du peuple canadien, l'honorable Charles Stewart, ministre de l'Intérieur, a obtenu la promulgation d'un Décret du Conseil classant comme parc national la réserve forestière de Riding Mountain, dans le Manitoba.

La nouvelle région de récréation, qui sera appelée le parc de Riding Mountain, embrasse une superficie de 1,148 milles

carrés de pays ondulé et boisé, située dans la partie occidentale de la province. Le centre administratif du nouveau parc a été établi à Clear Lake, sur la rive de la magnifique nappe d'eau de ce nom, à l'extrémité méridionale de la montagne Riding. Clear Lake est déjà une station estivale très fréquentée et des villégiateurs y ont construit une centaine de villas. La majeure partie de la région présente des ondulations boisées, où croissent de beaux peuplements de pin gris, d'épinette, de bouleau et de peuplier; son point culminant est la montagne Riding, au sommet de laquelle se trouve un large plateau d'une altitude moyenne de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. La région renferme de superbes paysages et ses nombreux lacs aux berges sablonneuses ainsi que ses cours d'eau offrent des avantages exceptionnels pour la pêche, le canotage et la vie sous la tente. Elle constitue l'habitat naturel de plusieurs espèces de gros gibier et l'on estime qu'elle renferme actuellement plus de 2,000 élans et 500 orignaux. L'an dernier le Service forestier du ministère de l'Intérieur a commencé l'aménagement d'un terrain de golf moderne dans le voisinage du lac Clear, et l'administration des Parcs Nationaux s'attend de terminer cette entreprise tout prochainement.

Le nouveau parc occupe une situation centrale à proximité des voies ferrées et des principales routes d'automobiles; on y accède facilement de toutes les parties de la province. Il ajoute une unité à la liste déjà grande des attraits que le Canada offre aux touristes des autres provinces et des pays étrangers, et il met en outre une magnifique région de récréation à la disposition des habitants de cette partie de l'Ouest canadien.



**RAFRAICHISSEZ
VOTRE DEMEURE!**

Ces murs usagés reprendront un aspect tout nouveau sous les soins habiles de nos spécialistes.

Rien de trop difficile que nous ne puissions exécuter. Soumettez vos projets à une maison qui a acquis une réputation.

Peinture - Dorure - Tapisseries

GAUTHIER
LIMITÉE

"LES DECORATEURS"

292, RUE ST-JOSEPH
QUEBEC

APPAREILS DE
RADIOS

dont la réputation n'est plus
à faire:

De Forest Crosley
Eveready
Victor
Stewart - Warner

Venez choisir un instrument
qui vous assure d'avance un
rendement parfait.

Nos conditions de paiement vous intéresseront.



320, rue St-Joseph, Québec

La Maison du "Service"
et de la "Qualité"

**DESSIN
RETOUCHE
PHOTOGRAVURE
ELECTROS
STEREOS
WAX ENGRAVING"
MATS**



RAPID GRIP LIMITÉE

successieurs de
**QUEBEC PHOTO ENGRAVERS
LIMITÉE**

76, RUE DU PONT · QUEBEC.



Aux ZOUAVES de Québec

EUCHRE. — Une jolie soirée de cartes donnée sous nos auspices a eu un succès reconfortant. Alors que les sports d'hiver battent leur plein, les 400 personnes réunies le soir du 17 février ont passé une veillée intéressante. Pendant la soirée, le major Roland Croteau donna le résultat définitif du "derby municipal". Les tirages de deux \$2.50 en or, dons de Mme Georges Richard et du sgt-major Victor Ménard, ainsi que d'un joli pot à tabac en métal, eurent lieu comme prix d'assistance. Les parties se terminèrent à 10 h. 20. Les prix au nombre de cent-soixante-cinq s'enlevèrent rapidement et à 11 h. 30 la salle se vidait. Merci au public qui nous encourage et comprend que notre mouvement en est un qui doit vivre et grandir.

* * *

ASSEMBLEE GENERALE. — Elle s'est tenue le 5 mars. Le président, le Commandeur Jules Dorion a présenté un résumé de nos activités. Le trésorier a parlé finances et intéressé tous les zouaves du projet d'une cantine permanente, en sorte que le service de ravitaillement ne soit sujet à aucune lacune dans l'avenir. Le manger sera préparé au camp. Un prix modique sera chargé pour les repas et la popote ne sera plus un sujet d'inquiétude pour personne. L'entraînement suivra cette assemblée. Les sous-officiers vont faire attention spéciale des autorités du Régiment, cette année. Si les cadres sont compétents et débrouillards, les compagnies ne tarderont pas à montrer une efficacité plus grande. Il

ne s'agit pas de se laisser damer le pion par les Montréalais et il faut que la Première Compagnie soit un peu là quand la Convention de Sorel arrivera au programme.

LES RAQUETTEURS

De nouveaux lauriers se sont ajoutés à la renommée de notre Club. Les 61 zouaves-raquetteurs sont revenus de la Capitale avec une coupe qui redira bien fort aux quatre coins du pays, voire même outre-frontière la discipline et la conduite irréprochable de nos membres. Nos zouaves d'Ottawa sont justement fiers de cet honneur qui en rejaillit sur le Régiment tout entier.

Le délégué apostolique nous a bien voulu recevoir et dans l'intimité de sa salle de réception a épanché son cœur. La satisfaction la plus vive se peignait sur son visage. Le souvenir de Québec et de tous les endroits où les Zouaves ont escorté son Excellence est tout chaud encore. Comme résultat de cette entrevue, nous sentons que plus haut que tous les pays au monde il en existe un tout petit qui les domine tous, la cité vaticane. Son hégémonie spirituelle n'a pas d'égale et sa supériorité est sans conteste.

Les noces d'argent du Club, dimanche le 23 février, ont été une apothéose à notre nom. Les concerts de louange ont répondu en ville et au loin le nom de Zouave. Il n'y a que la Raquette qui ait des groupements qui se perpétuent dans le domaine sportif. Vivre 25 ans,

aller toujours de l'avant et débortant les obstacles, parvenir à une fécondité toujours grandissante il n'y a que des Raquetteurs qui Puissent réussir ce tour de force et qui l'ont accompli avec succès.

La messe du matin, le concert-boucane, la marche pour la coupe **JOS DERY**, le banquet et la soirée sont autant d'articles bien réussis. Le matin, une parade fort imposante se déroula par les rues de la haute-ville. Cent-vingt-quatre de nos membres costumés étaient dans les rangs. La garde d'honneur, composés de zouaves en armes, ouvrait la marche. La fanfare du 1er bataillon de zouaves (cadets Stean-Baptiste) remplit l'air de notes martiales mais qui sonnaient à nos oreilles comme des cris de joie; le club au grand complet suivi d'une soixantaine d'anciens membres, en civil, puis tous nos invités. Une excursion de Sherbrooke comprenant deux cents personnes nous amena un gros contingent de raquetteurs qui suivirent la parade et rehaussèrent la journée de leur présence. Tous les clubs de la ville se joignirent au défilé clairons en tête. Le Loretteville sortit au complet aussi et suivit avec assiduité tous les articles au programme. De nombreux délégués représentaient toutes les associations de raquetteurs connues. Cinq déléguées de Lewiston Maine, payèrent de leur présence un tribut d'honneur au club jubilaire et représentèrent dignement les cousines d'outre-quarante-cinquième.

L'organisation qui de longue date, se préparait à cet important événement, est satisfaite et fière de constater que les

Le mois prochain:

"Celui qui n'a pas
tué"

Par Maurice RENARD

Si vous construisez...

Adressez-vous à un
Entrepreneur expérimenté

LES travaux antérieurs de notre maison vous offrent la meilleure garantie d'un service irréprochable.

Pourquoi ne pas nous consulter
d'abord?

EMILE FRENETTE

ENTREPRENEUR GENERAL

208, rue Crémazie - QUEBEC

Vos impressions de luxe

doivent revêtir un caractère particulier pour atteindre chez vos lecteurs et clients le but que vous visez. Vous vous assurez cet élément essentiel en consultant et confiant vos travaux d'impression

— CHEZ —

Charrier & Dugal, Ltée

423, rue St-Paul

QUEBEC

TÉL.: 2-4664

efforts de chacun ont fait de cette réjouissante célébration un souvenir impérissable. Le président Belleau est fier de son comité et tous les officiers et membres des comités sont fiers de leur Napoléon! Ceux qui furent à la peine méritent qu'on les mentionne: Le président du Club Nap. Belleau; le président du comité de la messe Georges ulien, son secrétaire, Roland Croteau; le président du comité de réception M. J.-E. Dion ainsi que ses aides, L.-A. Lefebvre, Roméo Dorval, Marc Gosselin; Le secrétaire du comité du banquet et secrétaire du club, Lucien Denis fut sur la brèche à tout instant du jour et peut maintenant jouir d'un repos mérité et s'enorgueillir d'avoir fait plus que sa part cette année pour notre club. Alexandre Déry, trésorier, avait la besogne la plus ingrate, celle de voir aux déboursés; et son activité fut inlassable et tous apprécieront bientôt son travail. Chacun fut à son poste et il n'y eut aucune brèche aux divers articles au programme. Un succès n'attendait pas l'autre. Les membres furent très "actifs" et les anciens comme Victor Bédard, de Montréal et Emile Lemieux de Québec ou Georges-Emile Richard de Trois-Rivières

ne laissèrent leur place à personne. Arthur Lamalice de New-York, après seize ans d'exil, franchit la frontière pour venir célébrer avec son ami Belleau et ses préférés les Zouaves. Ludger Gravel du vieux Montagnard ne ménagea pas non plus l'humilité de notre club. L'honorable Ant. Galipeault, le Maire Lavigneur, tout rayonnant de sa récente victoire, M. Oscar Drouin, M. P. P., l'échevin Wilfrid Lacroix, M. Amédée Lacroix, de St-Hyacinthe, le maire Lambert de Hull et le président des Alpus de Hull, M. Massé, M. A. Laliberté du Tuque Rouge et le jeune chef de police de Québec, le capitaine Emile Trudel portèrent aux nues nos couleurs et notre histoire et l'avalanche de souhaits formulés nous réserve un si bel avenir qu'il faut être Zouave pour se sentir fier et presque orgueilleux du passé et se croire fort et bien préparé pour demain. L'envolée de M. Antonio Rouleau fut splendide: Va mon club, va ton chemin; zouave, aime Dieu, sers son représentant, fais l'orgueil de ta race, de ton pays et du nom chrétien!!!

Les tours de raquette en campagne se sont continués. Des jeunes ont même découvert une fontaine par où ils passent et la curiosité des autres en a été excitée... mais pas satisfaite! Une bonne partie de sucre va mettre un clou doré à ce jubilé d'argent de notre club. Il a vécu de belles heures, il a revu des souvenirs bien joyeux ou bien beaux et il verra des jours inoubliables encore car les vaillants qui le mènent sont des camarades qui s'entraident soit au travail, soit à l'honneur.

* * *

PROMOTIONS. — Nous avons le plaisir d'annoncer des promotions qui ont

été accueillies avec joie par tous les rangs. Le lieutenant Georges Richard commandera la 1ère Cie du 1er Bataillon à titre de capitaine. Après 27 ans de services loyaux et dévoués, le capitaine Richard n'est plus un blanc-bec et il a mérité ses galons depuis longtemps. L'adjudant Poitras verra son galon se doubler et il sera sous-lieutenant à l'avenir; 25 années de dévouement ont mérité ce nouveau grade. Le sous-officier de remplacement Gédéon Houde sort du rang et endossera le glorieux costume bleu avec le grade d'adjudant. Il y aura donc trois autres promotions pour combler les vides.

Le capitaine Georges Julien, 28 ans, le Lt J.-E. Dion, 27 ans et le sous-lt Darveau, 28 ans par suite de santé chancelante ont eu un congé de convalescence bien mérité. Ce furent des "travailleurs" dans la force du mot. Le public québécois connaît ces noms depuis longtemps. Ce sont des synonymes de dévouement, de probité, d'organisation réussie, d'hommes sans peur et sans reproches. Ils font l'honneur du nom de Zouave. Les décorations, qu'ils portent sur leur poitrine en sont de dignes M. Dion est détenteur de la médaille de Bravoure que la Dominion Humane Association ne décerne qu'à bon escient. MM. Julien et Dion portent aussi la décoration enviée de "Bene Merenti" que le Pape accorde aux vaillants de son armée. Puisse la santé vous revenir bientôt; votre expérience a été bien utile à la 1ère compagnie, peut-on émettre l'espoir que l'état-major du 1er bataillon vous assigne un poste de confiance?

Sorel apparaît aux yeux de tous comme le point culminant de l'année 1930 aux Zouaves Canadiens. Le contingent québécois y fera plus que figurer, il y brillera.

Songez - y !

Balayuses Électriques

"General Electric"

\$45.00 \$30.00 \$17.50

Laveuses et Repasseuses

"THOR"

Brûleurs d'huile

"SILENT GLOW"

pour poêles de cuisine et tortues.

Brûleurs d'huile silencieux

"QUIET MAY"

Réfrigérateurs électriques

"GENERAL ELECTRIC"

FILTRES A EAU

Accessoires électriques

J.=A.=Y. Bouchard,

Limitée

27, rue St-Jean - Tél: 2-8541

QUEBEC

LORSQU'IL S'AGIT

d'INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES et de PLOMBERIE

Laissez-nous vous donner nos suggestions et nos prix.

Nous avons une spécialité dans la pose d'appareils hygiéniques les plus récents et les plus perfectionnés, et avons acquis la confiance du public depuis de nombreuses années par notre travail soigné et rapide.

Si vous êtes soucieux d'une chambre de bain moderne, vous devez nous consulter.

O. PICARD & FILS INC.

ENTREPRENEURS - PLOMBIERS

199, rue St-Jean,

QUEBEC

TEL.: 2-0244

A. C. BYRNE

Assurances Générales

**72, Côte de la Montagne
QUEBEC**

A nous d'y voir par notre présence aux entraînements, aux sorties, aux assemblées et à toutes nos manifestations.

DIVERS

St-Hyacinthe. — La convention de 1929 agaçait nos zouzous et ils sont fiers d'avoir pu marquer leur place aux annales des Zouaves Pontificaux Canadiens. Le sergent Delorme, de passage à Québec, dernièrement, a tenu à vous rendre visite. Nous avons constaté qu'à la 3e Cie comme à la 1ère c'est le même esprit de camaraderie qui préside. A Farnham, un fort groupe de jeunes gens de bonne famille s'entraînent et se préparent à former une belle compagnie de Zouaves. M. Blackburn est bienvenu parmi nous et nous espérons qu'à l'école du capitaine Frenière il devienne vite compétent et capable de nous rejoindre à Sorel, cet été.

* * *

LIMOILOU. — Des promotions vont sur-



Avant de
Placer

Votre Prochaine Commande

Il vous sera profitable d'avoir nos
SUGGESTIONS

CANADA PHOTO ENGRAVING

231, St-Paul

Tél.: 2-6394

gir d'une pournée à l'autre. Le capitaine Tremblay a dû démissionner sa santé ne répond plus à son ardeur; ses forces dépensées au service de la patrie, 1914-19, déclinent et il lui faut s'abstenir de tout surmenage. Une jolie pièce: Le crime de Maltaverne fut rendu avec brio, jeudi dernier, le 6 mars par le cercle Lamontière, composé de zouaves de la 20ème Cie. Le rêve de ces artistes serait de rendre "LE ZOUAVE PONTIFICAL" et ils sont à l'oeuvre afin que l'hiver prochain, ce beau drame paraisse dans toutes les salles de la ville. Ils auront le concours des autres compagnies. Les zouaves, c'est fait pour s'entraider et la 1ère compagnie fournira ses "artistes" ou ses "talents" à la réussite de cette belle pièce. Aux futurs promus, tous nos meilleurs souhaits.

* * *

LONG SERVICE. — A la 1ère Cie, de Québec, 175 membres ont servi plus de cinq ans; 99, plus de dix ans; 68, plus de quinze ans; 44, plus de vingt ans; 22, plus de vingt-cinq ans; 2, plus de trente

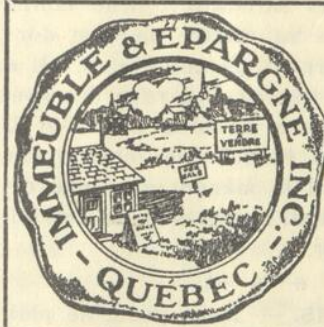
ans et le chevalier F.-X. Dumontier depuis soixante et deux ans. Un autre corps militaire indépendant peut-il se targuer de la même chose?

* * *

DECORATIONS. — Douze membres de notre Association vont compléter leur dixième année dans nos rangs; ce sont: les sergents Roland Croteau et Amable Boivin, les caporaux Lucien Cormier, Léo Jobin et Omer Voyer, les zouaves Arthur caouette, Paul Emard, Albert Lorentz et Alexandre Rochette, le clairon Wilfrid Lecours et les tambours Paul et Pierre Gobeil. Ils ont donc droit à la médaille "Long Service".

Dix-neuf musiciens de la fanfare du 1er Bataillon (cadets St-Jean Baptiste) ont aussi au moins dix ans de service aux zouaves. Leur bonne conduite, leur assiduité et leur "entraîn" méritent que la médaille des persévérants s'épingle à leur poitrine. Ouvrez le ban! Présentons leur nos félicitations... Fermez le ban! Moi je ferme ma... chronique.

ROLAND.

**IMMEUBLE & EPARGNE, Inc.**

Edifice "QUEBEC POWER", Québec

Immeuble sous toutes ses formes. Comptoir d'épargne et de placements. Assurances de tous genres. Administrateurs et collecteurs de loyers.

H.-P. CIMON,
Président.

J.-L. BEAULIEU,
Gérant.

— LE —
PEKING

Cabaret Oriental

99, rue St-Jean - - - QUEBEC

Instrument à Corde — Orchestre 1ère Classe

DÉJEUNER à la Carte

6 à 11 hrs A.M.
Dîner d'hommes d'affaires
50c en montant

Thé de l'Après-Midi
3 à 5 hrs P.M.

11.30 à 2.30 hrs P.M.
75c

6 P.M. à 8 hrs P.M.

Service de luxe à la carte tout
le long du jour.

APRES LE THEATRE, RECEPTIONS, BANQUETS.

Hygiène et Santé

LA FATIGUE DU PRINTEMPS

Même de nos jours nous entendons dire que le sang est moins pur au printemps, et que c'est pourquoi nous nous sentons épuisés lors de la venue de cette saison.

Pour améliorer la santé à cette époque de l'année, nos grands-mères avaient l'habitude, vers le commencement du mois de mars, de sortir de l'armoire la bouteille de remède pour "purifier" le sang. Le tonique préféré de leur jour était un mélange de soufre et de mélasse.

Il est bien vrai que certains parmi nous se sentent épuisés à la fin de l'hiver, mais la qualité du sang n'en est pas la cause. Nous en trouvons, plutôt, la raison dans les habitudes formées pendant l'hiver. Il y a beaucoup de personnes qui abandonnent tout exercice durant l'hiver et qui ne sortent presque pas. En plus de cette réclusion à la maison et de ce manque d'exercice, ces mêmes personnes sont portées à manger autant que lorsqu'elles mènent une vie plus active.

L'hiver est pour les enfants la saison des soirées qui retardent l'heure du coucher. C'est pendant l'hiver aussi qu'ont lieu les examens qui exigent, comme préparatif, que les écoliers passent une grande partie du temps à l'étude. Au lieu de

se livrer aux jeux en plein air, ils sont renfermés; au lieu de s'exercer, ils sont assis à leurs pupitres.

Il est donc notre manière de vivre pendant l'hiver qui est la cause de l'épuisement que nous ressentons au printemps. Les personnes qui n'éprouvent pas ces sentiments de fatigue sont celles qui ne suppriment pas en hiver la ration qu'elles ont besoin de soleil, de bon air et d'exercices, dont le régime alimentaire est convenable, qui se couchent de bonne heure, qui ne mangent pas leurs repas à la hâte et qui se rendent au travail et à l'école tranquillement. Elles ne perdent pas la joie de vivre pendant la saison froide, et elles se trouvent aptes pour le travail et le jeu quand vient le printemps.

Le sang est aussi pur au printemps que pendant les autres saisons. Les modifications qui s'y montrent de temps en temps ne sont pas causées par la saison de l'année mais, plutôt, par certaines maladies qui exercent une influence sur la qualité du sang.

Nous voyons donc comme il est absurde de nous doser de remèdes pour "purifier" le sang quand nous n'avons besoin que de régler nos vies selon les lois de l'hygiène.

Vaut mieux de prévenir, mais si nous nous sentons fatigués, à nous donc de nous procurer le repos, le bon air, l'exer-

cice et une alimentation convenable qui composent le meilleur tonique de printemps. La santé se trouve dans la manière de vivre plutôt que dans une bouteille de remèdes.

LA DENTITION

Pendant les années que les dents du bébé commencent à se montrer, nous disons que le petit fait ses dents. C'est alors que tous les maux physiques qui se présentent chez l'enfant sont tracés, par un grand nombre de personnes, à la dentition. Si une éruption quelconque se montre, elles disent que la dentition en est la cause. Elles font croire à la jeune mère que le rhume de cerveau dont souffre son bébé, ses pleurs, son manque de repos, son estomac malade, sont tous causés par la dentition, et qu'elle n'a pas besoin de trop s'en occuper. La négligence qui en résulte a souvent des résultats très graves. Nous avons toujours enseigné que les diarrhées chez les enfants sont toujours choses graves, et nous tâchons à les éviter par moyen d'un régime convenable. Nous savons que si, malgré nos soins, la diarrhée se présente, elle demande des soins urgents, autrement la vie de l'enfant est en danger. Cependant souvent dans le cas d'un jeune bébé atteint de diarrhée, la mère cherche à se justifier pour n'avoir pas appelé le médecin en disant que ses amies lui ont dit qu'elle pouvait attendre cette maladie chez l'enfant pendant la période de la dentition, et que la diarrhée se passera avec la venue de la dent.

La dentition est un procès normal et la plupart des bébés n'en éprouvent aucun malaise. Il arrive donc que la mère est surprise quand elle voit la petite pointe qui est la première dent de son bébé. Autres enfants en ressentent beaucoup de douleur, ils sont inquiets et passent des nuits agitées: leur malaise se prolonge parfois pendant toute la période de la dentition.

Nous voulons insister — car nous croyons utile de le faire — qu'il ne faut pas penser que l'enfant doit subir maintes attaques de maladies lors de la dentition. Un malaise qui se montre pendant cette période réclame les mêmes soins que l'on

SPECIALISTES

CLINIQUE TOUSIGNANT

Yeux, nez, oreilles et gorge par les Docteurs

J.-A. TOUSIGNANT et LEO CÔTÉ

525, rue St-Jean

HEURES DE CONSULTATIONS: 10 à 12 heures a.m. — 2 à 4 heures p.m.
7 à 8 heures les lundi, mercredi et vendredi soirs.

Docteur P. T. BERRIDGE

CHIROPODIST

41, C. D'Auteuil,

QUEBEC

Tél.: 2-8339

Docteur J. DALLAIRE

CHIRURGIEN - DENTISTE
HEURES DE BUREAU

9 à 12 a.m. — 2 à 5 p.m.

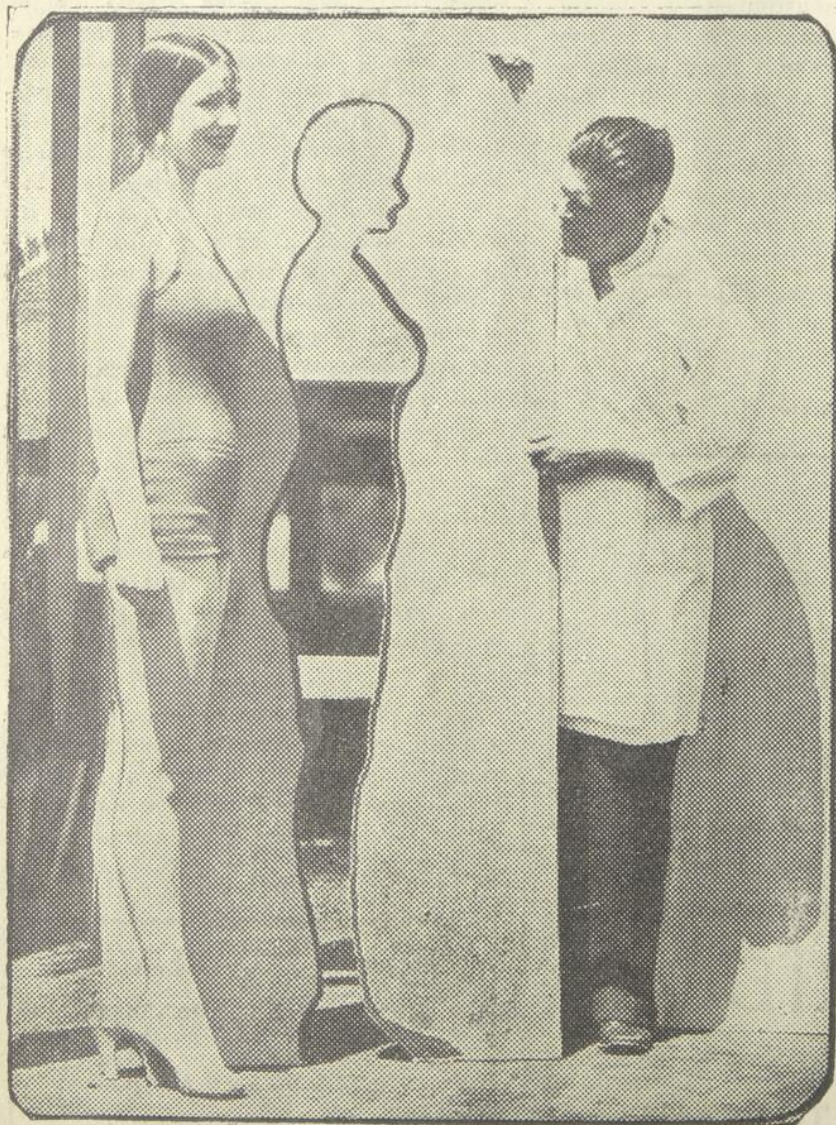
525, RUE ST-JEAN,

Québec

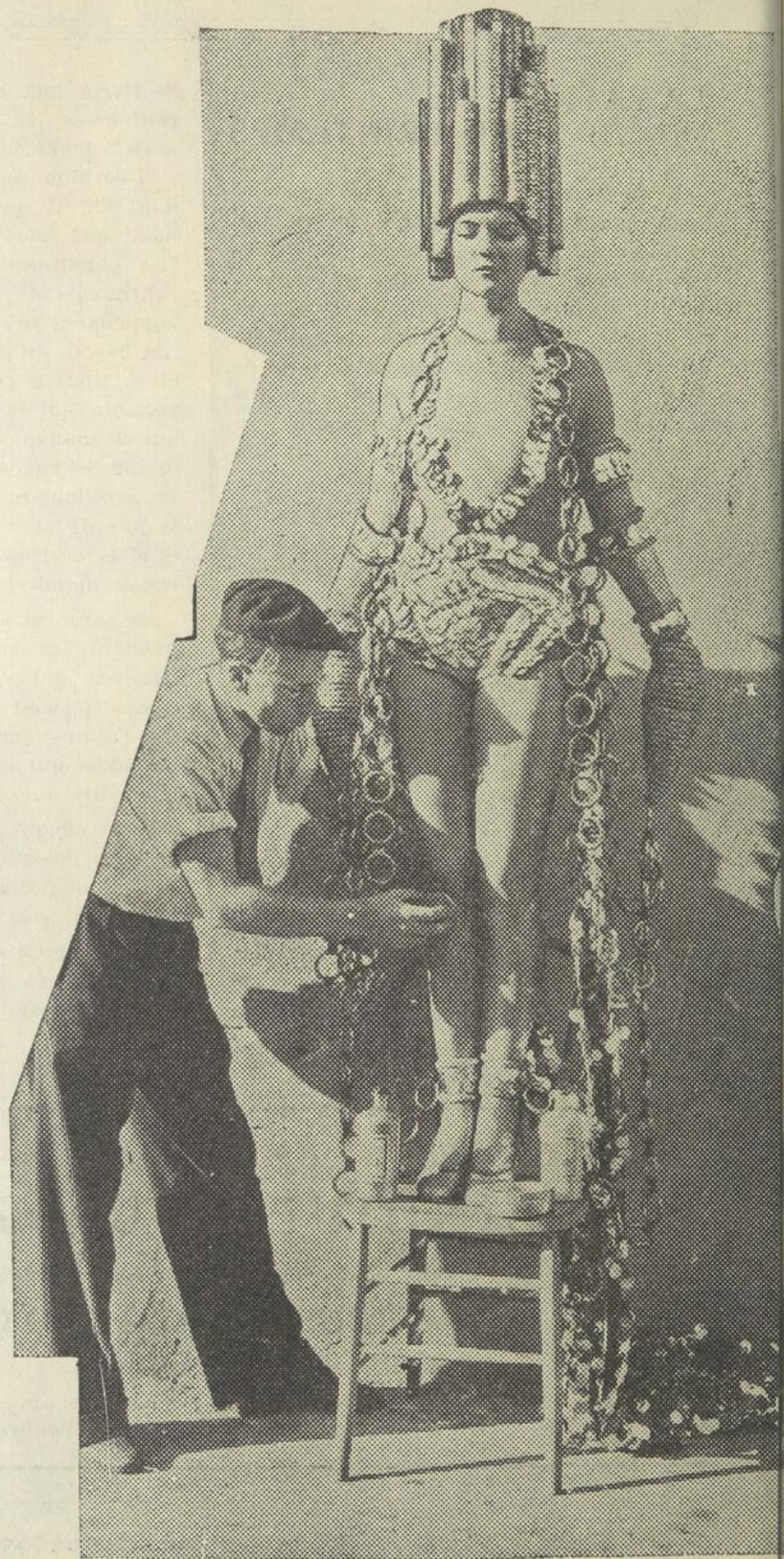


ASSASSINAT D'UN CONSTABLE

Voici Irène Schroeder, accusée de voies de faits sur le caporal de police Brady Paul, à Butler Turnpike, et quelques autres mêlés à l'affaire.



Le Dr Charles Wood, de Los Angeles, qui prétend que le meilleur moyen de découvrir une Venus vivante est de comparer les candidates à ce dessin qui est le prototype de la perfection féminine.



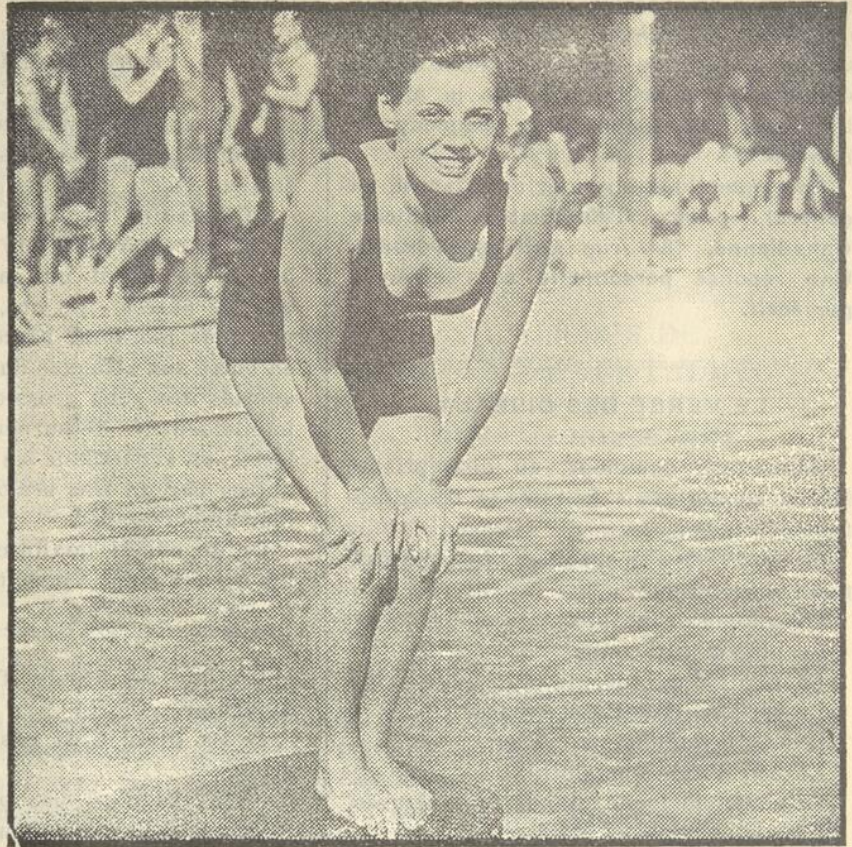
ON TOURNE UN FILM

Voici une scène d'une grande vue que la Warner Brother Hollywood et qui sera montré au début



KAY JOHNSON

Actrice renommée dont les talents plaisent à tous.



Eleanor Holm, 16 ans, victorieuse de concours de natation à Miami.



UNE VENUS

Sue Carol, artiste de la compagnie Fox, qui jouera dans "Le Veau d'Or", pièce que l'on tournera bientôt.



CONCOURS DE BEAUTE

A gauche, Sara Shacon, mademoiselle Equateur, et Haidés Morales, mademoiselle Nicaragua, qui représenteront leur contrée au concours international de beauté de Miami, Floride.

donnera à la maladie pendant n'importe quelle autre période. Ainsi, les malentendus au sujet de tant de maladies seront évités, et la morbidité, même la mortalité, parmi nos bébés sera beaucoup diminuée.

Pour questions au sujet de la santé en général, écrire à l'Association Médicale Canadienne, 184, rue Collège, Toronto. Une réponse personnelle sera envoyée par écrit.

LE VERBE DES OISEAUX

Savez-vous comment, au dis-septième siècle, se désignait le ramage des différents oiseaux?

"L'Essay des merveilles de nature" nous apprend que:

La colombe roucoule.
Le pigeon caracoule.
La perdrix cacabe.
Le corbeau croaille et croasse.
Le coq coqueline.
Le coq d'Inde glouglotte.
La poule clocloque, craquette et clousse.
Le poulet pépie et piolie.
Le geai cageole.
Le rossignol gringotte.
Le grillon gressilonne.
L'hirondelle gazouille.
Le milan huy.
Le jars jargonne.
La grue craque et trompette.
Le pinson frigotte, babille.
Le hibou hue.
La huppe huhule.
Le merle siffle.
Le perroquet cause.
La pie cause.
La tourterelle gémit.
L'alouette tirelire, adieu Dieu, Dieu adieu.
Le moineau dit pillery.
De ces verbes, les uns subsistent encore, d'autres sont tombés en totale désuétude et ne sont guère connus que des linguistes.

ENTRE FINANCIERS:

—Qu'est donc devenu votre procès avec cette canaille de X... qui vous a volé cent mille francs?

—Eh bien tout est arrangé: il a épousé ma fille.

D'OU VIENT L'EXPRESSION

"RIRE COMME UN BOSSU"?

Cete expression n'est pas très ancienne; elle doit avoir pris naissance au XVIIIe siècle.

Elle signifie rire de bon coeur

On a remarqué que la plupart des bossus montrent un caractère plus gai que les autres. Ils ont, en général, l'esprit plus mordant, parce que sans cesse en butte aux attaques du ridicule, aux moqueries des gens grossiers, ils cherchent habilement à détourner d'eux les railleries, en accueillant les plaisanteries des autres par un rire bruyant, flatteur pour leur amour-propre.

On dit aussi: "malin comme un bossu", les bossus étant souvent fort spirituels.

Crétinot se désole d'avoir perdu son mouchoir.

!—La perte n'est pas bien grande, lui dit-on.

—Oh! ce n'est pas pour le mouchoir, c'est que j'y avais fait un noeud pour me rappeler quelque chose d'important.

* * *

Un récidiviste endurci est au banc des accusés. Le président le reconnaît et s'étonne:

—Comment! encore vous!

—Mon président, répond l'accusé, c'est par politesse. Je n'aurais pas voulu manquer de vous souhaiter la bonne année.

Prévenu, quel est votre état?

—Un peu fiévreux, mon président. J'ai pas fermé l'oeil de la nuit... C'est égal, J'vous en remercie pas moins...

* * *

—Prévenu, pourquoi avez-vous dérobé ces vieux vêtements?

—Parce que je croyais qu'ils étaient neufs!...

* * *

Deux femmes comparaissent pour s'être livrées dans un café à un pugilat en règle; elles ont lutté à coups de carafe.

Le garçon, cité comme témoin, est interrogé par le président.

—Laquelle a été frappée la première?

—La carafe, mon président.

* * *

Les débats vont être clos, lorsque l'a-

Téléphone 9226

Dr Albert Jinchereau
SPECIALISTE
Yeux, Nez, Gorge et Oreilles
CONSULTATIONS:
10 hrs, a.m. à 8 hrs, p.m.
64, rue de l'Eglise, - QUEBEC

vocat de l'inculpé demande à faire entendre deux nouveaux témoins.

—Soyez sûr, monsieur le président, s'écrie-t-il, qu'ils diront la vérité; je n'ai pas eu le temps de causer avec eux.

* * *

Un jeune journaliste, poursuivi pour un délit de presse insignifiant, s'est vaillamment débattu devant ses juges.

—Messieurs, a-t-il dit en terminant, songez-y bien. Si vous me condamnez pour cette peccadille, vous me rendrez historique!

\$25 Par Semaine
DANS VOS MOMENTS DE LOISIR
Si vous jouez LA GUITARE HAWAÏENNE ou LE TENOR BANJO

Instrument fourni gratuitement à nos élèves. Jouez un morceau dès la première journée. Aussi facile à apprendre que l'A, B, C.

Maintenant c'est facile d'apprendre la guitare hawaïenne ou le banjo, chez-vous, suivant notre méthode photographique. Des centaines d'élèves diplômés cette année, jouent maintenant aux radiés, danses, théâtres, etc. Passez agréablement vos soirées tout en gagnant de l'argent avec votre instrument. Cours en français. Quelques semaines suffisent pour apprendre à jouer l'un ou l'autre de ces populaires instruments.

Cette Guitare Hawaïenne ENVOYEE AVEC LA PREMIERE LECON

ECRIEZ AUJOURD'HUI

Vous recevrez de plus amples informations sur l'un ou l'autre de nos cours. Avec nos facilités de paiements convenant à votre bourse.

MENTIONNEZ SI GUITARE OU BANJO.
LA SEULE INSTITUTION DU GENRE AU CANADA

Le Conservatoire de Musique Hawaïenne
74, rue St-Joseph, Québec.

Téléphone: 2-0087

Docteur A. BARRAS

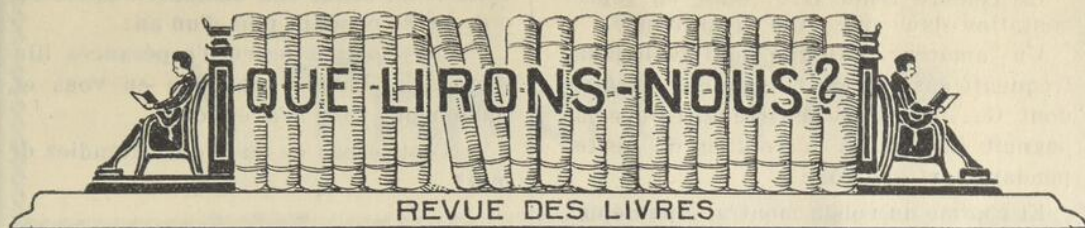
DENTISTE

HEURES DE BUREAU: 9 à 12 A.M. — 2 à 6 P.M.

108, rue St-Joseph,

COIN ST-JOSEPH ET DU PONT

QUEBEC



“DERRIERE LA SCENE”

Par
Françoise Gaudet

Voulez-vous apprendre ou réapprendre: comment la femme, dissimulée “derrière la scène,” doit prodiguer les encouragements, au besoin souffler le rôle au mari lancé en pleine rampe? comment tombent les neuves illusions de l’enfant découvrant un jour que le père Noël, le pois et la fève du gâteau des Rois, tout ça, “c’est arrangé”, comment il faut “aimer son devoir”, au risque de manquer son entreprise et son bonheur du même coup? comment un dé à coudre “garde en son cercle étroit” plus de souvenirs que n’en saurait loger un bouquin de moyenne taille? comment, par contre tous “les masques” peuvent défiler un à un sur une simple page de chronique? comment l’espoir invincible, s’accrochant au dernier pétale de la “fleur aux rayons blancs”, y demeure suspendu jusqu’à l’automne... d’une femme? et cent autres variétés, rarement incisives, plutôt gracieuses ou touchantes? Lisez ce petit livre où mademoiselle Gaudet, à l’instigation pressante du directeur-gérant de “La Parole” vient de réunir les chroniques hebdomadaires qu’elle avait livrées à ce journal.

Sans la moindre prétention à la gloire littéraire, sur un ton d’élégante simplicité qui ne se dément pas, mais dans une langue claire, rapide et toujours grammaticale, l’auteur donne à tous et en particulier “aux femmes de chez nous” des conseils d’une parfaite justesse et débordante de charité.

Son unique ambition paraît être de bien faire le bien, et nombreux sans doute ceux qui lui doivent, depuis des mois le viatique de la semaine.

Le procédé mis en usage le plus fréquemment indique un talent poétique plus riche en comparaisons qu’en images. C’est d’ordinaire un souvenir une description, un incident de la vie courante fixés en traits hâtifs; puis, dégagé sans effort trop visible, le symbole ou la leçon morale qu’ils contiennent. (Ce que l’on n’a pas — En route — Echos et chansons) La production en volume n’allait pas sans inconvénient, d’où l’opposition préalable de l’auteur. Ses tableautins se trouvent alignés devant nous sans lien logique, offrant une suite matérielle cousue de fil blanc, c’est le cas de le dire. De là, une impression de monotonie à laquelle ils échappaient auparavant. Le remède est tout indiqué: c’est de les admirer par tranches, au jour le jour, comme une âme pieuse déguste un “Calendrier du Bon-Pasteur”.

Quand à mademoiselle Gaudet, munie d’une plume habile, sachant voir juste et moraliser avec grâce et opportunité, je crois qu’elle pourrait maintenant verser ses aptitudes dans une sphère plus ample en y apportant un genre plus consistant et plus vigoureux.

Les illustrations de mademoiselle Rou-tier, si elles paraissent desservies par un cadre trop étroit et par la nature spongieuse du matériel, sont loin de desservir les intentions de son amie. On y remarque une reproduction parfaite du fameux

crâne de Gilbert et d’ingénieuses créations, telles que la dinette et les masques.

M.-A. LAMARCHE, O.P.

“Derrière la Scène” est en vente à Québec à la Librairie Garneau ou chez l’auteur à Aston Jonction, Qué., 75 sous l’exemplaire.

L’AUTEUR DE
“LA VILLA DES PALMES”

Henri de NOUSSANNE

Il nous est agréable de présenter au public canadien, un journaliste, dont la prodigieuse et multiple activité, se porta, avec un succès pareil, dans toutes les branches, qui touchent à la littérature.

Quelle rude existence, et combien marquée par de brillantes étapes, fut celle de M. Henri de Noussanne, nous allons en marquer quelques traits, parmi les plus essentiels.

Disons qu’hier, encore, tout le Paris lettré applaudissait une oeuvre dramatique: *L’Ombre Sacrée*, dans laquelle l’auteur, avec autant d’audace que de nuance, abordait un problème redoutable et opposait aux vœux sacrés du prêtre la fougue d’un amour conjugal, qui s’apai-



EXCELLENT!

Vous ne pourrez retenir cette exclamation de satisfaction après un

Délicieux Repas
au

NEW WORLD CAFE

31, RUE BUADE, QUEBEC

“Où les gourmets trouvent la délicatesse d’un plat savoureux!”

Salle luxueuse. Bières et vins

Prix modérés

Demandez à visiter nos cuisines

Tél.: Bureau 2-1865

Tél.: Rés. 2-0992

E. = GEO. ROUSSEAU

ARCHITECTE - EVALUATEUR

59, Rue St-Joseph,

QUEBEC

“Edifice Florence”

EASTERN CANADA STEEL & IRON WORKS, Ltd

Ingénieurs, Manufacturiers, Entrepreneurs
STRUCTURES METALLIQUES de TOUT GENRE

Bureau principal et usines

— : — Avenue Lesage

Téléphone: 6188

Québec

sait, enfin, dans la prière et sous la bénédiction du pontife suprême.

Henri de Noussanne, Journaliste, romancier, historien, né à Limoges en 1867. A peine arrivé de sa province à Paris pour compléter ses études, il fut attaché au Cabinet du Préfet de la Seine, où il ne fit que passer. Il a débuté très jeune dans la presse parisienne, en qualité de rédacteur en chef de LA FAMILLE, hebdomadaire alors répandu.

Entré peu après dans la presse quotidienne, il a eu la singulière fortune d'être toujours dirigeant ou participant à la direction des journaux auxquels il a le plus collaboré. Entre temps, il a publié une trentaine de volumes et donné occasionnellement, au théâtre, des pièces remarquées. On se souvient de son célèbre arrangement des Polichinelles, de Becque.

Parmi ses livres, édités chez les principaux éditeurs de Paris: Le Roman pour ma Fiancée, l'Aventure du Tasse à Châlis, ont été traduits en plusieurs langues. Certains sont inscrits au programme des lectures de langue française dans l'Enseignement britannique.

Le journaliste a recueilli ses enquêtes, dont certaines comptent parmi les plus célèbres de ce temps, en plusieurs volumes. L'un d'eux: Le Véritable Guillaume-II lui valu en 1906, l'honneur unique, croyons-nous, dans la Presse Française, d'être poursuivi en Allemagne et condamné à 3.000 marks d'amende pour lèse-majesté!

M. de Noussanne, est chargé de la partie politique dans l'Histoire Contemporaine par trois Indépendants. L'Histoire n'empêche pas M. de Noussanne, de rester fidèle à la Littérature. Nous en avons donné, plus haut, une preuve, toute récente.

Reverdy de Salvagère.

TYPEWRITERS



UNDERWOOD

Neufs et Reconstitués

Aussi machines reconstruites et usagées Underwood, Remington, Royal, L.-C. Smith, etc. de \$25.00 à \$65.00

Conditions de paiements faciles.

Réparation et location de machines à écrire et à additionner.

CLÉMENT & CLÉMENT

104, Côte de la Montagne

Tél. 2-1422 - - - - - QUEBEC

Le célèbre ténor G... était en représentation dans une ville de province.

Un "amateur distingué", qui avait jadis fréquenté assidûment la claque du théâtre dont G... était le pensionnaire, accompagnait celui-ci de la voix et du geste, pendant tout son rôle.

Et comme un voisin montrait son dépit:

—Qu'avez-vous, monsieur? fit l'amateur; vous ne paraissez pas content.

—J'enrage contre cet animal de G... qui m'empêche de vous entendre!

* * *

Dans un théâtre où l'on joue un grand mélodrame:

—Hein! quelle beauté sculpturale, fait un spectateur inflammable, en désignant à son voisin la jeune première.

—En effet... une vraie Vénus de mélo!

* * *

Un auteur dramatique se plaint amèrement à un directeur de théâtre de ce que

celui-ci lui rend son manuscrit après l'avoir gardé pendant plus d'un an:

—Vous m'avez bercé d'espérances illusoires... J'avais confiance en vous et, finalement, vous m'avez joué.

—N'est-ce pas ce que vous attendiez de moi?

* * *

Un de nos hommes de lettres les plus Parisiens voit passer sur le boulevard le baron Alphonse de Rothschild donnant le bras à X... le peintre bien connu.

—Tiens, voici X... notre confrère, qui se promène familièrement avec la haute banque!

* * *

Dans un mélodrame:

Un mendiant frappe à la porte d'un presbytère:

—Monsieur le pasteur, dit-il, donnez-moi un verre d'eau, car j'ai si faim que je ne sais où aller coucher!

BELANGER, SAVARD & BOURGET

ARPENTEURS ET INGENIEURS FORESTIERS

Arpentage, exploration, inventaire, délimitation de concessions forestières, subdivisions, expertises et autres. — Photographie et exploration aérienne.

Edifice "BELANGER"

Tél.: 2-5180

86, COTE DE LA MONTAGNE

QUEBEC

COMPTABLES

MORIN, BARRY, COTE & MARCEAU

COMPTABLES LICENCIÉS

Is.-Ph. Morin, C. P. A.,

Léon Côté, C. A.,

Eug. Barry, C. P. A.

A.-G. Marceau, C. A.

105, Côte de la Montagne,

Québec.

TOUT-SPORT, Limitée

40, Avenue Marguerite-Bourgeois,

QUEBEC

Je vous inclus \$1.00 pour abonnement d'un an à votre revue.

NOM.....

RUE OU B. P.

VILLE OU COMTE.....

A Travers Tout

PAYSAGES D'AFRIQUE

Avec regret, j'ai laissé derrière moi la pittoresque porte Bab El Saadoun, la place Bab Souika, la rondeur éblouissante des dômes de la mosquée Sidi Maharez...

La gare de Tunis... 7 heures 30... L'express de Gabès démarre lentement. Tunis la Blanche disparaît dans la brume matinale; les roches rouges d'Hamilcar s'estompent à l'horizon...

recouvre une culotte de cotonnade blanche très ample, serrée au dessous du genou. Sur la tête, une chéchia entourée d'un turban de soie multicolore; aux pieds, de fines babouches en cuir blanc de Djerba. Près de lui, deux jeunes arabes, chantonnent en remuant inlassablement la tête de gauche à droite; un vieillard



LE SOUK DE MENZEL

Bien installé dans un coin du compartiment, je regarde mes compagnons de voyage. Assis en face de moi, un bourgeois tunisois, accroupi à la turque, sommeille paisiblement. Son costume consiste en une espèce de blouse de soie légère couleur safran, fendue sur les côtés pour laisser passage aux bras et qui

loqueteux psalmodie à mi-voix les versets du Coran.

Au sortir de la ville, le train suit la côte qui décrit une courbe élégante. Nous traversons Saint-Germain et Maxularadès si riants sous leurs palmiers... La grande Bleue disparaît bientôt, faisant place à de vastes étendues vallonnées,

plantées de palmiers d'oliviers et de vignes bien entretenues. Et par delà les ondulations de la plaine, les hautes montagnes de Téboursouk se profilent très sombres. De longues caravanes passent lentement... des troupeaux de chèvres noires suivent dans un nuage de poussière.

Voici Ralaa Srira, toute blanche sur le sommet d'une crête... quelques pauvres campements arabes... Kalaa Kebira. Puis ce sont des plaines rougeâtres que le soleil ardent inonde de ses rayons de feu... de temps à autre, des cimetières misérables dont les tombes sont rassemblées autour de la coupole blanche d'une koubah.

Soudain, des crénaux découpent sur le ciel immuablement bleu une fière dentelle. C'est Lousse. Orgie de fleurs, de pal-

PÂQUES Aux Bermudes

Excursion de 8 jours

Prix **\$150**
Minimum

(comprenant toutes dépenses)

DÉPART DE QUÉBEC

17 AVRIL 1930

De New-York aux Bermudes
et retour par navires de la

MUNSON LINE
(21,000 T)

2 jours et une nuit,
aux Bermudes, Hôtel, repas et
excursions comprises.

2 journées à New-York.

(Nous organisons aussi une
excursion de 11 jours, avec 4
jours aux Bermudes. Départ de
Québec, 15 avril).

Agence de Voyages

QUEBEC RAILWAY

14, rue Du Fort, Québec,

Téléphone: 2-0082

Demandez maintenant nos livrets sur voyages d'été en Europe et Oberammergau.

Si vous désirez organiser une Compagnie

La Provincial Finance Company Registered annonce qu'elle est maintenant en mesure de s'occuper de la réorganisation des compagnies de tous genres et d'aider au règlement des problèmes de finance nouvelle qui se présentent. Elle fournira de plus à titre gracieux tous les renseignements financiers qui lui seront demandés.

PROVINCIAL FINANCE Co. Reg'd

33, rue Sous-le-Fort

QUEBEC

Tél.: 2-1871

EUROPE

38 JOURS \$473.00

EXTENSIONS DE 20 JOURS
OU PLUS

Visitez l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne (Oberammergau où se joue la Passion), la Suisse, l'Italie, la France. — Le prix inclut la traversée (aller et retour), Hôtels, repas, trains, autos, pourboires, etc.

Paquebots de la White Star Hub-bil's Tours de Chicago.

Pour tout renseignement s'adres-ser à :

M. TASCHEREAU
3 B, Avenue Murray-Apt. 14
Tel. 7625 Québec.

miers... Maisons jolies, longues avenues, claires toilettes d'élégantes jeunes femmes. Dans le port, des navires stationnent; la mer brille; des voiles rouges glissent au loin.

Après Sousse, reviennent les champs de cactus et les olivettes immenses. Bientôt, une haute muraille noire... Le Colisée romain d'El Djem écrase de sa structure majestueuse le pauvre village qui l'entoure. Quelle splendide architecture! Sans réserve, j'admire le génie de la Rome Antique qui avait su donner à ces contrées, richesse et prospérité.

La chaleur devient torride. Je sommeille sur ma banquette, harassé. Un si-roco très faible soulève un sable fin qui tourbillonne comme des langues de feu. La mer disparaît soudain, mais reparait bientôt polie comme un miroir, calme comme un lac. Voilà Sfax, la capitale du Lahel, entourée de hauts remparts crénelés. Ville luxueuse qui rappelle quelque station élégante de la Riviera française. Et maintenant, en route pour Gabès!... Il fait affreusement lourd. Le train halète et roule doucement dans une plaine sèche, rousse. Pas un souffle de vie, pas un arbrisseau, pas une plante. Du sable, rien que du sable à l'infini...

Gabès!... La ville européenne ne présente aucun intérêt spécial. Elle est formée de deux longues avenues parallèles où de nombreux Européens, Fran-

çais et Italiens tiennent boutique. Quelques hôtels, de nombreux cafés, un hôtel des postes, des banques, un kiosque à musique donnent à Gabès l'aspect d'une petite sous-préfecture de la métropole. Mais il y a surtout l'oasis merveilleuse!

Au sortir du désert accablant, le voyageur éprouve une joie sans égale à parcourir les sentiers humides de rosée sous la fraîcheur des palmiers qui se remuent doucement comme des éventails. Un jeune guide, du nom de Mamoud Turki, s'offre de me conduire dans des sites enchantés. Nous traversons Menzel, si curieuse avec ses "gourbis" de terre, ses ruelles sombres et tortueuses. Des fillettes passent rapides et légères, portant d'une main une jarre d'eau fraîche; de l'autre, cachant pudiquement leur visage avec un pan de voile. Sur le seuil des portes, des femmes préparent le cous-cous ou pétrissent les beignets de dattes et de miel... Chenini, avec ses jardins où fleurissent le jasmin et l'oeillet...

Dans l'oasis, l'oued coule en chantant sous la luxuriante verdure. Flore enchanteuse! Figuiers, bananiers, orangers, grenadiers dont les beaux fruits rouges jettent des taches sanglantes dans le feuillage sombre, fleurs merveilleuses qui répandent un parfum subtil. L'odeur du jasmin domine surtout...

Soudain, mon guide Mamoud m'a ordonné le silence et, sans bruit, il m'a prié de le suivre avec précaution. De vagues rumeurs parvenaient jusqu'à nous, qui se changèrent bientôt en cris discordants à mesure que nous approchions d'une vaste clairière. Caché parmi les lianes enchevêtrées je pus contempler une des confréries religieuses des Ossaouïas se livrant à leurs pratiques presque diaboliques.

Au son des tambourins, quelques hommes hurlaient en chantant un air vif accompagné de balancements de têtes qui devinrent de plus en plus vertigineux. Complètement étourdis, hébétés, hypnotisés, les yeux injectés de sang, ces fanatiques exécutèrent bientôt mille excruciantes atrocités. Les uns, complètement nus, se roulaient sur des épines de cactus, se transperçaient les bras ou les jambes avec des tiges de fer, mâchaient du verre ou avalaient des scorpions. D'autres imitaient le cri et la démarche du chameau, du tigre ou déchiraient à belles dents un poulet ou un lapin vivant. L'exercice terminé, les fidèles réveillés, reprirent peu à peu leurs sens du milieu des cris d'allégresse de la foule.

Je quittai, effaré, cette scène sauvage pour m'enfoncer plus avant en suivant la rivière que le crépuscule tintait de nuances exquis.

Louis Pralong.

—Orange, France.

Maison Fondée en 1865

La **LIBRAIRIE LANGLAIS,**

Limitée

177, rue St-Joseph
QUEBEC

Libraires - Editeurs - Importateurs
GROS ET DETAIL

Papeterie en général — Articles de bureaux
Objets de piété — Parfumerie — Articles
de fantaisie, etc., etc.

UN RENSEIGNEMENT S. V. P.

N. de la R. Sous cette rubrique, "Jacobine" répondra à sa manière à toute question qui lui sera soumise.

Toute communication doit être adressée comme suit: "Jacobine, a/s de Tout-Sport, 40 avenue Marguerite Bourgeois, Québec".

* * *

Inquiet. — A quoi doit-on attribuer l'absence de votre courrier, le mois dernier?

Réponse. — A une absence... d'esprit, mon cher Roméo.

* * *

Jacobinette. — J'ai des points noirs sur le nez. Comment les faire disparaître rapidement.

Réponse. — Faites vous couper l'appendice nasal. Les points noirs ne reparaitront plus jamais.

* * *

Nicole. — Que pensez-vous des courses de chiens?

Réponse. — A peu près ce que les chiens en pensent eux-mêmes: que c'est rudement fatigant.

* * *

Jeunette. — Que pensez-vous de l'Amour?

Réponse. — L'Amour, c'est comme le dry-gin. Pris tout seul, ça gratte. Mettez-y le citron de la modération, le sucre de la douceur, et le "sparkling-water" de la passion fidèle et toujours nouvelle, et vous en ferez une boisson savoureuse.

* * *

Marinier. — Pourquoi "Tout-Sport" n'avait-il pas une équipe lors de la course en canots sur le fleuve St-Laurent entre Lévis et Québec?

Tél.: 2-2304

J.-EUG. ROY & CIE

COURTIERS

Assurances Générales

17, rue St-Jacques

QUÉBEC

J. E. Bédard, Oct. Bélanger
L.I.C., C.P.A. L.I.C., R.R.A.

BEDARD & BELANGER

Syndics Autorisés

Comptables, Auditeurs et Liquidateurs de Faillites, Collection de comptes.

Tél.: 2-1412 - 101, rue St-Pierre
QUEBEC

ARTHUR CLOUTIER

**Entrepreneur et directeur
de funérailles**

Attention toute particulière et personnelle donnée à l'embaumement et à la direction du service.

Satisfaction assurée

Prix modérés

OUVERT JOUR ET NUIT

252, d'Aiguillon - Québec
TELEPHONE: 6070

NE MANQUEZ PAS

CHAQUE SEMAINE LES
ATTRACTIONS CHOISIES DU

**THEATRE
CARTIER**

"The home of perfect talkies"

Trois changements de programme
par semaine:

Dimanche, mercredi et vendredi

"TOUT-SPORT"

est imprimé par

L'ECLAIREUR, Limitée

BEAUCEVILLE, Qué.

- 8123 -

A VOTRE SERVICE

125 CHARS DE LUXE
Chauffeurs courtois, expérimentés
et de toute sécurité

**L'ASSOCIATION
DES**

**Taxis Diamant Rouge,
Limitée**

235, St-Jospeh, - Tél.: 8123
Québec

Réponse. — Parce que "Tout-Sport" a assez de manoeuvrer sa propre barque.

* * *

Féministe. — Quel sera le groupe vainqueur aux prochaines élections provinciales?

Réponse. — J'aimerais autant que vous me fassiez deviner si votre soeur mâche de la gomme Wrigley ou des Chiclets.

* * *

Amateur. — Les chiens Bergers d'Allemagne feraient-ils bonne figure dans un Derby?

Réponse. — Le meilleur moyen de le savoir est de vous acheter six ou sept chiens de cette race, de les entraîner pendant quelques mois, et de prendre part au prochain Derby international en 1931.

* * *

Fiancé. — Mon amie me laisse entendre que lorsque nous serons mariés, sa mère, qui est veuve, viendra demeurer avec nous. Quel moyen prendre pour écarter cette... (Censuré)...?

Réponse. — Restez célibataire, ou mariez la belle-mère, à condition qu'elle garde sa fille avec elle.

JACOBINE.

"FLAPPER"

Dans une revue américaine nous trouvons cette définition de la fille-silhouette aux oeillades mortelles, aux joues fardées, au pas élastique et au sourire assassin:

"A flapper is like a bungalow: painted in front, shingled in the rear and nothing in the attic".

Cette définition, attribuée à Richard Henderson, a été rendue comme suit par notre traducteur:

"La "flapper" ressemble à un bungalow: Peinte sur le devant, derrière aminci et rien en tête".

Si quelque amateur trouve une meilleure traduction, ou encore une définition plus "représentative" de la "flapper", qu'il nous la soumette. Nous la publierons avec plaisir.

JACOBINE.

**THEATRE
VICTORIA**

**Toujours le premier
à donner les plus
Belles Vues**

LE THEATRE OU TOUT LE
MONDE AIME A ALLER

PRIX POPULAIRES

Restaurant BERTANI



Cuisine Française
et Italienne

REPAS A LA CARTE
ET TABLE D'HOTE

Spécialité:
Service à Domicile

**66, rue St-Jean
QUEBEC**

Téléphone: 2-3356



Aussi bon pour les adultes
qu'il l'est
pour les bébés !

La

LAITERIE CHAMPLAIN

180, DORCHESTER

Téléphonez à 3-3102

VOUS FAUT-IL

Compléter votre

Approvisionnement
de
CHARBON ?

Notre vaste organisation nous permet de vous offrir le meilleur service et les plus bas prix.

Téléphonez immédiatement
à la

**Canadian Import
Company**

2-7600

83, rue Dalhousie Québec

LE SIXIEME VOYAGE DE L'UNIVERSITE DE MONTREAL.

Du 5 au 26 juillet prochain.

Poursuivant l'oeuvre d'éducation qu'elle entreprit en 1925 en organisant son premier voyage transcontinental à l'intention des Canadiens de langue française désireux de mieux connaître l'Ouest du pays, l'Université de Montréal annonce que, pour la sixième année consécutive, elle organisera l'été prochain un autre grand voyage aux Montagnes Rocheuses et à la Côte du Pacifique. Comme par le passé, elle s'est assuré le réseau dessert les plus belles régions de l'ouest et permet d'effectuer un parcours tout à fait propre à donner une excellente impression générale de ce qu'est notre immense Dominion. Le voyage se fera en vingt et un jours, le départ de Montréal, par train spécial étant prévu pour le 5 juillet et le retour le 26 suivant.

Cette année, le voyage de l'Université de Montréal à travers le Canada s'honorera de la direction de M. Victor Doré, le sympathique président-général de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, qui a déjà eu l'avantage de visiter l'Ouest Canadien à diverses reprises. Ce choix est très heureux et sera certainement bien vu dans tous les milieux, car M. Doré est avantageusement connu dans les cercles de l'enseignement de la province de Québec occupant, en outre du haut poste qu'il remplit à la Commission des Ecoles de Montréal, la chaire d'organisation industrielle à l'Ecole des Sciences Sociales, Economique et Politique de l'Université de Montréal et ayant été longtemps contrôleur des finances de l'Université et professeur à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales.

L'itinéraire arrêté pour ce sixième voyage annuel de l'Université est à peu près le même que celui des années précédentes, sauf quelques légères modifications. Le voi dans ses grandes lignes: départ de Montréal le 5 juillet par train spécial de luxe du Pacifique Canadien à destination de Winnipeg. Après une journée dans la capitale du Manitoba, viendront des arrêts à Regina, Calgary et Banff. De ce dernier endroit, les voyageurs se rendront à Windermere en auto, à travers les Montagnes Rocheuses, puis reprendront leur train, qui les conduira jusqu'à la ville reine du Pacifique. Après trois jours à Vancouver et Victoria, le groupe reprendra la direction de Montréal, traversant de nouveau la chaîne des Rocheuses et s'arrêtant à Field, Lac Louise, Edmonton, Saskatoon, Kenora et Fort William. Viendra ensuite la traversée des Grands Lacs jusqu'à Port McNicoll, puis une visite à Toronto, aux chutes Niagara et le retour à Montréal le 26 juillet. Durant le séjour à Calgary, les excursionnistes pourront

assister au fameux stampede, qui se tient chaque été en cette ville.

Les succès répétés des excursions précédentes de l'Université doivent être pour les organisateurs de cette instructive randonnée un gage de confiance. La vogue est plus que jamais aux voyages et de tous ceux qui se recommandent aux Canadiens, il n'en est sûrement pas de plus logique que celui qui permet de visiter les grands centres et les endroits les plus pittoresques du pays. On connaît d'ailleurs depuis longtemps l'intérêt que présente l'excursion de l'Université de Montréal et on sait quelle somme de confort la Compagnie du Pacifique Canadien peut assurer à ceux qui l'entreprennent, grâce à ses wagons luxueux et modernes, à son excellent service d'hôtelleries et à ses bateaux sûrs et parfaitement aménagés. S'il était permis de faire une comparaison avec les randonnées des années dernières, il faudrait reconnaître que le groupe de l'été prochain sera encore plus favorisé, car les services de la grande compagnie de transport s'améliorent constamment.

Un jeune auteur apporte un manuscrit à un directeur de théâtre et lui explique le scénario.

—Il y a surtout au quatrième acte, dit-il, un incendie qui est appelé à faire sensation.

Le directeur qui est Auvergnat:

—Un incendie?... Alors, jeune homme, j'espère que vous n'avez pas oublié la "chaîne à faire"!

* * *

Deux littérateurs causent ensemble:

—Eh bien! quand paraît ton fameux volume? C'est, je crois, Dumas qui le présente au public?

—J'ai eu quelques difficultés avec l'éditeur. Figure-toi que cet animal-là ne voulait publier que la préface!

* * *

Entre artistes de café-concert.

—Mon cher, dit l'un, il paraît que dans la revue que l'on va monter, je vais faire un watman de tramway.

—Pauvre vieux, fait l'autre, je te plains.

—Pourquoi ça?

—Dame, ce doit être un rôle... écrasant!

* * *

Derrière la toile.

—Tu sais, Léa est au tableau.

—Ah! bah!

—Vingt francs d'amende... rien que cela.

—Bigre! Qu'est-ce qu'elle a donc fait.

—Elle a mordu le nez au régisseur.

* * *

Au concert:

Premier invité. — Mais elle chante comme une carpe, ton étoile!

Second invité. — Une carpe, oui!... (Avec un soupir.) Mais une carpe éolienne.

17, rue Victoria, Lévis Tél.: 261-W

J.-ALF. LEMIEUX

COURTIER EN ASSURANCES

93, rue St-Pierre - Tél.: 2-7250

Québec

Wilfrid La Croix

J.-C. Drouin

LA CROIX & DROUIN

ARCHITECTES-EVALUATEURS

132, St-Pierre — Tél. 2-5797

QUEBEC

MADAME

En tout
temps
vous trouverez

CHEZ - NOUS

lait crème
beurre
de qualité supérieure
- o -
et du service

Brookside Dairy

TEL.

6165

TAXIS ROUGES

Tél. 2-1515

ÇA FLAMBE . . .

Elle se dirigea vers la fenêtre. Ses épaules, son dos, si vivant, étaient des blancheurs qui éclairaient.

Marc, les mains moites, glissa pour la première fois vers son ami un regard furtif. Il vit Jean les yeux clos, le profil en marbre, les poings frémissants.

Jacqueline, évitant de répondre, avait entre-baillé les rideaux.

—“Oh! s'écria-t-elle, Comme ça flambe! Regardez!

Les rideaux tirés, la fenêtre donna sur une aurore sanglante.

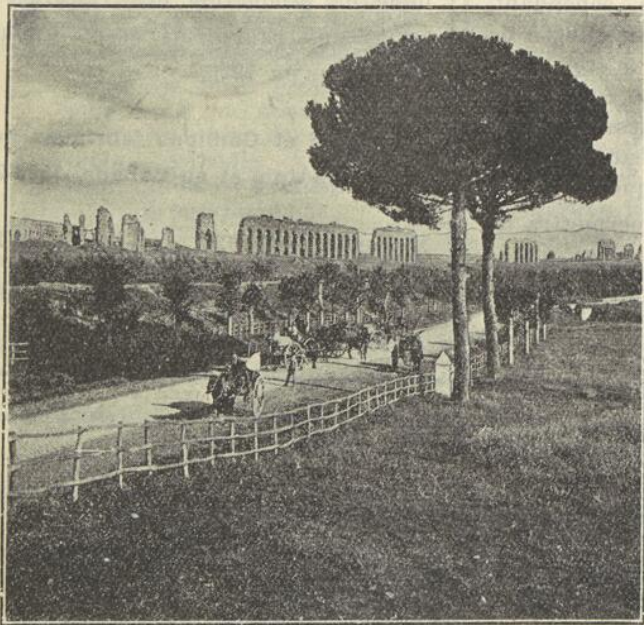
—“En effet, dit Jean, sérieux, ça flambe!

Il toussa.

Marc d'Ambléon redoutait de faiblir. Cette scène se prolongeait odieusement. Est-ce que l'interrogatoire allait reprendre? Est-ce qu'il pourrait, lui, tenir jusqu'au bout, cramponné à cette table? rester, tout le temps nécessaire, entre Jean Fortel et le revolver? . . .

* * *

Nos lecteurs trouveront la solution à cette impasse dans “Celui qui n'a pas tué”, de Maurice Renard, que “Tout-Sport” publiera en entier dans son numéro de mai.



La Voie Appienne, allant de Rome à Brindes, qui fut commencée par Claudius Appius.

CHANCEUX ET MALCHANCEUX A LA FOIS AUX QUILLES

Nous glanons ceci dans “Croyez-le ou non” par Ripley.

X	X	-	X	X	-	X	X	-	X
21	32	33	54	65	66	87	98	99	129

Il est possible de faire 9 strikes aux quilles, sans faire de dalots et ne totaliser que 129. (12 strikes 300).

Il faut sans doute que ce joueur soit d'une extrême habileté pour accomplir cet exploit, car après la deuxième strike il est obligé de ne jeter qu'une quille avec deux billes sans faire de dalots.

LES CHOSES QUI FONT PLAISIR

- Voir une panne d'électricité à l'instant où le trac nous saisit.
- Revendre dix francs ce qui nous en a coûté un.
- Etre sur le point de se noyer et se sentir ramener à terre.
- Etre sûr qu'on a perdu son porte-monnaie sur la route et le retrouver dans la poche d'un vieil habit.
- S'entendre dire par le docteur qu'on est hors de danger, alors qu'on était douloureusement résigné à mourir.
- Avoir bien faim et constater que la table est garnie de tous les mets que vous préférez.
- Pouvoir enlever son soulier quand il nous fait très mal.

UN DESEPERE

Georges Latreille, le boucher qui, ces jours derniers, lacéra, au Louvre, de coups de rasoir un tableau de Louis Lenain intitulé: “Réunion de famille ou Paysans dans un intérieur”, s'est, en présence de son avocat, expliqué devant le juge d'instruction: “J'ai, dit-il, été heureux autrefois, mais ma femme m'a quitté. Ma boucherie a périclité, je me suis placé et, finalement désabusé, las, à bout de ressources, ne trouvant plus de travail, j'ai voulu me faire arrêter. Comme je ne suis ni un voleur, ni un assassin, j'ai trouvé ce moyen.”

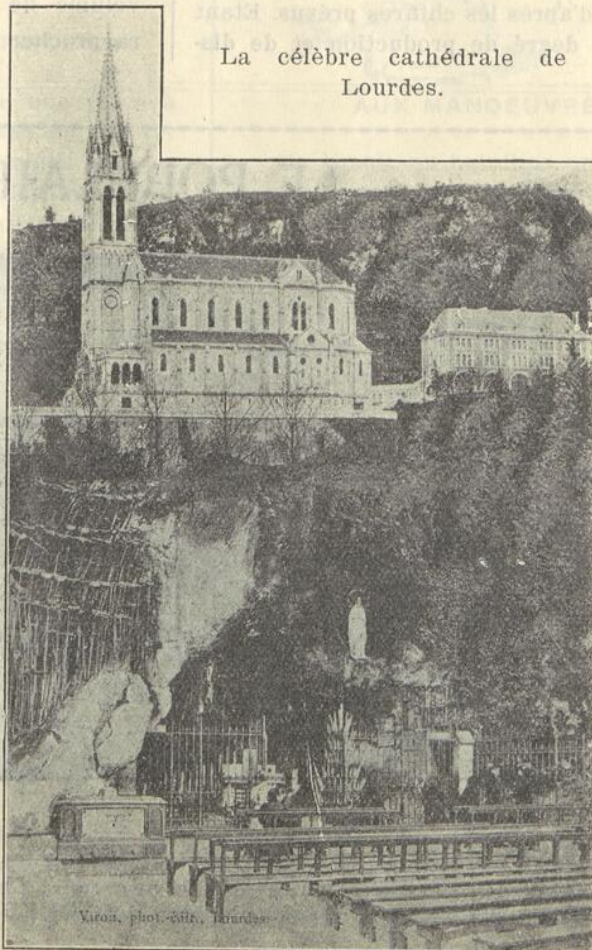
— Tout cela est bien . . . ou plutôt très mal, lui fit observer le juge. Seulement vous auriez pu choisir un autre tableau: celui-ci est estimé un million.

— C'est dommage, reconnut Latreille, si j'avais su cela, j'en aurais choisi un moins cher.

EN AMERIQUE SECHE

Un jeune capitaine au long cours, qui faisait pour la première fois la traversée de l'Atlantique, fut fort étonné de voir, à son arrivée, la douane pénétrer dans sa cale et découvrir, à un en-

La célèbre cathédrale de Lourdes.



droit qu'il ne soupçonnait pas, une cachette où dormaient 3,000 bouteilles de champagne. Procès-verbal fut dressé et le capitaine, navré, dut y apposer sa signature.

Il était passible de poursuites, et, en effet, il ne tarda pas à être cité devant le magistrat. Celui-ci l'interpella en ces termes:

—Ainsi, vous reconnaissez que vous aviez mille bouteilles de champagne à votre bord?

—Pardon, fit-il, trois mille.

—Mais non, il n'est question que de mille.

—J'étais présent au moment de la saisie et j'ai signé le procès-verbal de ma main. Si vous voulez le consulter...

Le magistrat ouvrit le dossier, mit le nez dans le procès-verbal et... ajourna l'affaire.

Le capitaine n'entendit plus jamais parler de rien... mais les deux mille bouteilles disparues ne furent pas perdues pour tout le monde.

RIEN DE CHANGE SOUS LE SOLEIL

Toto, rentré de l'école, s'acharne sur son devoir, tandis que son père, près du feu, lit le journal.

A la fin, Toto, n'y tenant plus, s'écrie:

—Jé ne comprends rien à ce devoir. Le professeur nous a dit qu'il y fallait trouver "le plus grand commun diviseur"?

Le père, alors, de dire:

—Comment!... personne ne l'a encore trouvé? Bien, vrai, on cherchait déjà ça quand j'allais à l'école!

DISTRACTION

L'horloger voudrait marier sa fille. Il est comme les autres. Il vante ses qualités au père du fiancé éventuel:

—Elle est douce, gentille, ponctuelle, ne varie pas d'une seconde... Du reste, je vous la garantis cinq ans sur facture.

Le mois prochain :

"CELUI QUI N'A PAS TUÉ"

Par Maurice RENARD

AUTOMOBILES

On a dit souvent qu'il y avait eu surproduction dans l'industrie de l'automobile en 1929. A la fin du mois d'octobre, le nombre de voitures dans les mains des marchands était estimé à 300,000 de plus qu'en octobre 1928, époque à laquelle il était au-dessous de la normale. Chaque année depuis 1924, excepté 1927, la production totale a dépassé 4 millions de voitures et camions, et la moyenne de 1923 à 1928 a atteint 4,172,000. Le total pour 1929 sera d'environ 5,600,000 voitures et camions d'après les chiffres prévus. Etant donné le degré de production et de dis-

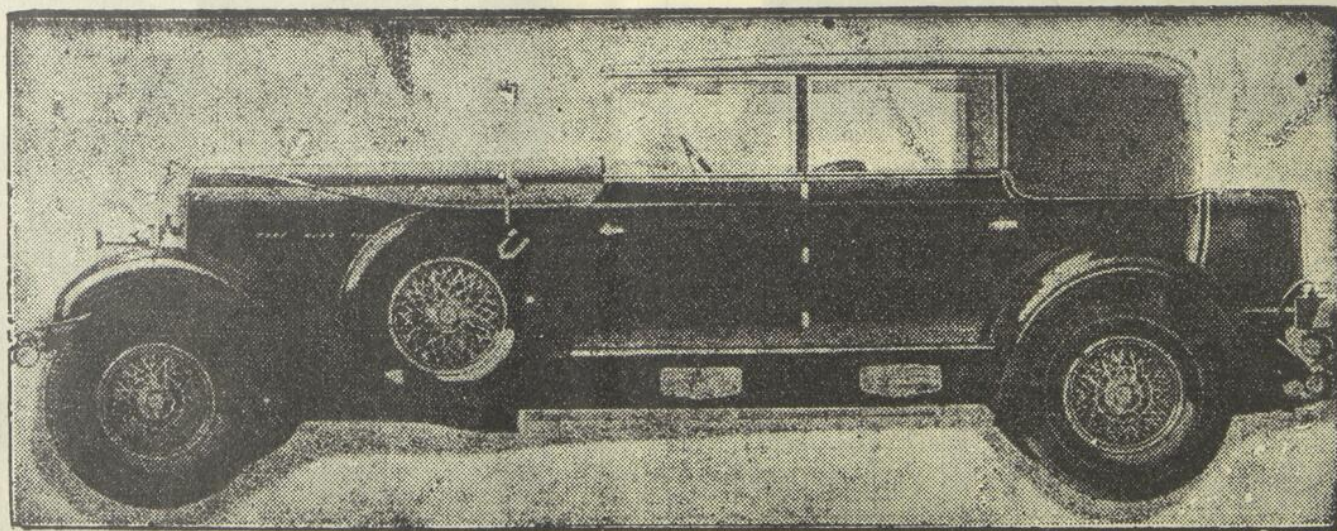
tribution atteint en 1929 et les pertes de bourse subies par les acheteurs d'automobiles, il n'est pas surprenant qu'un peu de pessimisme paraisse assombrir les perspectives de cette industrie pour le courant de l'année prochaine. Les statisticiens de cette industrie, cependant, expriment l'opinion que le haut degré de distribution atteint en 1929 a été dû au délai des achats de 1927 et commencement de 1928, parce que beaucoup de gens ont attendu de voir les nouveaux modèles de Ford, et que par conséquent, un retour à la demande normale permettra au volume de production pour 1930 de se rapprocher de celui de 1928. Il est clair,

toutefois, que les marchands ont un problème difficile en ce qui concerne leurs inventaires, non seulement pour les voitures d'occasion, mais aussi pour les neuves. La table suivante donne le volume de production des voitures et camions aux Etats-Unis et au Canada de 1923 jusqu'en 1929.

Autos et Camions fabriqués aux Etats-Unis et au Canada, 1923-29.

Moyenne 1923-1928	4,172,000
Chiffre estimatif 1929	5,600,000

LE POPULAIRE "AUBURN" DE 1930



La popularité toujours grandissante de l'"Auburn" est bien significative et sa réputation n'est plus à faire. Malgré ses nombreux récents perfectionnements, il se vend à de nouveaux bas prix et constitue actuellement une valeur des plus attrayantes sur le marché. Cette remarquable voiture est en montre aux salles de vente **AUBURN SALES & SERVICE, 91 Côte d'Abraham, QUEBEC.**

DÉS EXPERTS!...

Voilà ceux à qui vous devez confier vos travaux de

Construction

Grandes entreprises comme petites nos

Ingénieurs-Spécialistes

vous assureront les meilleurs résultats.

Consultez-nous. — Soumettez-nous vos projets.

T.-E. ROUSSEAU, Ltée

INGENIEURS-CONSTRUCTEURS

48, 2ème Avenue - Québec

CLASSIC
LE THEATRE PAR EXCELLENCE

Toujours deux grandes vues, ainsi que nouvelles hebdomadaires et une bonne comédie, vous sont données à chaque programme.

CHANGEMENT de PROGRAMME
le dimanche et mercredi
ADMISSION:

Le soir, 25cts — l'après-midi, 10cts.
Excepté les dimanches et fêtes.

ONESIME GAGNON, C.R.

AVOCAT ET PROCUREUR
de l'étude

**Fitzpatrick, Dupré,
Gagnon & Parent**

111 Côte de la Montagne
Téléphone: 2-0212 QUEBEC

Téléphone: 2-6519

"Assurons-nous chez-nous"

La
Cie d'Assurance Frontenac
contre l'Incendie
98, RUE ST-PIERRE,
Québec

???

La main passa sur la nuque, s'enfouit dans les cheveux. Impassible, fasciné par quelles visions? Jean Fortel appuyait sa femme contre sa poitrine, et d'une pesée lui maintenait la tête au niveau de son coeur.

Marc ne voyait plus le visage de Jacqueline, mais il ne quittait pas des yeux la petite poigne aux ongles roses, chargée de bijoux, qui s'agrippait à l'épaule de Jean. Celui-ci caressa de sa joue, comme la tête d'un enfant qu'on berce, les blondeurs ébouriffées.

—Jacqueline, ma petite fille, dit-il. Ecoute moi bien. Demain matin, à ton réveil, le journal t'apprendra quelquechose...

* * *

Ce "quelque chose" tragique, vous l'apprendrez, amis lecteurs, dans le prochain numéro de "Tout-Sport", quand vous lirez "Celui qui n'a pas tué", de Maurice Renard. Retenez votre numéro.

Une audition dans un petit théâtre.

—C'est très joli, cher monsieur, remarque le directeur, mais ça manque de naturel. Voyez-vous mon bon, il faut écrire comme on parle...

—Et quand on parle du nez?...

* * *

Un jeune auteur apporte une pièce à un directeur qui a l'habitude de monter des machines à grand spectacle.

—Un instant, lui dit ce dernier, avant de jeter les yeux sur votre manuscrit, dites-moi si votre pièce renferme un clou.

—Je vous crois, et un fameux, allez

—Comment ça?

—Le troisième acte se passe au Mont-de-Piété!



AUX MANOEUVRES

—Je simule un bataillon ennemi; alors cet arbre peut bien simuler une forêt et j'en profite pour me dissimuler.

Edmond Leboeuf, (1809-1888), se distingua en Italie (1859) et devint ministre de la guerre (1869).

Conduisez-le aux Experts du GARAGE GAUVIN

ET VOUS LE RETROUVerez COMME NEUF !

Travail rapide et consciencieux au plus bas prix possible

Réparations Générales

Spécialité: SYSTEME ELECTRIQUE
Satisfaction garantie. Essayez-nous.

GARAGE GAUVIN

OCTAVE GAUVIN, Prop.

Nouvelle adresse: 216 1/2 Richelieu - Tél.: 2-5807



Dans un théâtre de province:
 Au dénouement d'un drame, l'héroïne doit mourir d'un coup de revolver.
 L'arme, comme d'habitude, rate.
 Sans perdre la tête, l'actrice s'écrie.
 —Je meurs, première victime de la poudre sans fumée!

* * *

On parle de la crise des théâtres entre directeurs:
 —Hélas! fait l'un, il n'y a plus qu'un théâtre que je voudrais diriger.
 —Lequel?
 —Le théâtre de la Monnaie.

* * *

X... est un jeune auteur dramatique qui a reçu autrefois des coups de canne, il va partout racontant qu'il travaille à un ballet.

Prenez garde au manche, lui dit hier un de nos confrères.

2-2000 — 2-2000 — 2-2000 — 2-2000

Soyez prudents!

Ne prenez que les

Taxis 2=2000

CAR

chaque passager est assuré
contre tout accident possible.

2-2000 — 2-2000 — 2-2000 — 2-2000

Pour les Meilleurs

Pains, Biscuits, Gâteaux
et Pâtisseries

Téléphonez à 2-6636

SERVICE DE VILLE ET
CAMPAGNE

T. HETHRINGTON, Ltée

Boulangerie Modèle

364, rue St-Jean — QUEBEC

Téléphone 2-5772

PRATTE & COTE

Courtiers en Assurances

Feu, Vie, Marine,
Responsabilités, Automobiles,
etc.

126, St-Pierre QUEBEC

Au bureau de location d'un théâtre:
 —Un fauteuil d'orchestre.
 —C'est dix francs.
 —Les voici.
 —Monsieur, votre pièce est mauvaise.
 Le monsieur, furieux:
 —Elle est meilleure que celle qu'on va jouer ici.

* * *

Une audition à l'Opéra:
 —Bizarre: ce ténor chante du nez, et pourtant sa voix a de la vibration, de l'éclat...
 —C'est qu'il a le nez en trompette.

* * *

On cite entre autres ce mot de M. d'Ennery, qui vient de mourir:

Un jour on lui demandait si l'on pouvait avoir confiance dans la probité d'un candidat à une direction théâtrale.

—Oh! dit-il, de la probité il doit en avoir de reste... car il n'en a jamais dépensé.

* * *

—La poésie se meurt! la poésie est morte!

—Pardine! tu vas chez un éditeur, au lieu d'aller voir les fabricants de munitions.

* * *

On raconte qu'une cantatrice, très en vogue en Amérique, se présenta l'autre jour à un bureau de poste de New-York, pour retirer des lettres. L'employé lui demanda des pièces d'identité. Elle les avait oubliées chez elle.

—Oh! cela ne fait rien, répondit-elle. Je suis très connue ici; je suis Mlle M. B...

—C'est le règlement, mademoiselle, lui répliqua poliment l'employé. Toute femme peut dire qu'elle est Mlle B...

—Mais elle ne peut pas le prouver, interrompit avec vivacité la diva, tandis que moi je le prouve!

Et, joignant la parole au geste, elle commença à chanter la Traviata de sa plus belle voix.

Public, receveurs, employés, facteurs et petits télégraphistes se précipitèrent autour de la cantatrice, pour mieux l'entendre.

—Cela suffit, lui dit l'employé après l'audition, et il lui tendit ses lettres.

* * *

Un jeune poète, employé dans un ministère, a été invité à une soirée chez son chef de bureau, auquel il a fait récemment hommage de son premier volume.

—Tous mes compliments!... lui dit en l'accueillant le maître de la maison. Vos vers sont délicieux, ravissants, exquis... C'est un véritable régal pour les délicats.

Le débutant, confus, s'incline et savoure avec délices ces éloges, modestement, il se déclare indigne.

—Non, non, mon ami, poursuit le bonhomme, ne vous en défendez pas... Je n'ai jamais tant regretté qu'en les lisant de ne rien entendre à la poésie!

Soirée musicale:
 Un ténor "du monde" chante à corps perdu une romance très sentimentale dont les derniers vers sont:

Envolez-vous.
 Rêves si doux!
 Envolez-vous.

—Envolez-vous... des z'homards? reprennent en chœur tous les invités.

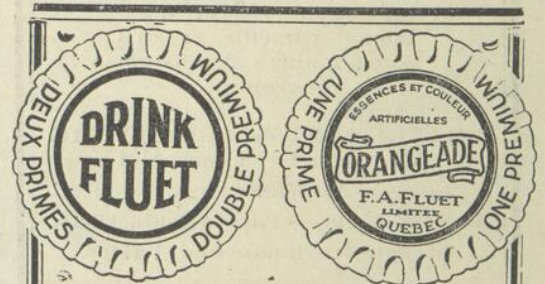
* * *

Une bonne anecdote théâtrale: Une certaine actrice, agacée par les "Oh! là là" d'un des spectateurs, lui crie: "Imbécile". Tous les spectateurs prennent pour eux l'apostrophe et demandent des excuses. Il y a grand tapage, on baisse le rideau, puis on le relève et l'actrice paraît et avec son plus gracieux sourire elle s'adresse à l'auditoire et dit: "Messieurs, je m'excuse d'avoir appelé un imbécile par son nom, j'en demande pardon à tous les autres."

* * *

On jouait, il y a quelques jours, dans une petite ville du Dauphiné, un gros mélodrame dans lequel figure une troupe de brigands.

Au-dessous des noms des principaux personnages, on lisait sur l'affiche: "Les rôles des voleurs seront remplis par des amateurs de la ville."



29 Jolies
PRIMES GRATIS

aux fervents des
Liqueurs "FLUET"!

Ramassez les Capsules
Elles ont de la valeur
et allez faire le choix de
VOTRE PRIME
contre le nombre de capsules
correspondant
CHEZ

F.A. FLUET, Ltée
75, rue des Prairies - Tél.: 2-2406

IMPORTANT: La capsule Drink
Fluét sur les bouteilles de 20
onces a une valeur double.

LE MARECHALAT FRANCAIS

Une dépêche de Paris, annonçait il y a quelques semaines, que le gouvernement français avait décidé de ne point nommer de nouveaux maréchaux et de laisser la plus haute distinction militaire au pays disparaître par extinction.

Naturellement, le gouvernement français, porte-parole de la France, est maître chez lui. N'empêche que les amis de son pays à l'étranger verront avec regret disparaître le dernier "maréchal de France". Il semble qu'il y a des titres que la démocratie ne devrait pas abolir. Celui de Foch et de Joffre est de ceux-là.

Le titre de maréchal remonte très loin dans l'histoire de France. Naguère, il n'avait pas l'importance qu'il a acquise à partir du XVIIe siècle. Le maréchal était un fonctionnaire chargé "de veiller sur les chevaux du chef". Le commandant en chef était connétable et le maréchal occupait le second rang. Au XIIIe siècle, sinon plus tard, le maréchal devint commandant des forces royales. Il devint bientôt un grand officier de l'Etat.

La conétablie fut abolie en 1626, alors que le maréchal devint le premier officier militaire.

Le premier maréchal de France fut probablement Albéric-Clément Ier, sei-

gneur de Metz, vers 1185. De cette année à l'an 1870, les rois ou empereurs français créèrent environ 325 maréchaux. Le seigneur de Metz mourut glorieusement à Saint-Jean d'Acre. Après la conquête des Normands, le titre du maréchal devint héréditaire en Angleterre. Il ne l'était pas en France. Des émoluments étaient attachés au titre sous François Ier. Louis XV avait une vingtaine de maréchaux. En vertu d'un décret de mars 1791, la première république décida que le nombre serait réduit à six. Le titre fut complètement aboli deux ans plus tard, Napoléon rétablit la dignité en 1804. Du coup, il créa 18 maréchaux. Lannes, Ney, Berthier, Soult et Moreau faisaient partie de cette brillante phalange d'officiers de premier ordre. Bonaparte avait créé des "maréchaux de l'empire". Autrement, le titulaire avait droit au titre de "monseigneur". Sous la Restauration, alors que son salaire était de 40,000 francs par année, il était appelé "excellence". La troisième république abolit le maréchalat après les revers de 1870. Il n'y eut pas de création jusqu'à 1916, alors que Joffre reçut le glorieux titre. Foch, Pétain Franchet d'Esperey, Fayolle, Lyautey et Gallieni, ce dernier à titre posthume, furent créés maréchaux durant la guerre. Joffre, Pétain, Franchet d'Esperey et Lyautey vivent en-

core. Ils sont les derniers porteurs d'un titre glorieux.

Le titre de maréchal de France, ou de l'empire, sous Napoléon, a été porté par une pléiade d'officiers illustres. Citons Xaintrailles, un compagnon de Sainte-Jeanne d'Arc; Turenne, Villars, Vauban, Maurice de Saxe, Ney, le "brave des braves"; Masséna, "l'enfant chéri de la victoire", Bugeaud, le conquérant de l'Algérie; Joffre, le vainqueur de la Marne, et Foch, le gagnant de la plus grande guerre de l'histoire du monde.

En 1651, la France avait 16 maréchaux. Il y en eut 20 en 1703. Le nombre varia de 1763 à 1788, mais on s'en tint au chiffre de 15 ou 16. Sous Napoléon, chaque officier pouvait être créé "maréchal de l'empire" en gagnant une bataille ou en prenant deux places fortes. "Tout soldat portait dans son havresac un bâton de maréchal". Le nombre des maréchaux fut réduit à 15 en 1832, à 12 en 1835 et à six en temps de paix (possibilité de 12 en temps de guerre) en 1839.

Le général Leboeuf fut le dernier maréchal créé avant la troisième république.

Donnons quelques notes brèves sur un groupe de maréchaux de France. Naturellement, la liste est loin d'être complète...



Pierre-François-Charles Augereau, duc de Castiglione, (1757-1816), se signala durant les guerres de la République et de l'empire et exécuta le coup d'Etat du 18 fructidor.

Achille Bazaine, (1811-1888), se distingua en Crimée, commanda en chef au Mexique, mais se conduisit comme un mort traite à Metz (1870-71). Condamné à mort (1873), sa peine fut commuée à celle de la détention. Il réussit à s'évader et passer en Espagne, où il alla vivre entouré du mépris général.

Jacques, duc de Berwick (1670-1734), fils naturel de Jacques II, se fit naturaliser Français, remporta la victoire d'Almanza (1707), défendit habilement la frontière des Alpes contre les Impériaux et fut tué au siège de Phillipsbourg.

Thomas-Robert Bugeaud de la Piconnerie, duc d'Isly, (1784-1849), contribua largement à la consolidation des conquêtes françaises en Afrique, devint gouverneur de l'Algérie (1840) et gagna la bataille d'Isly contre les Marocains (1844).

Certain Canrobert, (1809-1895), se signala à Zaatcha, commanda l'expédition en Crimée et défendit glorieusement St-Privat (18 août 1870).

Louis-Nicolas Davout, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmül, (1770-1823), fut considéré comme l'un des meilleurs lieutenants de Napoléon.

François-Annibal d'Estrées, marquis de Coevre, (1573-1670).

Jean, (1624-1707), fils de François, reprit Cayenne aux Hollandais et bombardarda Tripoli.

Victor-Marie, Fayolle, né à Paris, en 1852, commanda sur la Somme (1916), en Italie (1917) et repoussa les Allemands sur le Rhin (1918).

Ferdinand Foch, (1851-1929), l'un des plus grands soldats de l'histoire, commanda la 9e armée, les armées du Nord, fut nommé général de toutes les armées alliées (1918) et les conduisit au triomphe final.

Louis-Félix-Marie Flanchet d'Esperey, né en 1856, commanda (1918) les armées alliées à Salonique et remporta la victoire décisive sur les Bulgares.

Joseph-Simon Gallieni, (1849-1916), se distingua au Soudan, organisa Madagascar, devint gouverneur de Paris (1914) et fut créé maréchal à titre posthume (1921).

Jean-Baptiste Jourdan, (1762-1833),

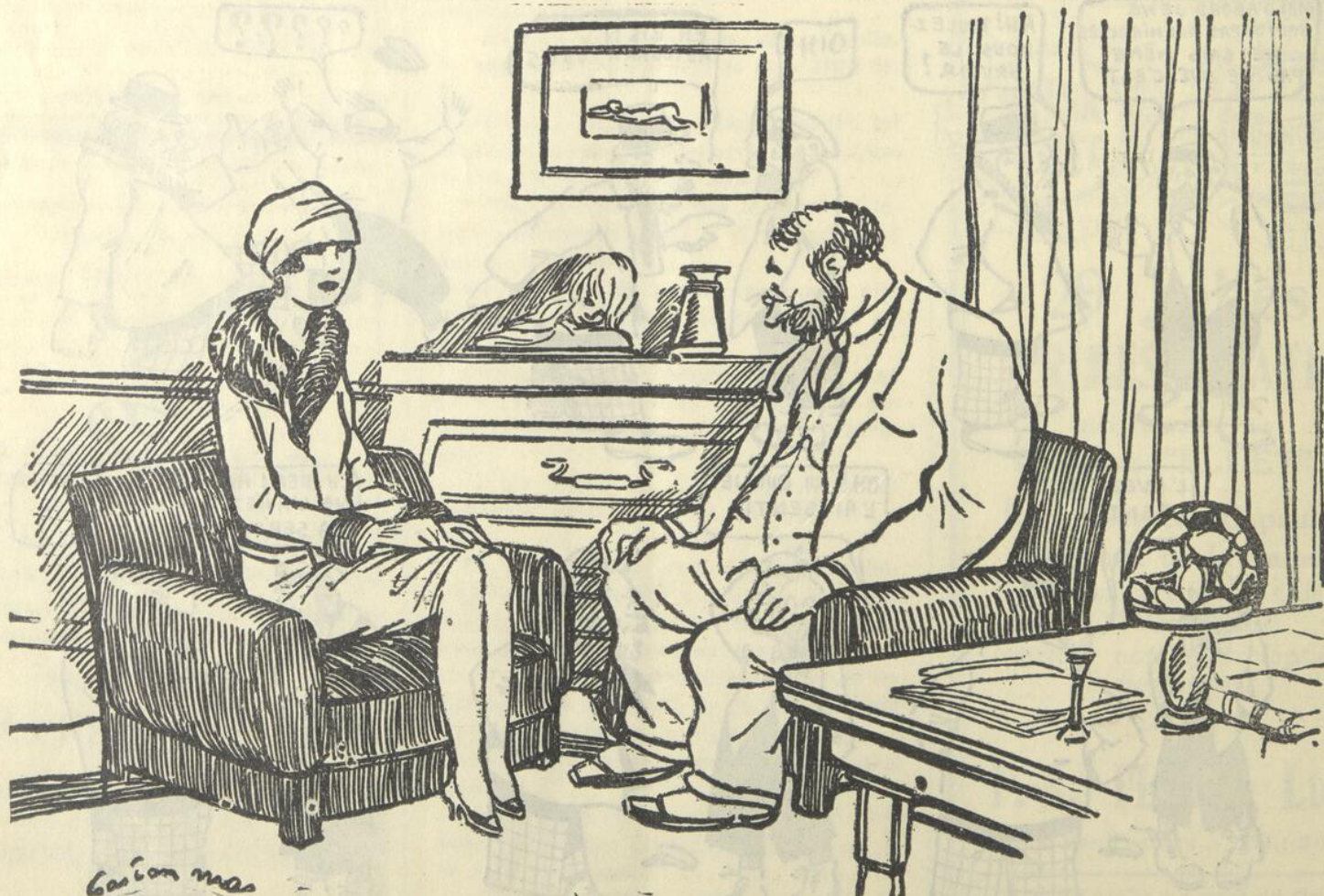
vainqueur à Fleurus (1794) et gouverneur de l'Hôtel des Invalides sous le règne de Louis-Philippe.

Jean Lannes, duc de Montebello, (1769-1809), enrôlé volontaire, devint général après trois ans, fit l'expédition d'Egypte, favorisa le coup d'Etat du 18 brumaire, se distingua à Montebello, à Marengo, prit Saragosse et fut mortellement blessé à Essling.

François-Henri, duc de Luxembourg, (1628-1695), triompha à Fleurus (1609), à Steinkerque (1692) et à Nerwinde (1695). Les drapeaux qu'il avait pris décoraient la nef de l'église métropolitaine de Paris. On le surnommait pour cela le "Tapissier de Notre-Dame".

Alexandre MacDonald, duc de Tarente, (1765-1840), se couvrit de gloire à Wagram.

Edme-Patrice-Maurice de MacMahon, duc de Magenta, (1809-1893), se distingua en Crimée, où il prit Malakof, se signala en Italie, fut écrasé par le nombre à Reichshoffen (1870) et blessé à Sedan (1871). Fut président de la république française de 1873 à 1879.



—Voilà, docteur... j'ai les yeux qui me font souffrir...

—C'est bon... Déshabillez-vous!...

TOUT-SPORT ROMAN

Paule de LONGPRÉ

MA TANTE ODILE



(Droits réservés)

CHAPITRE PREMIER

Après un long conseil de famille, bien des discussions dont j'étais exclue, moi, la principale intéressée, il fut arrêté et décidé ce qui suit : ma tante Odile ayant l'extrême bonté de bien vouloir s'embarasser de ma personne, je devais aller m'installer chez elle, pour y rester jusqu'à ma majorité.

Depuis quinze jours que j'étais sortie du couvent, je jouissais chez mon oncle et parrain à Saint-Joachim, Montmorency, des beautés de la nature, de l'air pur, et en plus, de la compagnie de plusieurs cousines et cousins à peu près de mon âge. Quand mon oncle me fit appeler dans la grande salle pour me faire part de cette décision, je restai interloquée.

—Comment! Suis-je donc si désagréable et si encombrante qu'il soit impossible que je reste ici?

Devant la véhémence de mon exclamation, mon oncle se fit paternel. "Petite fille dit-il, ce n'est pas la raison. Pour ma part je ne demanderais pas mieux, que de te laisser faire partie de ma famille, mais il y va de ton avenir. Je ne conçois pas, qu'avec ta taille minuscule et ta délicate santé, tu puisses jamais devenir la femme d'un cultivateur; alors, il m'a semblé préférable que tu t'installas à la ville, où il te sera plus facile qu'ici, dans cette campagne perdue, de décrocher un mari, si toutefois tu ne te sens pas la vocation religieuse." Ensuite, pendant une bonne demi-heure, mon oncle déploya son éloquence en pure perte, pour me faire entrer dans la tête que je devais beaucoup de reconnaissance à ma tante pour son geste délicat.

Il n'eut pas de difficulté à me faire admettre son désintéressement.

Peu fortunée, elle refusait d'accepter le prix de ma pension; par conséquent, elle devrait forcément s'imposer des sacrifices pour me procurer le gîte et la nourriture, à ces conditions.

Mais il m'était d'autant plus désagréable de lui devoir quelque chose, qu'elle était la personne de ma famille pour laquelle j'éprouvais le moins de sympathie.

Grande, forte, les sourcils bien arqués, ne laissant jamais passer l'occasion de dire une chose désagréable, telle était l'impression fâcheuse qu'il m'était restée de sa personne. Il faut avouer que j'avais eu bien rarement l'occasion de la rencontrer.

J'exposai mes griefs, ajoutant avec un petit frisson bien simulé : qu'elle me faisait peur!

—Enfantillages, me dit mon oncle.

Ensuite, il est bien compris, Hélène, que je ne te ferme pas ma porte, tu seras toujours la bienvenue ici, si tu ne peux pas du tout t'entendre avec ta tante. Sois raisonnable, essaie, j'y tiens énormément, et de plus, je suis positif qu'après un mois vous vous entendrez à ravir : ta tante Odile, sous son extérieur plutôt rébarbatif, cache un cœur d'or.

Je risquai une dernière remarque. Ma tante n'étant pas très riche, ne pourrais-je pas travailler et acquérir une certaine indépendance?

—Tut! Tut! Tut! fit mon oncle, tu es bien de ton siècle, tu en parles à ton aise; sais-tu ce que c'est pour une jeune fille que d'avoir à travailler pour gagner sa vie? Je ne pourrais pas plus que ta tante, supporter cette idée — d'ici quelques années toujours. — Nous sommes de la vieille école, et ne voyons qu'une place pouvant convenir à une petite personne de ton âge : la maison.

De guerre lasse, je finis par promettre de faire tout mon possible pour me montrer gentille, respectueuse, reconnaissante, envers cette chère tante Odile.

Mon oncle me congédia avec une petite tape sur la joue, signe qu'il était satisfait de sa pupille.

Un peu fâchée, beaucoup peinée, je flânai quelques instants avant d'aller rejoindre mes cousines.

Je me livrai d'abord à des réflexions peu gaies; puis, avec la mobilité de mon âge, au bout d'un quart d'heure, ma bouche dessinait déjà un joyeux sourire.

Savez-vous ce qui avait changé le cours de mes idées? Voici : puisque je ne pouvais éviter d'aller rester chez ma tante Odile, eh bien! je n'y resterais pas jusqu'à ma majorité. Pensez donc! quatre longues années à moisir en la compagnie de cette peu aimable personne. J'étais décidée, je me marierais dans le plus court délai possible.

Dans ma naïveté, il ne m'était pas venu une minute à l'esprit que mon projet pourrait rencontrer des difficultés, et me causer bien des ennuis avant de pouvoir être mis à exécution. La tête remplie d'idées couleur de rose et d'hyménée, je me dirigeai vers Jeanne et Louise qui s'amusaient à canoter sur la rivière "Blondelle" serpentant paisiblement en face de la maison, de l'autre côté du chemin du roi.

Je leur fis part de la nouvelle que mon oncle venait de m'annoncer. Louise après m'avoir examinée une bonne minute, me dit, demi-rieuse, demi-boudeuse : "Tu as l'air bien contente de nous laisser."

—Non, pas du tout, tu te trompes; même, au premier moment, j'ai été bien colère, mais depuis, il s'est formé dans

ma tête un plan qui me permettra de trouver possible la vie avec le gendarme, nom dont j'affublais fort peu respectueusement tante Odile, aux jours de mon enfance.

—Encore, pourrions-nous savoir quel est ce plan?

—Pour cela, non, c'est mon secret, mais si j'arrive à mes fins, il faudra bien que vous sachiez.

—Cachotière, ce n'est pas aimable à toi, mais nous finirons bien par savoir de quoi il s'agit.

Bientôt Louise fit remarquer qu'il était l'heure des vaches. Cette bonne cousine était le devoir personnifié. Force nous fut donc de laisser là le canot; c'était d'autant moins à regret que la marée baissant était à la veille de nous obliger à le faire.

Roch avait ramené le troupeau dans un champ peu éloigné de la maison; mes cousines après avoir changé de toilettes, un petit banc d'une main, une chaudière de l'autre, se dirigèrent, en causant et en riant, vers cet enclos, pour traire les vaches.

Naturellement, je les accompagnais en amateur. Dans une quinzaine, je n'avais pas eu le temps de m'habituer à ce genre de travail qui demande plus d'habileté qu'on ne le croirait à première vue, mais je m'amusais à apprendre les noms, la rouge, la caille, la noire, la barrée, n'y en avait-il pas une qui s'appelait la François Blouin, du nom du cultivateur qui l'avait vendue à mon oncle! Je m'intéressais à tous ces détails comme s'ils avaient été importants.

Le souper fut des plus gais, on s'efforçait de parler de choses indifférentes afin de me faire oublier que je partais le lendemain.

A la veillée dans l'immense cuisine, nous causions assis autour de la longue table, tandis que mon oncle fumait sa pipe près du poêle. Tout le monde avait un ouvrage quelconque, mes cousines brodaient ou cousaient, mes cousins feuilletaient des livres; seule, je restais inactive ce soir-là.

—Demain je veillerai au purgatoire, lançai-je tout-à-coup.

Toutes les têtes se relevèrent.

—Que chantes-tu là? demanda Georges en jetant sa cigarette.

—D'abord, Monsieur mon cousin, je me permettrai de te dire que je ne chante pas, je parle; ce sont, je crois, deux choses fort différentes, et je te demanderai ensuite si tu n'as jamais remarqué les mille et une petites flammes qui décorent le papier-tenture de la salle d'entrée chez notre tante Odile, et, si oui, si elles ne t'ont pas fait éprouver la douce sensation de te croire transporté tout vivant au purgatoire? pour ma part, je ne suis pas loin de souffrir des brûlures qu'elles me causent.

Ce fut au premier moment, un fou rire général.

—Il sera prudent, je crois Hélène, que tu ne fasses pas part à ma tante, de ton appréciation sur cette décoration, me dit Louise, le plus sérieusement du monde.

—Tu imagines que cela lui serait désagréable? dit Roch. Au contraire, je suis persuadé qu'elle l'a fait tout exprès, afin de ne jamais perdre la mémoire de ce feu purificateur.

—Elle en est bien capable, renchérit mon oncle, vous n'ignorez pas, tous tant que vous êtes, qu'elle mène une vie très mortifiée.

—Et qu'elle voudra faire de moi une sainte du jour au lendemain. Elle verra que ce n'est pas chose facile, depuis dix

ans que les dames religieuses piochent, sèment, arrosent, elles n'ont pas encore eu le bonheur de recueillir une moisson bien abondante. Il faut croire que la terre dont le bon Dieu m'a pétrie est par trop dure.

Mon parrain mit fin à mes divagations en donnant le signal de la prière du soir. Agenouillé au pied de la croix noire, de sa voix lente et grave, pendant quelques minutes il éleva, en même temps que la sienne, nos âmes vers le Dieu Créateur. Ma tante, à son tour, égrenait pieusement le chapelet, puis, nous nous dispersâmes aux quatre coins de la maison, après nous être souhaité le bonsoir.

Comme j'appréciais le calme bonheur de cet intérieur chrétien! Ici, point de bigoterie, mais la stricte et continuelle observance du devoir. Une vie simple et paisible que j'aurais aimé mener tous les jours, et, le lendemain, par un caprice du sort, je devrais laisser toutes ces personnes auxquelles je m'étais déjà fortement attachée, toutes ces habitudes si chères, pour aller vers quelqu'un qui me déplaisait à l'avance. Je ne voulais pas y songer, enfouissant ma tête dans mon oreiller moelleux, je m'endormis pour faire de beaux rêves.

Le jour suivant je fis la grasse matinée. Personne ne m'ayant éveillée, je fus surprise, en arrivant à la cuisine, de constater que l'horloge marquait dix heures.

—Comment ai-je pu dormir si longtemps et perdre les derniers instants qu'il me reste à vivre au milieu de vous?...

Ma tante sourit. Nous avons pensé qu'il ne te sera peut-être pas donné de sitôt de dormir tard, nous avons profité de ta dernière journée pour te procurer ce plaisir.

Je la remerciai par un long baiser.

Je profitai des dernières heures pour visiter l'étable, le poulailler où j'avais des amies, puis le jardin potager. Je revenais à petits pas quand ma tante me dit: "Va voir les plates-bandes de fleurs, et cueilles-en une gerbe qui te rappellera quelques heures de plus la campagne et ton séjour au milieu de nous."

—Pour me rappeler les semaines de bonheur dont vous m'avez favorisée, elles ne sont pas nécessaires, je n'ai qu'à écouter battre mon cœur, mais je les emporterai avec plaisir, elles mettront du rire et de la gaieté dans ma nouvelle installation.

A deux heures moins un quart, après avoir distribué un tel nombre de baisers que je rougirais de vous le dire, les bras chargés de fleurs, accompagnée de mon oncle, je prenais le train allant vers Québec.

J'étais plutôt taciturne, mon parrain me surveillait à la dérobée. En passant aux chutes: "Tenez, fis-je, mon bon tuteur, si je croyais devoir rester quatre ans chez ma tante Odile, j'aimerais autant faire un plongeon dans la vache à lait." (1)

—Tu ne parles pas sérieusement dit-il.

—Oui, le plus sérieusement du monde.

Pour faire disparaître l'effet peu réconfortant de mes paroles, je le regardai longuement et tendrement.

Au fond c'était faux, j'avais été élevée trop chrétiennement pour avoir peur à ce point des sacrifices inévitables qui font partie de toute vie, et je sentais trop de force et de jeunesse bouillonner dans

(1) (Nom donné à la chute par les habitants de la côte nord).

mes veines pour désirer la mort. Mon tuteur ne fut pas longtemps dupe de ma plaisanterie.

Arrivés à la gare, mon oncle dit: "Aimes-tu mieux faire le trajet à pied ou en taxi?"

—Comme vous voudrez, je me sens encore assez jeune pour fournir cette course.

—Tiens, moi, petite, j'ai décidé le contraire, dit-il, tu n'auras pas tous les jours l'occasion de te promener en limousine avec ta tante, alors nous prenons une voiture.

Je me blottis tout au fond, et aurais désiré que le parcours durât longtemps, longtemps, afin de reculer autant que possible cette rencontre avec ma tante, mais la distance est minime de la Station de Sainte-Anne à la rue Saint-François. Sur le seuil, je restai immobile, mon oncle me poussa tout doucement à l'intérieur. Comme ma tante ne me tendait pas la main, la mienne qui s'avancit craintivement retomba inerte à mon côté.

"Je ne vous attendais que par le train de trois heures", dit-elle.

—Pour un bonjour ce n'était pas riche.

Nous lui tombions donc sur les bras une heure plus tôt qu'elle ne l'avait calculé, ce n'était certes pas le moyen de rentrer dans ses bonnes grâces.

Mon oncle prétextait quelques courses à faire avant l'heure du train, pour s'en aller tout de suite. Il avait l'air un peu décontenancé, ce cher tuteur, aussi je lui glissai un mot d'encouragement en allant le reconduire. "Ecris-nous souvent", recommanda-t-il.

Restée seule avec ma tante, je me sentis tout-à-coup bien petite, auprès de cette grande femme, très droite, très digne, qui me dit d'un ton autoritaire: "Voici votre chambre, occupez-vous tout de suite de placer vos effets. Votre valise est arrivée ce matin, j'ignorais ce détail et ne m'en étais pas du tout préoccupée."

En disant ces mots elle m'avait fait traverser la cuisine, et introduite dans un petit réduit pouvant avoir huit pieds carrés: dans un angle, un lit de camp; au pied, une garde-robe dont elle se réservait la moitié (c'était bien son droit, elle aurait même pu la garder toute que je n'aurais pas réclamé); une chaise près de la fenêtre donnant sur la cour; près de la porte communiquant avec sa chambre se trouvait une machine à coudre.

D'un coup d'oeil, j'avais été à même de juger que ce n'était pas un palais. J'eus le courage de dire: "Merci, vous êtes bien bonne", avant qu'elle ne disparaisse; puis, enfin seule, je me laissai choir sur la chaise, et pris ma tête à deux mains. Je n'avais pas appris assez de mathématiques, malgré tous mes brevets, pour arriver à placer dans un ordre convenable, dans un espace aussi restreint, tout ce que contenait ma malle.

Automatiquement, j'enlevai mon chapeau, puis je cherchai au mur une glace pour réparer le désordre de ma coiffure. Ce petit mouvement de coquetterie est naturel à toutes les femmes. Rien. Je pris ma clef dans ma sacoche et la tournai rapidement dans la serrure de ma malle; j'en fis surgir une glace que je déposai sur mon lit; il me fallait quelque chose, un clou, un crochet quelconque pour la pendre au mur, mais j'avais besoin d'être seule, je ne tenais pas du tout à aller quérir mon géolier.

Occupée à mon installation, le temps fuyait, je fus étonnée d'entendre ma tante frapper à ma porte pour me prévenir

qu'il était l'heure du souper. Vingt fois j'avais placé les choses sans arriver à trouver assez d'espace, je me trouvais encore au milieu d'un beau désordre. Je me hâtai de me rendre à la cuisine en tirant la porte sur moi.

—Tu peux laisser la porte de ta chambre ouverte, Hélène, dit-elle, toujours de son ton sec et bref.

—Pardon, ma tante, mais je n'ai pas fini mes arrangements, alors, ce n'est pas bien en ordre.

Sans répondre, d'un mouvement brusque, elle tourna le bouton de la porte: — Comment! s'écria-t-elle devant l'aspect de boutique de bric-à-brac que présentait ma chambre. Qu'as-tu fait depuis deux heures?

—J'ai rangé et dérangé, et crains de ne pouvoir arriver à loger tous mes bibelots.

—Dis donc plutôt que tu as dérangé. Sache donc une fois pour toutes qu'il n'est pas une chose qui me soit aussi insupportable que le désordre, fais en sorte que je ne sois pas dans l'obligation de te le rappeler.

—Bien ma tante, dès ce soir, je placerai tout ce que je pourrai, et m'arrangerai pour retourner chez mon oncle Félix tout ce qui ne peut tenir ici.

Après cette algarade, nous n'échangeâmes pas une parole jusqu'à la fin du repas, je ne me sentais pas en appétit non plus.

Après les Grâces, je me disposai à l'aider à desservir la table. "Va tout de suite ranger ta chambre, mais ranger cette fois, car n'oublie pas que je me couche tôt."

Pouvez-vous croire qu'en plein vingtième siècle, dans une ville, le logis qu'habitait ma tante ne possédait pas d'installation de lumière électrique?

Dans la demi-obscurité déversée, avec parcimonie, par l'unique fenêtre donnant sur la cour, je commençai pour la vingt et unième fois, à vouloir mettre un peu de goût dans la disposition et l'arrangement de ce dont je disposais. J'étais assez avancée, quand ma tante décida de venir m'offrir une petite lampe à pétrole. Elle me souhaita en même temps le bonsoir, et me recommanda de son petit ton aigre-doux, de me coucher le plus tôt possible afin de ne pas la déranger.

A pas de loup, avec des précautions de voleur, je me remuai encore une bonne heure avant d'être à peu près satisfaite du résultat. J'oubliais la réception peu enthousiaste de ce jour, en me leurrant de l'espoir que le lendemain, ma tante me ferait compliment du goût avec lequel j'avais disposé ma chambrette. Je m'endormis sur cette illusion, dans laquelle l'orgueil avait une bonne part, pour me faire éveiller à cinq heures le lendemain matin.

Quelle ne fut pas ma surprise en ouvrant les yeux de voir près de mon lit, ma tante Odile! A demi éveillée, je me crus d'abord le jouet d'un songe, mais elle se chargea de me ramener complètement à la réalité.

—Au lieu de me regarder de la sorte, lève-toi tout de suite, si tu veux être à temps pour la messe de cinq heures et demie.

Dans ma surprise, j'oubliai même de lui dire "Bonjour" et sautai à bas du lit. Tout en me vêtant rapidement, je pensais à la jolie tuile qui me tombait sur la tête.

J'avais imaginé, pour éviter l'ennui dans ce peu agréable logis, de dormir le plus longtemps possible, et il me fau-

draît, chaque matin, me lever à l'heure des coqs.

Au déjeuner, ma tante me signifia d'avoir à enlever les quelques photographies que j'avais placées bien en évidence. "Ce ne sont, dit-elle, que des ramasse-pous-sières."

Toutes, elles me représentaient des êtres chers, mon père et ma mère tendrement enlacés, une autre de ma mère me tenant dans ses bras (tout petit bébé) un groupe d'instantanés photographiés pendant mon séjour à Saint-Joachim. Je me mis en devoir d'obéir, sans même avoir osé plaider la cause de mes bien-aimés : la deuxième journée ne se levait pas sous de meilleurs auspices que la précédente.

CHAPITRE DEUXIEME

Un mois s'était écoulé depuis que j'avais fait mon entrée triomphale par un bel après-midi d'été, et les heureuses prévisions de mon oncle étaient loin de s'être réalisées. Chaque jour la situation était plus tendue.

Chaque matin quand le soleil en se levant nous remettait en présence l'une de l'autre, je me demandais anxieusement ce qui m'attendait.

Il ne se passait pas une seule journée sans que ma tante trouve une nouvelle raison de me critiquer, de me contrarier.

Les mois qui suivirent n'amènèrent pas d'amélioration. S'il ne s'élevait pas de dispute, c'est que j'avais promis de me montrer respectueuse et soumise, je faisais effort de volonté pour tenir ma parole. Si je ne me plaignais pas, c'est que, nourrie dans cette maison pour ainsi dire par charité, ma fierté ne me permettait pas de réclamer, encore moins de raconter les vexations dont j'étais l'objet, mon tuteur aurait eu le droit de croire que j'exagérais.

Depuis mon arrivée, plusieurs fois par jour, ma tante s'exclamait : "Que tu es noire!..." notez bien, elle ne se contentait pas de dire brune, ce qui eût été vrai, elle renchérisait et disait avec une expression de dédain comique : "Que tu es noire!" Il me semble encore entendre résonner ces mots à mes oreilles.

J'avais quelque argent de poche que mon oncle me donnait sur mes revenus personnels. Un bel après-midi que j'étais sortie seule, je décidai de corriger ce petit défaut qui ne m'était jamais paru digne de mention avant d'entrer dans cette maison.

Je n'étais pas très renseignée, et me serais plutôt fait hâcher que demander un conseil à ma tante, sur un semblable sujet.

J'entrai donc à la première pharmacie venue, et demandai, bien timidement, à la demoiselle au comptoir, beaucoup mieux mise que moi : "De la poudre de riz, s'il vous plaît." — "Brunette?" questionna-t-elle. Je pensai que cet article devait me convenir, j'acquiesçai donc d'un petit signe de tête. La minuscule boîte soigneusement emballée, bien dissimulée au fond de ma poche, je rentrai enchantée de mon emplette.

J'allais donc avoir fini d'entendre dire : "Que tu es noire!"

Le lendemain j'en couvris mon visage. A la faveur de la précipitation que nous mettions à nous préparer et à nous rendre à l'église, ma tante ne s'aperçut de rien. Mais en m'asseyant en face d'elle pour le déjeuner (je ne pensais plus à ce détail) je crus qu'elle allait avoir une attaque d'apoplexie ou quelque chose d'approchant, tant elle était écarlate! Je me levai précipitamment pour me porter

à son secours. "Mon Dieu qu'avez-vous, qu'avez-vous donc?" Elle me repoussa presque brutalement, et articula ces mots avec une espèce de rage. "Ce que j'ai... Ce que j'ai... Penses-tu par exemple, te conduire chez moi comme une fille de rien?"

Ce fut mon tour je crois de passer au cramoisi (mais je ne comprenais toujours pas encore). La surprise et, pourquoi ne pas l'avouer? la peur, m'avaient fait oublier complètement la poudre de riz.

—Qu'ai-je donc fait de si répréhensible? questionnai-je presque bas.

—Vas-tu, pour comble, essayer de me faire croire que tu ne le sais pas. Ton visage se serait-il, par hasard, enfariné de la sorte à ton insu?

Je tombais des nues. Tant de bruit pour un peu de poudre de riz!

Je dois cependant avouer que j'avais par trop forcé la dose, la hâte fébrile avec laquelle je procédais à ma toilette, ajoutée à la demi-obscurité qui régnait toujours dans ma chambre à cette heure matinale, étaient deux bonnes raisons que je ne formulai même pas à voix haute.

Je demandai pardon à ma digne tante qui finit par laisser éteindre sa sainte colère, et je promis sur tous les grands dieux de ne pas recommencer.

Le deuxième dimanche du mois ma tante assistait à la réunion du Tiers-Ordre et me donnait à cette occasion, grand congé. J'en profitais pour aller chez ma tante Aurore, soeur de ma mère, modiste de son métier, qui demeurait à quelque cinq minutes de distance, dans la maison qui avait été le berceau de ma famille maternelle.

Là, tout me plaisait, depuis ma tante, petite personne aimable, distinguée, que le ciel avait gratifiée, en plus, d'une forte dose d'esprit, jusqu'au piano à queue et aux portraits de plusieurs générations.

C'est qu'elles ne manquaient pas d'intérêt ces petites vieilles ridées, souriant depuis longtemps aux parents, aux amis, aux visiteurs, coquettes un brin avec leurs coiffes aux énormes ruches, nouées sous le menton par un noeud de ruban. Ces vieillards vénérables aux longues barbes blanches, laissant deviner toute une vie de labeur, de soucis et de luttes, je ne me lassais pas de les examiner, il me semblait toujours qu'un jour ou l'autre ils allaient m'adresser la parole. Un autre portrait qui pour n'être pas à la peinture, me retenait aussi bien longtemps, c'était celui d'un grand jeune homme à la lèvre riieuse, mon oncle Jean, mort jeune, que je n'avais pas connu, mais dont ma mère m'avait souvent parlé. Car vous savez, quand j'arrivais chez ma tante, une fois qu'elle s'était informée de ma santé, du nouveau que j'apportais sous mon petit chapeau, elle me laissait entièrement libre. Suivant l'inspiration du jour et l'état d'esprit où je me trouvais, je me livrais au genre de distraction qui me convenait le mieux. J'en profitais en avare; dans un mois, c'était le seul moment où il me fût donné d'agir à ma guise.

Les premiers dimanches, j'enlevais mes gants et mon chapeau, et, m'installant devant le piano je chantais ma jeunesse, ma joie et mes espérances. Peu à peu je perdais cette habitude, manquant tout à fait de pratique, mes doigts devenaient inhabiles, engourdis, mon coeur aussi se faisait plus lourd.

Justement ma tante avait remarqué ce changement. Un jour elle me dit : N'aime-tu plus jouer et chanter? Il m'était agréable de t'entendre, tu mettais de la

sorte un peu de jeunesse et de gaieté dans mon vieux nid.

—Je ne sais plus, je ne puis plus, répondis-je gravement.

Ma tante fut frappée de l'air lassé dont je laissais tomber ces paroles.

—Tu sembles triste, dit-elle, inquiète, serais-tu malade?

—Non fis-je, pas du tout, j'attrape simplement le mal de ma tante, et commence à me faire vieille.

Elle rit de ma boutade et sembla rassurée : "le mal n'est pas si grave que tu le penses, puisque tu sais encore badiner."

Certains jours je grimpais l'escalier, et furetais dans l'atelier de couture, examinant les modèles des feuilles de mode, ou les toilettes à demi confectionnées qui habillaient les mannequins. C'était pour moi un véritable domaine de rêve. Pas du tout initiée aux variations de madame la Mode, je posais à ma tante les questions les plus baroques. Elle s'en amusait énormément. Quelle différence voulez-vous que je fasse, entre une robe d'après-midi et une robe de soirée? je n'étais jamais allée ailleurs qu'à l'église, ici et chez ma tante Odile. Avec sa bonté toute maternelle, elle me gratifiait d'excellents conseils concernant la confection de mes nippes, et me passait aussi les modèles dont j'avais besoin à cet effet. Elle m'avait bien offert aussi de les confectionner elle-même; je l'en avais remerciée, alléguant qu'il m'était utile d'avoir quelque chose à faire pour aider le temps à couler. La principale raison, celle que je taisais, c'est que tante Odile ne m'aurait jamais permis de sortir autant de fois qu'il est ordinairement nécessaire, où de me rendre chez la modiste pour l'essayer; elle aurait imaginé que je me donnais un prétexte pour me rendre rue de la Reine, sans cela j'aurais certainement accepté, et avec plaisir, car ma tante donnait à son travail un cachet que j'admiraais, mais auquel mes doigts inhabiles ne pouvaient atteindre. D'autres fois, je me pelotonnais comme une jeune chatte sur la causeuse, et, la tête appuyée sur son épaule, je lui demandais de me raconter l'enfance de ma mère. C'était pour moi un sujet toujours nouveau. Elle n'avait qu'à laisser parler son coeur, je pouvais constater comme elles s'étaient aimées ces deux soeurs, pourtant séparées par une assez grande différence d'âge. Ma tante Aurore était l'aînée, ma mère s'était mariée à dix-huit ans; mais, de sa naissance jusqu'au jour de son mariage, l'histoire de ses deux coeurs n'était qu'un long concert d'amour partagé, se traduisant chez l'une par des attentions quasi maternelles, choyant, gâtant, cette frêle et blonde enfant qui devait un jour devenir ma mère, l'autre la payant généreusement par une affection pour ainsi dire filiale et une confiance sans limites. Des heures et des heures elles auraient pu parler, me raconter leur vie dans les plus petits détails, jamais je ne me sentais ennuyée. Ce qui m'étonnait le plus c'était que, quelque sentiment personnel qu'elle énonçât, invariablement, je sentais que je partageais tout-à-fait son avis.

Dans cette atmosphère de tendresse je redevais moi-même. Il m'était si bon de me sentir enveloppée d'une affection sincère, tout prêt du mien, d'entendre battre un coeur qui me comprenait.

Certains soirs en retournant chez tante Odile, me sentant si seule, je me prenais à maugréer contre le sort qui n'avait pas permis que j'eusse au moins un frère ou une soeur à aimer. Je sentais dans mon

coeur tant de tendresses inutilisées, tant d'élan affectueux que je devais étouffer, qu'il m'eût été bon d'avoir quelqu'un sur qui déverser le trop plein de mon coeur.

Quelquefois je restais à souper, je m'amusais à admirer la vaisselle ancienne, décorée de maisons, de paysages et de personnages. Il m'arrivait de rester la fourchette en l'air, oublieuse des mets sur mon assiette. Ma tante me rappelait sur la terre par une plaisanterie et me souriait avec indulgence.

J'essayais de m'imaginer ma mère dans cette même maison; je la voyais, légère, descendre l'escalier pour venir ouvrir la porte à mon père, aux jours lointains de leurs amours, j'aurais voulu percer les voiles du temps et pouvoir connaître les sentiments se partageant alors son âme de jeune fille. Comme un écho assourdi, je croyais entendre perler les rires joyeux qui avaient fusé dans ce salon hospitalier; les meubles avaient une voix qu'il m'était doux d'écouter; toujours je m'arrachais à regret de ces lieux aimés.

Chose étrange, rue Saint-François, je restais volontiers silencieuse de longues heures; ici, je trouvais à dire de ces riens qui ne sont intéressants que dits à un certain endroit et à une personne particulière, partout ailleurs ils seraient insipides ou ridicules. Traitée avec indulgence et bonté, j'agissais en véritable enfant.

Invariablement nous allions aux vêpres, mais il ne m'était pas permis de me placer à l'église dans le banc de la famille de ma mère. Je devais faire mes adieux à tante Aurore dehors et aller prendre place aux côtés de ma tante Odile.

Les jours suivants, j'étais plus triste, plus rêveuse, je revivais ces heures si douces et si vite écoulées. Souvent, quand ma tante m'adressait la parole je revenais de loin. Un lundi avant-midi que j'étais particulièrement absente, à deux reprises différentes, j'avais répondu oui ou non, à tort et à travers, à des questions demandant des explications. Il n'en fallait pas davantage pour m'attirer une semonce.

—Dors-tu? Es-tu restée rue de la Reine?... Ou encore là-bas te conseille-t-on de rire de moi?...

Je bondis: "là-bas, votre nom n'est jamais prononcé!" J'aurais voulu rattraper cette phrase, mais trop tard, elle était dite. L'effet ne fut pas aussi terrible que je le craignais.

—Au fait dit-elle, si tu causes autant que tu le fais ici, ta tante doit être encore à se demander pourquoi tu te rends chez elle avec tant de ponctualité une fois le mois?

J'étais rentrée dans mes gonds, je me donnai bien garde de lui dire que ma langue était quelquefois bien pendue.

Quel sujet aurai-je bien pu choisir, ici, qui n'eût pas amené un sermon ou une critique?

Un jour, justement, que je revenais de chez tante Aurore, du chaud et de la joie plein le coeur, je m'avisai de lier conversation avec ma tante. Pour la première fois je lui adressais moi-même la parole. Ayant remarqué le bel effet de l'éclairage électrique installé rue de la Reine, dans l'ancienne petite demeure, je m'avisai de demander: "Pourquoi ne faites-vous pas installer l'électricité, ma tante?"

—Pourquoi? En voilà une question! Mais ne t'a-t-on donc rien enseigné au couvent? D'abord je ne suis pas propriétaire, moi, donc si je demandais cette amélioration on augmenterait certainement le prix du loyer; calcule la somme

que je puis économiser en admettant que la hausse soit de deux piastres par mois, par exemple, chose fort plausible, car ce petit logis ne tente personne tel qu'il est présentement, mais fais-lui subir les améliorations modernes auxquelles, pour mon compte, je ne tiens pas, et tu verras des gens aussi peu pratiques que toi-même, venir offrir un prix plus élevé au propriétaire, afin de s'en assurer la jouissance. Je serais donc forcée d'aller me nicher ailleurs, ce à quoi je ne tiens pas du tout. A mon âge, tu sais, on préfère ne pas changer d'horizon; les mêmes murs, les mêmes meubles, les mêmes voisins, voilà ce qu'il nous faut, ils nous parlent du passé dans lequel nous nous réfugions, faute d'espérance en l'avenir et d'intérêt pour le présent.

Je ne puis pourtant pas te faire compliment, tu n'es pas forte de n'avoir pas trouvé cela toute seule, depuis trois mois que tu demeures ici, et qu'il t'a été donné de constater la stricte économie que je pratique journallement.

Je ne trouvais pas un mot à ajouter. Sa leçon d'économie domestique avait une réelle valeur quant au fond, mais la forme m'en paraissait détestable. J'en tirai mon profit quand même. Malgré mon peu d'expérience, je comprenais qu'il est quelquefois nécessaire de faire le sacrifice de nos goûts quand ils ne sont pas proportionnés à nos moyens; plus d'une fois déjà ne m'était-il pas arrivé d'aller dans les magasins avec mon porte-monnaie, en laissant mon goût à la maison.

Ce que je m'étais demandée bien des fois depuis mon entrée dans cette maison, c'était si ma tante était, oui ou non, dans l'obligation de vivre avec une telle parcimonie. Quelquefois, je me prenais à désirer travailler pour lui faire la vie un peu plus large et plus facile; seulement, je n'osais faire mes beaux rêves tout haut, de peur de sentir passer sur eux le souffle glacial de son appréciation. Dans mes mauvais jours au contraire, je me disais qu'elle n'était qu'une vilaine avare.

Un matin de la fin d'octobre, en mettant le pied hors du lit, je sentis de l'électricité dans l'air, j'avais les nerfs tendus, l'esprit à la contradiction, je voyais tout de travers, il me prit une envie folle de me remettre au lit; en somme, mon système nerveux était ébranlé, un repos un peu plus prolongé eût été un excellent remède, mais la crainte d'entendre sur mon compte des appréciations malveillantes, me décida à risquer à me lever, peut-être n'y aurait-il aucune raison de mauvaise entente?

Dehors, il faisait une pluie torrentielle, poussée par un vent d'ouest glacial, c'est vous dire que je rapportai du dehors des idées aussi sombres que celles que j'avais en sortant.

Invariablement, au déjeuner nous mangions du gruau (je détestais tellement ce mets, qu'au pensionnat, ayant le choix, par esprit plus ou moins réel de mortification, je le laissais aux autres). Ici, je l'avais avalé jusqu'à ce jour sans faire la grimace; ce matin, inutile, je n'avais même pas le courage de le porter à la bouche, je me contentai d'une tasse de café.

—Bon! du nouveau? fit ma tante, vas-tu maintenant te montrer capricieuse?

C'est vous dire qu'elle n'eut pas une minute l'idée de m'offrir autre chose.

Le petit ménage de la maison terminé, je passai à ma chambre prendre ma couture, et vins m'installer dans la salle d'entrée, à ma place coutumière. J'avais apporté une de mes robes, ma tante Aurore m'ayant recommandé depuis quelques semaines déjà de la retoucher:

"Vois-tu petite, il ne faut pas se singulariser, m'avait-elle dit, cette robe te rend parfaitement ridicule, tu parais cinq ans plus vieille que ton âge, quand avec un peu de travail et de goût tu arriveras facilement à la rendre convenable.

Cassant le fil, je me trouvai tout à coup au milieu des mannequins que tante habillait avec un art si consommé, tant et si bien qu'à un moment donné, j'oubliai tout à fait que j'étais chez tante Odile.

Je n'entendis pas du tout la première fois qu'elle me demanda: "Que fais-tu là?"

Intriguée de mon silence, qu'elle avait pris pour une provocation, je tombai de la lune où je voyageais, pour choir rudement à terre, quant à deux pas de moi, et élevant le ton cette fois, avec le désir non dissimulé d'avoir une réponse immédiate, elle réitéra sa question:

—Que fais-tu là? Veux-tu répondre.

Une bombe éclatant à mes pieds n'aurait pas obtenu résultat plus foudroyant. Je me trouvais debout, avec mon nez retourné. J'avais l'air de la vouloir braver.

—Mais... je défais ma robe pour la réparer, dis-je tremblante... Mon ton n'avait rien de provocant, lui.

—Du temps perdu, de la coquetterie. Il me semble pourtant que je suis loin de te donner l'exemple de ces légèretés.

Non ma foi, elle en était loin, elle portait encore sur ses cheveux tirés, une disgracieuse résille de soie noire, énorme, qui pouvait avoir été en faveur un temps plus ou moins long, il y avait quarante ans au moins. Enfant, ce détail m'avait toujours portée à rire; maintenant j'y étais habituée, je la regardais sans voir son accoutrement.

Il était écrit que cette journée me porterait malheur.

Je n'osai pas relever son exemple, mais je crus bon de lui rappeler que je pouvais être bien mise, en souvenir de ma mère dont les toilettes distinguées ne passaient nulle part inaperçues. J'étais sûre que mon souvenir d'enfant aimante ne me trompait pas, ayant tant de fois entendu des remarques de ce genre sur son passage: "As-tu remarqué la petite dame là-bas? A-t-elle l'air assez distingué? Regarde la jeune femme blonde, a-t-elle l'air bien?" Tous ces indifférents n'avaient pas mes yeux aimants, et ils l'admiraient: donc elle méritait de l'être.

Mes paroles portèrent un effet bien différent de ce que j'en attendais.

—Et c'est là, le seul souvenir que tu as gardé de ta mère. Vilaine coquette! Le proverbe est toujours vrai "Telle mère, telle fille". Pourtant ta mère valait encore mieux que toi, si elle se mettait avec coquetterie, au moins elle ne nous aurait jamais entretenues de ses toilettes.

Oser toucher à ma mère, au souvenir si doux que j'en gardais! Il était au-dessus de mes forces de supporter vaillamment une semblable attaque, mes larmes se mirent à couler pressées, la présence de ma tante me devint intolérable, je m'enfermai dans ma chambre jusqu'à l'heure du dîner. Je tirai de ma malle la photographie de ma mère, j'y posai mes lèvres, je la couvris de mes larmes au risque de la gâcher.

Dans un coin intime de mon coeur, un autel était élevé au souvenir de cette "Maman" tant aimée. N'avoir gardé de ma mère que ce souvenir! Quelle horreur! Malgré ma jeunesse, je me rappelais très bien sa douceur, son timbre de voix harmonieux, ses manières simples et gentilles, comme j'aurais vou-

lu la voir près de moi, il me semblait avec raison, que je serais devenue plus facilement une jeune fille aimable. Qu'avais-je comme exemple, ici? Une personne excellente, en somme, mais aux manières sévères et brusques; elle en voulait à tout le monde et à tous les êtres inanimés apparemment, car ses manières étaient toujours aussi revêches avec les uns qu'avec les autres.

Toute l'avant-midi, je ressassai ses paroles dans ma pauvre tête en feu, et les déterminations les plus invraisemblables se succédèrent dans mon cerveau.

Je m'en irais chez mon oncle Félix, et je lui dirais que la vie avec une personne aux sentiments aussi peu délicats m'était impossible.

Mon oncle demanderait des précisions, il donnerait à mes raisons le nom de pécadilles.

Me chercher une position? il se passerait quelque temps avant que mon travail soit rénuméré de façon à me permettre de me suffire.

Je me débattais dans un labyrinthe. Je me présentai au dîner les yeux rougis, la mine dé faite.

—Si tu continues à te conduire de la sorte à mon égard, dit ma tante, de son ton le moins doux, je finirai par regretter l'hospitalité que je t'ai offerte si libéralement. Ton oncle Félix disait que tu me ferais une compagne agréable, gaie comme pinson, que ta présence me serait plutôt un plaisir qu'une charge, mais je commence à en douter fort.

Je gardai pour moi les réflexions peu aimables que les apostrophes réitérées de ma tante avaient fait germer dans mon cerveau, pour répondre à peu près sur un ton ordinaire: "Il est encore temps, je puis m'adresser à mon tuteur afin qu'il m'autorise à travailler pour gagner ma vie, et je ne demande pas mieux."

—Tu ferais mieux de te taire, tu n'ouvres la bouche que pour dire des absurdités.

Je n'avais rien à répondre, ennuyée, désemparée, ne sachant que décider; je prétextai des courses à faire pour sortir sur la rue, la marche, l'air, me rendraient peut-être un peu de calme.

J'avais peut-être pris les choses trop à coeur, j'avais probablement tort, mais je m'étais levée tellement irritée qu'il n'y avait rien de surprenant que le premier reproche, la première remarque me fussent parus des montagnes.

La permission me fut accordée de sortir, il m'était ainsi donné de temps à autre de vivre quelques minutes de liberté.

En partant, je m'informai si elle n'avait pas des emplettes à faire dont je pourrais me charger.

—Non, pas aujourd'hui, tu as des idées par trop excentriques.

D'un pas accéléré, je gagnai la rue Saint-Joseph, sans regarder les vitrines qui avaient pourtant pour moi, à certains jours, assez d'attraction. Je me hâtai dans le vide, sans but. La pluie avait pratiquement cessé, mais le temps était encore sombre, le vent froid soufflait toujours, rougissant les nez, soulevant les chapeaux. Les nombreux piétons avaient l'air de se poursuivre sans jamais pouvoir se rejoindre.

Tout à coup une main se pose sur mon bras, je me retourne vivement, un petit cri étouffé s'échappe de ma gorge serrée. "Tu deviens nerveuse", fait en riant la gentille Gabrielle Desneiges, une compagne de pension que je n'avais pas encore eu l'occasion de rencontrer. "Que fais-tu? Que deviens-tu? Où restes-tu? Je ne te vois pas. Il est vrai qu'il n'y a que

très peu de temps que nous sommes revenus de la campagne. Es-tu allée, comme tu le désirais, t'enterrer vivante chez ton oncle à Saint-Joachim?"

Je pensais: "si Dieu avait voulu j'y serais, et bien moins près de ma tombe que dans la bière réelle dans laquelle je suis enfermée", mais j'avais eu le temps de me ressaisir pendant son verbiage.

—Non, je ne suis pas à Saint-Joachim, mais à Québec, chez ma tante Odile, soeur de mon père.

—Travailleras-tu?

—Non, je tiens simplement compagnie à ma tante.

—Tous les jours comme cet après-midi? dit-elle rieuse.

—Non au fait, il est plutôt rare que je sorte.

—Est-ce la pluie alors qui te donne le goût des promenades? Es-tu de la race des canards?

Je ne te connaissais pas cette propriété-là quand nous étions au pensionnat.

—Non, mais tu n'ignores pas que l'on change en vieillissant.

Elle partit d'un franc éclat de rire.

—Tu n'es pas trop ridée, mes compliments.

—Au moral, s'entend, dis-je en riant à mon tour. Je retrouvais peu à peu ma gaieté.

Ensemble, nous fîmes l'inspection des vitrines, faisant à mi-voix nos appréciations, ce qui avait l'heur de faire sourire de nombreux passants.

Je la laissai en l'invitant, bien à contre-cœur, à venir chez ma tante.

Elle insista pour que j'aille chez elle d'abord: "Nous causerons plus à l'aise; ta tante, tu sais, je la connais peu et elle m'intimide."

La question se trouvait réglée à mon entière satisfaction: je n'irai pas, par conséquent elle n'aurait pas à me rendre ma visite.

Je ne pouvais me faire à l'idée d'introduire une étrangère dans la peu hospitalière demeure où je vivais, moi, pour la bonne raison que je ne pouvais pas faire autrement.

N'allez pas vous imaginer que l'installation très pauvre de la maison en était cause. Pas le moins du monde. Avec une parente aimable, indulgente, je me serais fait un plaisir d'inviter plusieurs de mes anciennes compagnes, qui n'auraient certes pas rougi de moi pour si peu, mais ce que je craignais par-dessus tout, c'étaient les remarques acerbes que ma tante ne se serait pas gênée d'adresser à ces jeunes filles.

J'avais, de la manière de recevoir, une toute autre idée que ma tante. On n'invite par les gens chez soi pour leur faire la leçon. S'ils n'ont pas, sur certains sujets, les mêmes idées que nous, la politesse n'exige pas que nous changions nos opinions au gré du vent, mais simplement que nous respections les convictions d'autrui, tout en gardant les nôtres, ce que ma tante était bien incapable de faire. Il n'y avait que sa manière de voir qui était bonne, elle entendait l'imposer à tout le monde.

Au souper, je pris bien garde de souffler mot de ma rencontre, encore moins de ma robe que j'étais décidée plus que jamais à rajeunir. J'avais été à même de constater la différence de ma tenue, avec celle d'une autre jeune fille qui, sans être extravagante à mon avis, était cependant un peu plus dans le ton.

Donc, quand je fus certaine que pour une raison ou pour une autre, soit pour retirer un vêtement de la garde-robe ou tout autre prétexte, ma tante ne reviendrait pas dans ma chambre ce soir là,

je m'emparai de ma robe. J'avais fait l'acquisition d'une chandelle à mes dépens, car elle aurait bien pu s'aviser de trouver que le pétrole fuyait trop vite dans ma lampe, étant donné que je veillerais un peu plus tard.

Quand mon oreille, exercée maintenant à ce stratagème, m'assura que les lacets des longues bottines de ma tante glissaient dans les oeilletons, puis que les bottines elles-mêmes tombaient assez lourdement sur le plancher, j'étais certaine d'être tranquille jusqu'au lendemain matin. Patiemment je tirai le fil. Les morceaux soigneusement pliés disparaissaient dans ma malle.

Je me demandais un peu comment je pourrais procéder quand viendrait le temps de coudre à la machine. Le bon Dieu se chargea de régler la question. Ma tante fut demandée un jour chez une de ses connaissances dont la maladie grave faisait craindre la mort prochaine.

"Reste ici, la vue de l'agonie est toujours impressionnante, vaut mieux t'épargner cette émotion."

Ne t'inquiète pas si je ne suis pas de retour ce soir pour le souper, car il pourrait se faire que je passe la nuit; de toutes façons je te ferai prévenir, tu iras chez ta tante Aurore, il ne serait pas prudent que tu restes seule dans la maison la nuit.

Je lui fis des adieux touchants: d'abord elle ne s'était jamais montrée aussi prévenante, et de plus je me réjouissais à l'avance de la journée de liberté qui s'annonçait.

Vite, vite, la roue tournait. A l'heure du souper, crainte d'une surprise, je rangeai mon travail avant de me mettre à table.

Vers sept heures, une grande jeune fille blonde vint me prévenir que ma tante ne rentrerait pas, elle me demandait donc de me rendre rue de la Reine. Je la remerciai avec chaleur. Toutes les chances en même temps.

Ma tante Aurore un peu surprise de me voir arriver seule, et à cette heure, me regardait avec de grands yeux interrogateurs. Elle fut vite rassurée quand je lui expliquai ce qui m'arrivait.

Cette bonne tante, c'était bien facile à voir, avait cru, au premier moment, que j'avais eu une querelle avec tante Odile et que je m'étais enfuie.

De ces conseils, de ses doigts de fée, elle m'aida à la confection de mon chef-d'oeuvre. Aussi, le lendemain matin, quand je repris le chemin de la rue Saint-François, j'emportais une petite toilette bien seyante, dont j'étais enchantée.

Ma tante Odile entra vers huit heures. Je daignai m'informer si elle était bien fatiguée, comment allait la bonne dame qu'elle était allée visiter?

Sur son visage nulle émotion apparente.

—Pour ma part, après quelques heures de repos, il n'y paraîtra plus. Quant à Madame Laurel, ce n'est qu'une question d'heures, d'une minute à l'autre elle devra rendre compte de toute sa vie. Comme ce moment est terrible et comme nous n'y pensons pas assez.

—Pour vous, tante, vous ne devez pas avoir de crainte, si vous avez toujours vécu comme vous le faites présentement. Que voulez-vous que le bon Dieu vous reproche?

—Une quantité de petites négligences qui, vues du seuil de l'éternité, nous paraissent énormes.

Tout en causant, je lui avais préparé son gruau et son café.

—Sais-tu que tu es gentille ce matin? C'était la première fois qu'elle trou-

vait quelque chose d'aimable à me dire. Je me pris à désirer qu'elle fut souvent invitée à aller veiller des mourants, puisque l'émotion qu'elle éprouvait lui faisait apprécier mes qualités.

Il fallait voir si je n'avais pas toujours été gentille, et encore pour une personne qui l'était si peu à mon égard.

Je ne relevai pas le compliment, mais pour peu qu'elle l'eût renouvelé, j'étais capable de lui sauter au cou.

Afin de ne pas déranger son sommeil, je décidai d'aller faire des courses.

Quand j'entrai sur la pointe des pieds, tout était encore silencieux, et je découvris avec un grand plaisir, dans la boîte aux lettres, une missive à mon nom.

Invariablement, la correspondance, à moi adressée, venait de Saint-Joachim; chacun m'écrivait à tour de rôle de longues épîtres, pleins de tendresses, de nouvelles diverses, de souvenirs affectueux, qui étaient toujours reçus avec plaisir, et auxquelles je répondais par une prose concise et laconique, dont Louise surtout s'inquiétait un peu. Souvent je retrouvais dans ses lettres, cette même question: "Ne nous caches-tu pas quelque chose? Tu es peu parlante. Tu peux tout me dire à moi, chérie, je saurai te comprendre et t'aider si tu en as besoin." Toujours je lui répondais que ce n'était pas ma faute, mais que ma plume était moins loquace que ma langue.

Cette fois l'écriture, ronde, ferme, ne m'était pas inconnue, mais j'étais sûre qu'elle ne venait pas de Saint-Joachim. Mère Clotilde, dis-je demi haut.

Rapidement je brisai le cachet, il me pressait de voir ce qu'elle avait à me dire. Seule, une raison grave certes, l'avait décidée à rompre le silence la première.

Moi, qui avais promis d'aller souvent voir mes maîtresses, je n'avais même pas écrit une fois depuis que j'étais ici. Ce n'était pas faute d'y penser, j'avais gardé d'elles toutes, et de Mère Clotilde en particulier, un très doux souvenir.

Seul, le deuxième dimanche du mois j'étais libre, et, ce m'eût été un grand sacrifice de me priver de ma visite chez tante Aurore. J'avais une autre bonne raison, sûre que Mère Clotilde arriverait à me faire livrer mon secret, je préférais m'abstenir d'y aller.

Je m'attendais donc à trouver de longs feuillets couverts de reproches bien mérités.

La main tremblante, je dépliai le blanc papier carrelé, et trouvai une jolie lettre très simple, bien bonne, dans laquelle je ne pouvais arriver à découvrir l'ombre d'un reproche.

Québec, ce 4 novembre 19...

Chère enfant,

Votre long silence m'avait donné raison de croire que vous étiez allée vous fixer chez votre oncle à Saint-Joachim.

Gabrielle Desneiges, venue me rendre visite ces jours derniers, me dit au contraire qu'elle vous a rencontrée une fois dans la rue, que vous demeurez à Québec, qu'elle a l'occasion de vous voir chaque dimanche à la grand'messe, de vous examiner à loisir, (ce qui ne devrait pas être son occupation durant le Saint Sacrifice) et que vous avez l'air bien soucieuse.

La tristesse n'est pas de votre âge, vous avez certainement une raison bonne ou mauvaise de broyer du noir. Venez, vous trouverez toujours en moi un cœur de mère, prêt à vous pardonner si vous êtes dans le tort, et surtout à vous aider si vous avez besoin de conseils, de support.

J'ose croire qu'il n'y a rien de grave,

que seuls de beaux rêves, trop beaux pour être réalisables, se sont évanouis en fumée, laissant au cœur de la petite Hélène sentimentale, un grand vide qui se comblera en mettant à la place des illusions envolées, de nombreuses et chaudes affections.

Comme toujours, vous vous repliez sur vous-même afin de souffrir doublement de légères piquûres qui ne laisseraient aucune trace sur un autre cœur.

Ma chère enfant, j'espère que vous aurez toujours assez de confiance en mon affection sincère, pour venir frapper à ma porte. Forte de cette espérance, je vous attends très prochainement.

Votre bien dévouée en Notre-Seigneur,

J'avais déjà lu cette prose plus d'une fois, je restais là les deux mains jointes sur mes genoux, retenant la lettre dépliée, le regard perdu dans le vide. Ma tante surgit comme une apparition, je ne l'avais pas du tout entendue remuer. Je faillis crier.

—Comme tu es nerveuse, on pourrait croire que c'est toi qui as passé la nuit blanche. Est-ce une lettre de chez Félix?

—Non, ma tante.

—De qui vient-elle pour t'avoir tant remuée? tu as les larmes aux yeux.

—Elle vient de Mère Clotilde, ma maîtresse de classe à l'Académie.

—Bien, et que te veut-elle?

—Vous devinez qu'elle ne trouve pas mes visites trop nombreuses, je ne me suis pas rendue une seule fois à Limoilou depuis ma sortie en juin. Il faudra pourtant que j'aille un de ces jours.

—Ne pourrais-tu pas profiter du dimanche libre que je te laisse?

—Je verrai, peut-être me contenterai-je de lui écrire.

—Comme tu voudras, dit ma tante.

Je lui aurais bien montré cette lettre, mais je craignais qu'elle n'y vît un reproche à sa manière d'agir à mon égard; puisqu'elle se montrait plus traitable depuis quelques jours, ce n'était pas le temps de compromettre la situation par une maladresse.

Deux jours plus tard, Madame Laurel s'endormait dans la paix du Seigneur.

Tante Odile me demanda si je me sentais disposée à passer la première nuit. Cette bonne dame était morte tard dans la soirée. Les personnes éloignées de la famille n'avaient pu être prévenues, les gens de la maison étaient tous plus ou moins fatigués, l'ayant veillée à tour de rôle, ces dernières nuits.

Je n'avais pas d'objection. Jeune, en bonne santé, il m'était facile de rendre ce service.

Cette nuit près d'un cercueil me rappela de bien poignants souvenirs. En fermant à demi les yeux, je revoyais ce même décor, palmes, cierges, lumières électriques voilées de violet, maison silencieuse; mais à la place de cette morte, émergeant de la soie blanche, la jolie tête blonde de ma mère.

Les larmes coulaient de mes yeux, brûlantes et amères. C'est que tout ce cortège funèbre réveillait en mon âme des sentiments que le temps avait un peu émoussés, mais qui ne s'effaceraient jamais.

Chaque fois que la pendule sonnait une heure nouvelle, nous récitons le chapelet, il me fut impossible de le dire à voix haute, les sanglots m'étouffaient.

Je ne me mêlai aucunement à la conversation des autres veilleurs, et refusai même, de me présenter au réveillon. Je savourais en quelque sorte la souffrance aiguë par mes souvenirs.

Je laissai cette maison mortuaire pour

aller entendre la messe de cinq heures et demie. Tante Odile y était rendue.

A la sortie de la messe il lui fut facile de voir que j'avais les yeux rougis.

—Avoir cru que cette veillée funèbre t'aurait émue de la sorte, je ne t'aurais pas permis de t'y rendre.

—Au contraire, je suis heureuse d'y être allée, j'ai rendu service, et les sentiments que la vue de la mort a éveillée en moi, ils ne sont qu'endormis, toujours prêts à revivre au premier choc.

Rendue à la maison, je pris un bol de café et les coudes sur la table (ce qui n'était pas dans mes habitudes) j'attendais avec impatience que ma tante eût fini.

Elle eut pitié de moi. "Va te coucher, dit-elle, à ton âge on a besoin de sommeil."

Vaincue de fatigue, je m'endormis aussitôt pour ne m'éveiller qu'à l'heure du souper.

CHAPITRE TROISIEME

Pendant quelques semaines, je n'entendis pas le moindre reproche ni la moindre critique. Je me demandais si l'on ne m'avait pas changé ma tante. Pourtant non, quand je jetais les yeux de l'autre côté de la table, c'était bien la figure sévère, les cheveux tirés, la disgracieuse résille de tante Odile, mais enfin telle quelle, elle commençait à me plaire beaucoup mieux.

Un midi que nous prenions un dîner très frugal, sur une table dressée à la bonne franquette, suivant la coutume en vigueur depuis toujours, le marteau de la porte d'entrée, en retombant lourdement nous fit tressaillir toutes deux. Nous recevions si peu de visites et brassions si peu d'affaires que l'arrivée d'un importun, à cette heure, nous paraissait extraordinaire.

Je me décidai pourtant à me lever. Entrebaillant la port, j'aperçus un de nos voisins que je connaissais simplement de vue, ignorant jusqu'à son nom. Je me demandais ce qui pouvait bien nous valoir sa visite. J'avais déjà fait mentalement plusieurs suppositions dont pas une n'approchait de la vérité.

Je le regardais les yeux en point d'interrogation.

Il se décida à rompre le silence.

—On me dit, Mademoiselle, que vous gardez mon chat.

—Un chat! nous n'en avons pas ici. Ma tante ne peut les sentir, donc nous n'en avons pas à nous, et gardons encore bien moins le vôtre.

—Puis-je passer par la cuisine afin de jeter un coup d'oeil dans votre cour?

—Inutile, il n'est pas nécessaire de passer par la maison, veus n'avez qu'à pousser la barrière à l'extérieur, elle n'est que fermée.

—Mais encore, Mademoiselle, ne l'avez-vous pas vu passer?

—Dame, dans la cour, en plus des pelures que je vois souvent choir, il passe une quantité de chats: comme personne ne leur fait poser de numéro, soit à la tête, soit à la queue, j'ignore absolument de quel logis ils viennent.

Sur ce, je refermai la porte. Mon trop curieux voisin devait en avoir pour sa curiosité.

Je me demandais un peu si ma tante avait entendu ma dernière phrase, surtout ce qu'elle en pensait.

Je constatais que ma réponse avait été joliment impertinente. Je n'osais pas la regarder, je repris ma place sans bruit et me disposais à continuer mon repas.

Pour la première fois j'entendis son-

ner son rire. Je relevai brusquement la tête.

—Sais-tu que tu l'as proprement rabroué notre voisin. Quelle mouche l'a donc piqué de venir voir ce qui se passe ici? Venir nous parler chat, et à l'heure du dîner! Imaginer que j'accapare les animaux d'autrui! Vieille fille je suis, mais sans chat ni perroquet (et de nouveau elle rit de bon coeur). Qu'il fixe donc un numéro à la queue de son chat et il saura ainsi qui s'en empare.

J'avais entendu rire ma tante Odile! Je ne pouvais en croire mes oreilles. J'ignorais si la chose était de bon ou de mauvais augure. Je craignais que cet accès de gaieté ne fut suivi d'un accès de mauvaise humeur. Mais les heures qui suivirent coulèrent calmes et paisibles sans amener de bourrasque.

Notre vie était aussi régulière que le tic tac de l'horloge. Sans déroger d'une minute, invariablement à telle heure nous levions, une demi-heure plus tard nous étions à l'église, à la même heure dite nous déjeunions, et ainsi de suite jusqu'au coucher.

Le deuxième dimanche de novembre, Monseigneur le Curé annonça qu'il commençait sa visite paroissiale.

Pour nous cette simple nouvelle était tout un événement.

Enhardie par les bonnes dispositions de tante Odile, je m'avisai de lui demander suivant ses prévisions, ayant toujours demeuré à Saint-Roch et dans la même rue, quel jour elle présumait qu'il en serait à la rue Saint-François?

—Dans deux semaines, dit-elle. Qu'as-tu l'intention de faire?

—Nous allons j'imagine faire un brin de ménage. C'est la visite la plus importante que nous recevrons de toute l'année, n'est-ce pas?

—Je n'ai pas l'habitude de bouleverser ma maison, et ne suis pas disposée à te donner carte blanche, car il n'est rien que je déteste tant que le changement. Tes goûts ne sont certainement pas les miens et je ne veux pas risquer de me sentir étrangère dans mon propre chez-moi; cependant de manière à te prouver que je mets de la bonne volonté, je veux bien te permettre de me soumettre tes plans.

Je jubilais intérieurement, dès le lendemain, armée d'un plumeau et d'un torchon, j'enlèverais la poussière, et, avec un peu de diplomatie, j'arriverais peut-être à changer la disposition.

Comme c'était aujourd'hui dimanche et que je ne pouvais pas commencer tout de suite, je décidai que, me sentant plus heureuse que je ne m'étais sentie depuis mon entrée dans cette maison, j'avais d'assez riantes dispositions d'esprit pour affronter l'interrogatoire que Mère Clotilde ne manquerait pas de me faire subir.

Je m'acheminai lentement à pied par la rue Dorchester. Je musai un peu sur le pont. Les feuilles restées aux branches étaient d'un beau rouge mordoré, un épais tapis de même teinte couvrait les bords de la rivière, tout parlait de tristesse et de mort. Fuite des oiseaux devant les premiers froids, chute des feuilles, mort des plantes, état lamentable des jardins, autant de raisons de sentir mon coeur se serrer. L'hiver s'avancait à grands pas, mais tante Odile montrant de meilleures dispositions. Il serait peut-être plus gai que l'été ne l'avait été pour moi. De toutes façons, ma jeunesse rendait facile l'espérance qui, après tout, ne meurt qu'avec nous.

Les bonnes Mères furent on ne peut plus surprises de me trouver si gaie, si animée. "Gabrielle était mauvais pro-

phète, dis-je à Mère Clotilde, je ne vais pas me mettre à rire et à sauter pendant la grand'messe, ce serait bien mal mettre en pratique vos excellents enseignements."

J'écourtai ma visite, expliquant que j'avais à aller saluer tante Aurore.

Sur le pont, je ne sus pourtant pas m'empêcher de perdre encore quelques minutes. Le soleil allait se coucher derrière les montagnes, faisant tomber sur les champs une longue traînée de feu, mettant aux fenêtres des maisons des reflets d'incendie.

J'arrivai chez tante Aurore, qui était inquiète, juste pour avoir le temps de l'embrasser, et de lui expliquer qu'il m'avait fallu aller au couvent. Je la priai de m'excuser de n'avoir pas eu la délicatesse de la prévenir.

—Toute excusée, mignonne, dit-elle, d'autant que cette course paraît t'avoir rajeunie de dix ans.

Je ne le lui dis pas, mais je le savais bien, ce n'était pas ma course qui m'avait rajeunie de la sorte, mais bien les gentillesses de tante Odile, lesquelles, pour s'être fait attendre plus longtemps n'en étaient que mieux goûtées.

Le lendemain lundi, afin de ne pas donner à ma tante le temps de changer d'idée, immédiatement après le déjeuner je me mis en devoir de lui soumettre mes plans. D'abord les quelques chaises anciennes, rangées très raides le long des murs, devaient, à mon avis, se plier à mes caprices, tout aussi bien que tante Odile. Facilement j'obtins cette concession. Il y avait un autre détail qui me tenait bien fort au coeur, mais dont je craignais de ne pouvoir obtenir la réalisation.

Dans cette chambre, pompeusement désignée du nom de salle d'entrée, se trouvait une ancienne commode, espèce de boîte rectangulaire, dont le bois franc avait été recouvert d'une peinture qui n'était ni noire ni brune. Sa seule décoration était d'énormes poignées de pierres blanches qui tranchaient affreusement sur ce fond sombre.

Depuis la veille que je me creusais la cervelle pour savoir où nous pourrions bien la faire passer! Son utilité était incontestable, dans ses tiroirs rebondis, disparaissaient des piles et des piles de draps, de nappes, de serviettes qui ne pouvaient toujours pas être placées sur les meubles en décoration.

Ce matin donc, je me tenais devant ce meuble peu artistique, et je devais avoir l'air décontenancée car, une fois de plus, j'eus le plaisir d'entendre rire ma tante.

—Si tu avais une baguette, il te serait agréable de la faire disparaître ou de la faire se changer en un autre meuble, un piano par exemple.

Ma tante avait donc lu des contes de fée. Pourquoi ne voulait-elle pas que j'en lusse? Heureusement au couvent on m'avait permis d'en parcourir quelques volumes.

Je pensais en souriant. "Ce que j'en fais des découvertes depuis quelques semaines!" Il faudra que j'écrive mes mémoires, ils finiront par être intéressants.

Les bras ballants, je souris d'abord sans répondre.

—Vous avez deviné juste, dis-je enfin, mais je ne vois aucune solution à la question.

Impossible de la faire disparaître tout-à-fait, nous en avons besoin. Que ferions-nous de tout ce qu'elle contient? Dans ma chambre il n'y a pas de place pour elle. La mettre dans la cuisine serait un véritable non-sens. Il faut donc se rési-

gner à la garder ici et à lui faire risette puisque nous ne pouvons faire autrement.

Nous pourrions bien aussi la faire disparaître derrière un paravent, cette solution ne vaut pas mieux que les deux autres, un achat signifie toujours déboursé, mes finances ne sont pas meilleures que les vôtres, de plus son installation rendrait la salle trop étroite.

Je proposais de lui faire risette, mais je commençai par lui faire longue figure quand ma tante dit:

—Tu fais pitié à voir; je puis te fournir l'unique solution: nous la transporterons dans ma chambre.

J'y avais bien pensé, mais jamais je ne me serais décidée à demander chose pareille. Tante ne tenait pas à l'avoir chez elle puisqu'elle ne l'y avait jamais mise jusqu'à aujourd'hui.

Je bondis de joie, j'allais l'embrasser avec effusion quand elle me dit: "Ah bien! non! pas de ces démonstrations là, je les déteste."

Je ressentis tout de suite un petit froid au coeur. Ma joie avait besoin de s'extérioriser. Comment la remercié du nouveau sacrifice qu'elle s'imposait? Je balbutiai un merci qui avait perdu de sa chaleur en passant par cette épreuve.

N'importe! dans quelques jours notre petit chez-nous aurait un tout autre aspect. Sans avoir une apparence princière, il serait pour le moins convenable et à mon goût.

Patiemment j'enlevai la lingerie, les belles nappes en fine toile du pays, les draps en fil de lin, les serviettes frangées à la main, cette énorme monstre contenait de véritables trésors.

Toute la semaine je fus occupée à placer, déplacer et replacer afin de trouver à chaque meuble la place qui lui donnerait toute sa valeur. Enfin, un après-midi, je demandai pour décorer les murs à ma façon: "Mets les gravures à la place que tu voudras, pourvu que tu me laisses tous mes saints." Ce que je fis quelque peu à contre-coeur: il y avait certains cadres à la dorure tellement défraîchies qu'ils auraient été aussi bien mis au rancart. Mais, somme toute, je devais me montrer raisonnable, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, que demander de plus?

La journée de la visite paroissiale m'amena bien une foule de recommandations comme celle-ci: Ne fais pas trop de frais de toilette, mets une robe qui soit assez longue (il était impossible de faire entendre à ma tante que la mode voulait la robe en haut du genou, et que je n'avais pas soixante-quinze ans.)

Confiante en ses bonnes dispositions, je risquai la robe terminée avec l'aide de tante Aurore et qui me plaisait énormément.

En attendant notre visiteur, nous étions assise à nos places coutumières dans la salle, et nous travaillions comme toujours. En levant les yeux, ma tante s'avisait de remarquer ma tenue.

—Où as-tu donc pris cette nouvelle toilette? Si elle était d'une longueur convenable, je pourrais te dire qu'elle me plaît.

—C'est la robe que je décousais certain matin, et que tante Aurore m'a aidée à confectionner, le jour où vous avez été demandée chez l'une de vos amies.

—Bon! Bon! fit-elle, j'étais bien certaine que tu n'avais pas imaginé tant de détails toute seule. Pourvu que Monseigneur ne te passe pas de remarques, je la trouve bien courte, (imaginez elle avait pour le moins trois pouces en bas du genou et j'avais dix-sept ans!) j'en

serais mortifiée pour toi et pour moi puis que je suis responsable de ta conduite.

A la fin j'en vins à croire que ma toilette était inconvenante et regrettais d'avoir écouté le petit démon qui m'avait soufflé de la mettre.

L'arrivée de notre visiteur mit fin à mes trances. Suivant la coutume, de sa main puissante de ministre du Seigneur, il traça sur nos fronts inclinés le signe rédempteur, puis avec une bonté toute paternelle il nous causa quelques instants. Il me posa une foule de questions. Avant de partir il dit à tante Odile que la présence d'une jeune fille devait lui être agréable, qu'il en constatait même les bons effets dans la tenue de la maison. Pas que je veuille vous faire de reproches, insista-t-il, mais à un certain âge nous perdons complètement le goût de ces menus détails, trop de fois nos plus beaux rêves ont été anéantis par la faux tranchante de la réalité; blasés, nous nous laissons vivre indifférents.

A ma grande stupéfaction, ma tante glissa dans la main du prêtre un billet de dix piastres. Il est vrai que l'église était en construction, mais nous ne vivions pas de manière à me laisser croire à une telle générosité.

Je me donnai bien garde de ne rien dire, d'autant que ce n'était pas du tout mon affaire, et que, je regardais comme une indiscretion de ma part d'avoir découvert le montant de son aumône.

Au souper ma tante se crut obligée de m'expliquer qu'elle s'était montrée plutôt généreuse pour la construction du temple de Dieu, mais que cette folie de sa part nous obligerait à faire de nouvelles économies.

—Que faudra-t-il retrancher de notre vie déjà si simple? fis-je stupéfaite. Je ne voyais nullement rien dans notre existence qui ne fut le stricte nécessaire.

—Pour ta part, je ne te demanderai rien puisque tu ne vois aucun sacrifice que tu te sentes disposée à faire joyeusement.

—Non, c'est vrai, je ne vois rien d'inutile ou de superflu, si vous trouvez quelque chose vous seriez bien bonne de me le dire, car j'aurais mauvaise grâce à me faire tirer l'oreille quand, à votre âge, vous montrez tant de générosité.

Je te mentionnerai seulement le pétrole, couche-toi quelques minutes plus tôt, tu ne t'en porteras que mieux.

Les fêtes venaient rapidement. Il ne pouvait être question de me coucher plus tôt, j'avais entrepris de tricoter une frileuse pour tante Oidile.

Le poêle de cuisine était le seul système de chauffage. Nous le laissions s'éteindre le soir. Ma tante habitait la chambre tout au fond, donnant sur la rue, bien des fois depuis que l'automne était arrivé, je m'étais dit qu'il ne devait pas faire chaud le matin dans sa chambre.

Inutile de m'informer, il était facile d'en juger par la température de mon propre réduit; de plus, elle m'aurait répondu comme elle le faisait invariablement quand je lui parlais de bien-être, qu'elle était habituée, qu'elle n'en souffrait pas.

Seulement dans mon for intérieur, j'étais positive que ce présent serait pratique et bienvenu.

Tante Aurore aurait un chemin de table dont elle avait envie depuis longtemps, et qu'elle n'avait pas eu le loisir de se broder, travaillant tous les jours pour autrui.

Donc, ces deux mois auraient des soirées bien employées.

A huit heures et demie nous nous retirions chacune dans notre chambre.

Je déplaçais aussitôt mon travail, quitte à le faire disparaître sous mon couvre-lit si j'entendais tourner le bouton de la porte.

Enfin la Messe de Minuit, attendue avec impatience, arriva et, comme toujours, elle éveilla en mon âme de fortes émotions. Les cantiques de Noël, chantés par des choeurs superbes, me donnèrent l'illusion d'avoir laissé pour quelques heures la triste vallée de larmes que nous habitons, et d'être mêlée aux esprits angéliques, chantant les louanges de l'Enfant-Divin.

Revenue à la maison, je n'avais pas sommeil, et fus on ne peut plus surprise quand tante Odile me dit de m'aller coucher immédiatement.

Nous n'avions pas, il est vrai, préparé de réveillon, mais nous aurions pu nous payer le luxe d'une tasse de café et d'une petite causerie, maintenant que nous nous entendions presque. Sans répliquer, je me retirai. Assise sur le rebord de mon lit, j'écrivais fébrilement et n'entendis pas entrer ma tante.

—Couche-toi vite, tu seras lasse demain matin. Mais à qui écris-tu tant de pages?

—A personne, j'écris pour moi-même.

—Ne fais pas ton journal. Les femmes ont assez de dispositions à tout rapporter à elles-mêmes. Je ne puis te permettre ce passe-temps, en apparence inoffensif, mais qui ouvre toute grande la porte à l'imagination et donne, à des faits insignifiants en eux-mêmes, des proportions extravagantes.

La folle du logis trouve toujours assez d'occasion de s'exercer dans la vie d'une jeune fille.

Je me disposais à faire disparaître dans ma malle le petit calepin noir que j'avais à la main.

Donne-le-moi, dit-elle, de la sorte tu ne seras pas tentée de le reprendre.

Le lui donner, je ne me sentais pas disposée à cela du tout. Je ne voulais pas déchaîner une tempête en résistant de front. Quel parti prendre? Quelle raison plausible donner de mon refus?

Ce calepin avait appartenu à ma mère et ne m'avait pas quittée depuis sa mort. Je fis valoir cette raison.

—Bien, fit-elle, ce n'est pas le temps de nous disputer en cette nuit de Noël, mais promets-moi de n'y plus tracer une ligne.

Je promis du bout des lèvres, me demandant si j'aurais la force de tenir.

Le matin du premier de l'An, j'étais radieuse. Je me fis souhaiter la "Bonne Année" par ma tante avant la messe basse, pendant laquelle j'eus une foule de distractions en pensant à l'accueil qui serait fait à mon cadeau.

Mots magnétiques que les souhaits. "Une bonne et heureuse année!" nous disent les gens, et ces mots ont l'heur de nous faire croire au bonheur pour quelques minutes au moins, bien que les vœux les plus sincères ne changent rien au cours de notre destinée.

Au déjeuner, je lui offris mon paquet soigneusement enveloppé de papier de soie, attaché de petits rubans mauves.

Pour une fois tante Odile eut l'air embarrassée, elle si sûre d'elle-même en toutes circonstances. Elle tournait et retournait ce petit paquet si léger, sans oser le défaire pour en connaître le contenu.

Je riais sous cape, les yeux rivés sur mon assiette, je faisais mine de ne pas me rendre compte de son hésitation.

Enfin, elle rompit le silence.

—Un cadeau pour moi, à l'occasion du Jour de l'An, il y a des années et des années que la chose ne s'est pas produite; aussi me prends-tu absolument au dépourvu: ayant imaginé que tes finances ne te permettaient pas de faire la moindre dépense superflue, je m'étais abstenue de mon côté de t'acheter un présent de manière à ne pas te mettre à la gêne.

—Tante, ne parlons pas de ce qui me concerne, mais regardez plutôt ce que contient ce paquet, j'ai tant hâte de voir si vous serez contente, ne me faites pas languir davantage.

—Des faveurs, tu me reportes aux jours heureux de ma jeunesse. Elle avait donc un coeur, elle était encore plus émue qu'elle ne voulait le paraître.

En apercevant la frileuse: — Mais c'est bien trop joli pour moi. Quel effet produira ma vieille face ridée au milieu de cette soyeuse laine mauve. Mais l'idée est gentille, je ne sais comment te remercier.

Mon cadeau avait été apprécié, il n'en fallait pas davantage pour que je sois satisfaite.

Mes distractions furent encore bien nombreuses durant la grand-messe. Je désirais aller chez tante Aurore le jour même du premier de l'An. Comment insinuer cette idée à ma tante?

Après le dîner elle entra dans ma chambre. Comme elle avait mille et une raisons de s'y introduire, je ne le remarquai pas au premier moment.

Elle revint portant sur son bras une robe ancienne de soie transparente.

Je crus qu'elle avait l'intention de s'en affubler.

—Mais non. Si tu penses pouvoir te confectionner là-dedans une toilette convenable, il me ferait plaisir de te l'offrir, dit-elle.

Refuser eût été une grossièreté sans nom. Pourtant je me demandais quel profit je pourrais bien en tirer?

Je la remerciai de mon mieux.

—Afin de l'utiliser de la manière qui lui donnera le plus de valeur, je prendrai conseil de tante Aurore.

—Tu me fais penser, je parie que tu désires aller lui rendre visite aujourd'hui.

—Oui, j'en serais contente, si toutefois, vous ne vous sentez pas trop seule.

—Pourvu que tu n'y restes pas trop longtemps, soit, je te donne la permission.

Mon petit paquet dans ma poche, je me hâtai vers la rue de la Reine en me demandant comment faire pour n'être pas longtemps?

Comme l'accueil et les souhaits étaient différents ici. "Une bonne et heureuse année, mon enfant, et un petit mari dans le cours de l'année!" Qui lui avait dit que c'était là mon désir le plus intime? Moi qui commençais à douter de ne jamais pouvoir le réaliser ce rêve dans les conditions où je me trouvais placée, avec de tels souhaits j'étais positive que cette année qui commençait m'apporterait ce grand bonheur.

Je l'embrassai à plusieurs reprises. Je me dédommageais sur sa petite personne des réserves inutilisées de tendresse dont mon pauvre coeur débordait.

Elle me rendait mes caresses et souriait avec indulgence aux absurdités que je lui débitais.

Je faillis oublier le cadeau que je m'étais donné tant de mal pour finir à temps.

L'horloge en sonnait quatre coups me fit sursauter, j'avais promis de ne pas m'amuser.

—Tenez tante, j'oubliais de vous donner le chemin de table que je viens de terminer pour vous; vous excuserez bien

s'il n'est pas repassé, nous n'avons pas une installation bien moderne rue Saint-François, j'ai eu peur de l'abîmer, et vous l'apportez comme un chiffon.

—Quelle idée délicate! Tu savais que je désirais quelque chose de semblable. Quelle somme de travail! Comme tu as choisi un modèle compliqué! Tu voulais me prouver que tu avais des doigts de fée.

—Tu imagines bien que je ne t'ai pas oubliée non plus. Montons là-haut. Tu vas voir.

Au fait, comment as-tu pu faire un travail aussi long rue Saint-François? N'es-tu pas surtout supposée travailler pour ta tante?

—Non, au contraire, je jouis sous ce rapport d'une complète liberté, mais je dois vous dire que ce petit travail a été exécuté durant la soirée.

Nous étions rendues à l'atelier. Tante Aurore souleva une cretonne recouvrant l'un des mannequins. Un cri de joie m'échappa. — La jolie robe blanche! Pour moi! C'est beaucoup trop beau, je me sentirai mal à l'aise dans une semblable toilette habituée que je suis dans mes vieilles nippes aux couleurs foncées.

—Tu t'y feras vite, dit-elle en souriant.

Pourtant je ne pouvais plus prolonger ma visite. Il m'en coûtait de m'arracher à cette atmosphère de gâterie.

—J'oubliais quelque chose. Tante Odile m'a fait présent d'une robe de soie transparente qu'elle portait dans sa jeunesse. Quel profit puis-je en tirer?

Une minute elle resta songeuse. Ses paupières s'abaissèrent sur ses grands yeux noirs, puis relevant sa tête fine: "Je sais, fit-elle, nous en ferons un saut de lit gentil et pratique. Je parie que tu n'as encore que ton édreton de pensionnaire. Elle a eu ce jour une idée d'or, tu dois être satisfaite de ton Jour de l'An."

J'étais heureuse, aussi heureuse qu'il est possible à une enfant sans mère de se sentir contente et satisfaite en ces jours de réunions familiales.

CHAPITRE QUATRIEME

Janvier s'en allait tranquillement. Chez tante Odile pas une visite particulière. Oncle Félix était venu et quelques-uns des enfants, ce n'était rien de nouveau, nous avions de temps à autre le plaisir de les voir.

Un jour, dans la rue, je rencontrai de nouveau Gabrielle Desneiges.

—Quelle belle paresseuse tu fais! Sors-tu donc tant que tu n'as pas le temps de venir me voir?

—Oui dame, je sors mais je ne vais pas plus loin que dans la rue.

—J'espère donc, chérie, que tu prendras quelques minutes pour venir causer avec moi. Pas cette semaine, dit-elle, tout mon temps est pris.

—Tout ton temps est pris à l'avance, mais que fais-tu donc?

J'étais on ne peut plus surprise.

—L'avant-midi je dors pour me reposer. L'après-midi, j'ai des invitations pour le thé, pour des parties de bridge, etc. Le soir je suis promise dans ma famille pour des soirées intimes. Mais la semaine prochaine je serai à ta disposition, mercredi après-midi, disons.

Sans réfléchir que je n'avais pas le droit de prendre ainsi une décision de mon chef, je promis à l'aveugle.

Gabrielle sortait autant que cela. Est-ce que je ne pouvais pas sortir un peu, moi aussi?

Après l'avoir laissée, je me demandais quel temps il pouvait bien lui rester pour

les choses sérieuses. L'avant-midi, la paresse; l'après-midi, le monde; à la soirée, encore des futilités. Pourtant elle avait l'air bien contente de son sort.

La vie très simple que je coulais, ne m'avait pas préparée à comprendre que l'on puisse se faire des relations mondaines de véritables occupations.

Quand je revins à la maison j'avais l'air toute chose.

—Qu'as-tu? demanda tante Odile. As-tu rencontré quelqu'un? As-tu eu un désappointement?

—Je n'ai rien, répondis-je.

Quelques minutes plus tard, sans préambule, je prenais comme cela de ces décisions subites qui avaient l'art de décontenancer ma tante, je plaçai ma requête.

—Me permettez-vous de me rendre chez l'une de mes compagnes de pensionnat, mercredi de la semaine prochaine?

—Je voyais bien que tu cachais quelque chose sous ton chignon. Quoi? Je ne le savais pas.

J'avais complètement oublié de vous dire, si la chose peut vous intéresser, que ma chevelure était longue. Ma mère vivante n'avait jamais permis qu'on la coupât: C'était, disait-elle, la plus belle parure pouvant encadrer ma figure irrégulière. Ce n'était pas ici que j'aurais obtenu de faire couper mes cheveux à la garçonne, si jamais cette fantaisie m'était venue à l'idée.

—Allez chez l'une de tes anciennes compagnes, c'est bien simple et bien naturel en soi. Tu pourrais cependant commencer par me dire le nom de cette jeune fille, ce qui me permettrait de me rendre compte si je connais la famille, et de décider ensuite si je puis te permettre d'avoir avec elle des relations.

—Gabrielle Desneiges. Ses parents demeurent à Saint-Roch depuis très longtemps, vous devez certainement les connaître.

—Oui et non. Je sors si peu que les souvenirs que je garde sont lointains. Son père est dans les affaires. Pour quelle maison travaille-t-il maintenant? Je l'ignore. Un grand brun très maigre, lorgnon à l'oeil, ne cause de rien autre que de ses affaires. La mère une jeune femme (au fait elle ne doit plus l'être maintenant) futile, uniquement occupée de ses toilettes, de parer ses enfants et de les exhiber dans les salons, en ayant soin de répéter à tous les invités: "Mes enfants, vous verrez comme ils sont gentils." Avaient-ils en naissant de bonnes dispositions? Je doute fort qu'avec une telle éducation, elle n'ait réussi à faire autre chose que des pédants de ses garçons, des coquettes et des inutiles, ne sachant rien faire de leur dix doigts, de ses jeunes filles.

Je n'aurais rien de bon de cette diatribe qui n'était toujours pas une réponse à ma question.

Je me risquais à prendre la part de ma petite amie. Dans mon for intérieur, je comprenais que si tante venait à savoir qu'elle sortait et sortait encore, elle me refuserait sa permission. Pour une fois, me dis-je en moi-même, je voudrais bien voir comment les choses se passent ailleurs.

—Tante, dis-je peu convaincue, cette jeune fille sort du couvent, comment voudriez-vous qu'elle soit devenue en quelques mois une coquette consommée?

—Tu connais peu le monde pour parler ainsi. Je parie que de toutes les vacances, elle n'a connu que pique-niques, parties de tennis, bains de mer, soirées dansantes, etc. Que dire maintenant de ses oc-

cupations, depuis qu'elle a mis les pieds à la ville?

Je suis peu au courant des amusements auxquels on se livre présentement, pourtant, je ne suis peut-être pas loin de la vérité en disant qu'elle n'a pas une minute pour penser sérieusement à son avenir.

Je ne dis pas qu'elle ne pratique pas sa religion; mais, durant cette messe écourtée qu'elle n'entend certainement que le dimanche, son esprit est occupé de bien autre chose que des mystères augustes se déroulant sous ses yeux; ayant peu dormi, elle n'est qu'à demi éveillée, et si elle s'éveille tout-à-fait, c'est pour examiner les toilettes de ses voisines.

Telle était la jeune fille mondaine hier, telle elle est aujourd'hui, telle elle sera demain. Là je reconnaissais ma tante Odile des premiers mois.

—Ne vous montrez-vous pas trop sévère dans vos jugements hasardai-je?...

—Je le voudrais bien, mais pourtant je suis à peu près positive d'être bien près de la vérité.

Ecoute, je préfère t'empêcher de nouer des relations que de te forcer à les suspendre après quelque temps, ce qui amène toujours de la critique. On me taxera d'exprit étroit, de vieille fille enragée, pas que la chose me soit pénible, depuis longtemps les appréciations du monde me laissent très froide, mais tu en sentirais le contre-coup. Si tu prenais l'habitude de voir cette jeune fille de ton âge, tu souffrirais davantage de te sentir seule de nouveau.

Il fallait bien avouer, bien qu'il m'en coûtât énormément. Pour la première fois j'avais décidé par moi-même. Je me demandais quel lutin m'avait soufflé ce oui, dit si à la légère. En somme, il m'eût été indifférent d'y aller ou de n'y pas aller, si je n'avais pas auparavant commis l'imprudence d'engager ma parole.

—Sur les instances de Gabrielle, tante, j'ai promis de me rendre chez elle mercredi prochain; j'avoue que j'ai eu grand tort, et vous promets sincèrement de faire tout en mon pouvoir pour cesser tout-à-fait ces relations si elles ne vous plaisent pas. Peut-être reviendrez-vous de vos préventions quand vous l'aurez vue ici?...

Je m'attendais au pire.

—Tu mériterais, pour la légèreté avec laquelle tu as donné ta parole sans me consulter, ce que tu n'étais pas en droit de faire, que je t'y fasses manquer. Si tu as pour deux sous du sang de ta famille paternelle dans les veines, ce serait la punition la plus exemplaire que je pourrais t'imposer. Si nous avions le téléphone, et qu'il soit facile de prévenir cette demoiselle, cette solution serait à tous points de vue la meilleure. Trouver une raison plausible, un voyage inattendu, un visiteur qui arrive sans avoir prévenu, est une chose bien facile, mais t'envoyer toi-même faire ce message me paraît tout à fait impossible. Avec ta nature franche et tout d'une pièce, il leur serait facile de lire sur le bout de ton nez que tu leur débitais un conte, préparé à l'avance. Donc, pour cette fois, tu iras, mais ne te fais pas trop pressante dans tes invitations afin qu'elle comprenne, si elle n'est pas sotte, que nous ne tenons nullement à la voir souvent.

—Vous comprenez, si elle est aussi lancée que vous l'imaginez, elle ne sera pas pressée de venir s'ennuyer en ma compagnie.

—Et ce sera tant mieux pour toi.

La séance était close. Je m'étais mise dans une belle impasse, chanceuse encore de m'en tirer à si bon compte.

J'avais obtenu ma permission, la fou-

dre n'avait pas éclatée, mais je n'étais pas satisfaite pour si peu, une crainte inexplicable me dévorait au sujet de cette sortie, j'avais comme le pressentiment d'une catastrophe, vainement je me railais moi-même, le calme ne renaissait pas dans mes esprits.

Ce mercredi arriva enfin. Je fis quelques frais de toilette, mais je ne me sentais pas en train. J'avais pour me rendre là une permission escamotée. N'avais-je pas constaté par moi-même que Gabrielle devenait mondaine. Comment me tirerais-je de cette visite? Si par hasard, il allait y avoir chez elle grande compagnie. Quelle raison avais-je de croire que j'étais la seule invitée? Au premier moment, c'était cette idée qui m'avait tentée; après réflexion, je me trouvais bien nigaude d'avoir pu imaginer chose semblable.

Il ne me serait pas nécessaire de faire effort pour ne pas me montrer pressante dans mon invitation. Pour un peu, j'aurais désirée me trouver mal tout à coup, afin d'avoir une excellente raison de rester à la maison.

En m'en allant, je me fis à moi-même un discours. Arriver en visite avec une tête tout au plus de circonstance pour un enterrement, ce n'est pas convenable.

Et, mes plans de juillet, mon désir de me marier le plus tôt possible, où en étais-je de la réalisation de ces projets? Il est vrai que la vie me paraissait plus supportable; mais, en somme, je ne désirerais pas moisir quatre ans dans cette maison, où si on me tolérait maintenant, j'étais toujours parfaitement inutile, je partirais sans y laisser le moindre vide. Gabrielle me fit une réception des plus cordiales; enthousiaste de nature, formée à ces formalités mondaines, vous auriez pu croire que ma visite lui faisait un plaisir immense.

Je fus introduite dans un salon au luxe raffiné, tentures de peluche, poufs de satin, tapis moelleux, c'était tout l'opposé de chez tante Odile.

Quelques jeunes filles étaient déjà arrivées et causaient à mi-voix. La plupart m'étaient totalement inconnues. Il y eut encore quelques arrivées tardives, et bientôt dans mes oreilles, pas du tout habituées à ce genre de fracas, retentirent sans ordre, mais de manière à me donner le vertige, des: superbe! épatait! renversant! merveilleux! Je n'avais jamais entendu tant de qualificatifs!

Dans un coin on parlait théâtre. "As-tu vu la dernière vue à l'Auditorium?" disait une brunette à sa compagne, qui certes n'avait pas l'air d'une débutante." "Oui, ma chère, c'est d'un chic! mais, tu sais, dans quinze jours ce sera bien mieux: il y aura la Comédie Française." Et les superlatifs de sonner creux, insipides. Dans un autre coin on parlait tennis. "Étais-tu l'autre jour à la joute (les noms m'échappèrent) au Jacques-Cartier?" "Non, de répondre l'interlocutrice, j'étais allée à Montréal."

Autant de sujets qui m'étaient parfaitement étrangers. Je me sentais perdue, submergée dans cet océan mondain sans aucune chance de me rattraper.

Une de mes anciennes compagnes, probablement par sympathie, peinée de me voir si seule, si dépaysée, pensa me tendre la perche de salut.

Avec une parfaite bonne grâce, elle s'approcha et entama la conversation comme si nous nous étions laissées de la veille.

Nous parlâmes de la température, des bonnes dames religieuses, un peu de nos occupations, et finalement il fallait trouver un sujet présentant plus de ressources.

—Tu lis, je suppose. As-tu suivi le dernier roman de la PRESSE?

—Non, fis-je un peu gênée. Je connaissais tout juste le nom de ce journal. Au couvent, la lecture des journaux est chose défendue. Chez tante Odile on ne voyait que l'ACTION CATHOLIQUE et encore il ne m'était pas permis de suivre le feuilleton. Je ne pouvais donc ajouter un mot sans risquer de commettre une bévue monumentale.

Il y eut un petit silence pénible pour les deux, car Lucienne des Orties était réellement gentille et souffrait de mon embarras.

—Vas-tu quelques fois sur la Terrasse? Le 22ème a donné au cours de l'été de bien jolis concerts.

Encore une fois je fus forcée de répondre: "Non, je ne vais pas plus sur la terrasse Dufferin que je ne lis la PRESSE."

Elle paraissait décontenancée. D'où pouvait-on bien m'avoir tirée? Une jeune fille du vingtième siècle restant entre les quatre murs d'une maison, c'était pour elle invraisemblable.

—Je commets bévue sur bévue, dit-elle. Je me rappelle maintenant que tu devais aller te fixer chez ton oncle à Saint-Joachim, alors tu ne peux pas être au courant de ce qui se passe à Québec. La mentalité de nos campagnes est aussi bien différente de celle de nos villes, on y a sur l'éducation des jeunes filles des idées fort arriérées.

—Je reste à Québec, ne pus-je m'empêcher de répondre. Il m'aurait déplu de faire un mensonge; même pour préserver ma réputation, car je voyais bien que Lucienne commençait à me prendre pour une oie.

De nouveau il y eut un silence. Bien que Gabrielle fut très occupée, en passant près de nous, elle voulut bien relever la conversation languissante.

Es-tu allée à Montréal? questionna-t-elle. Moi je préférerais aller y rester. Les gens sont bien moins cancaniers qu'à Québec. On y est plus large aussi, une jeune fille fait pratiquement ce qu'elle veut sans être remarquée.

Sans attendre ma réponse, comme un papillon, elle était déjà partie, me laissant de plus en plus interdite.

Lucienne découragée me laissa bientôt à mes réflexions. Gabrielle venait de prier de l'accompagner au piano, elle-même jouant le violon.

Le morceau achevé, sans écouter les applaudissements et les félicitations qu'on lui adressait, Gabrielle s'avança vers moi en souriant; à ton tour, chérie, je me rappelle à point que le Ciel t'a fait cadeau d'une jolie voix, ce n'est pas pour ton simple plaisir mais aussi pour l'agrément de tes semblables.

—Merci, je ne puis m'exécuter. Depuis ma sortie du couvent je n'ai rien pratiqué, faute d'instrument.

—Ne fais donc pas de simagrées, ce n'est pas gentil, dans mes petites réunions toutes et chacune concourent au plaisir général.

—Je regrette de ne pouvoir t'être agréable, mais il me serait impossible de rendre quoi que ce soit.

Elle insista encore quelques minutes, puis une autre fut priée et s'exécuta de bonne grâce.

Quel soulagement quand, à six heures et demie, je mis le pied dans la rue; je respirai longuement, l'air frais soulageait ma tête en feu, mais mes idées restaient encore mêlées.

Il ne me pressait pas de rentrer chez tante Odile. L'heure du souper était passée et je n'avais pas faim. Nous avions grignoté des gâteaux, du chocolat. Ce que

je désirais, c'était la solitude pour mettre un peu d'ordre dans ma cervelle.

Quelques minutes, je marchai hésitante, instinctivement je pris le chemin de la rue Saint-Joseph, pour me perdre au milieu de la foule. Sept heures s'égrenèrent lentement aux tours de l'Eglise; il me fallait pourtant penser à entrer, tante Odile serait inquiète.

Lentement je repris le chemin de la rue Saint-François.

—Comme tu es en retard, tu as du bien t'amuser.

—Oui, assez.

—As-tu soupé?

—Non, mais je n'ai pas faim, nous avons mangé des friandises.

Alors nous pouvions continuer à travailler, les points s'allongeaient d'une façon alarmante, pourtant je ne pouvais abandonner la partie, tante se serait douté de quelque chose; au contraire je tenais à garder pour moi les réflexions que cette première sortie m'avait suggérées.

Seule dans ma chambre je me mis en devoir de coordonner les sentiments tumultueux qui se disputaient mon âme.

D'un côté j'étais consternée, mon plan et mes rêves d'avenir flottaient à la dérive, puisque j'étais si différente des autres jeunes filles, jamais je ne devais espérer sortir de l'ombre où je languissais. Je ne me sentais aucune disposition à devenir une poupée parlante et souriante comme toutes ces jeunes demoiselles. J'étais moi simplement, et telle je mourrais. N'empêche que la souffrance que je ressentais, tout au fond de mon coeur, m'était une preuve certaine qu'il me serait dur de devenir comme tante Odile, une vieille fille bonne seulement à tricoter des bas pour tous les pauvres de la Saint-Vincent-de-Paul.

Cette vie méritoire en soi, ne suffisait pas aux élans de mon coeur. J'avais rêvé avoir un foyer à moi, appuyer ma faiblesse sur une âme plus forte, en retour me dévouer sans compter pour cet ami bien cher et les enfants que le bon Dieu voudrait bien nous envoyer.

J'étais aussi étonnée que consternée. Comment dans quelques mois ces jeunes filles qui, l'an dernier, à pareille date, se promenaient dans les longs corridors du couvent, mains dans leurs manches et yeux baissés, étaient-elles devenues si vite, futiles et coquettes?...

Pas une ne semblait se rappeler les enseignements de nos maîtresses. Ne portaient-elles pas des toilettes pour le moins risquées, décolletage audacieux, manches absentes (n'est-ce pas qu'elles auraient été en peine de glisser leurs mains dans leurs manches?) Imaginez donc la tête qu'aurait fait tante Odile si elle s'était trouvée au milieu d'elles.

Pour ma part, pendant ces quelques heures, je m'étais fait l'effet d'un trouble-fête, au milieu de leur gaieté, de leurs rires.

Chanter, je m'en étais bien donné garde. Qu'avait-on exécuté dans cette réunion? Des chants dont les paroles m'avaient paru ridicules pour ne pas dire davantage, de la musique exécutable. Me voyez-vous aller risquer la "Berceuse de Jocelyn" par exemple, et leur donner une raison de plus de me trouver vieux jeu? Merci bien! Mais je n'y retournerais pas. Bientôt je cachai ma tête dans mes deux mains et mes larmes coulèrent amères.

Si j'avais eu une mère, elle se serait bien aperçue que ma sortie m'avait bouleversée, d'une caresse elle aurait forcée à la confiance ma nature peu expansive. Mieux, elle aurait choisi mes amies et m'aurait dirigée vers un milieu où je me serais sentie moins disparate. Dans mon inexpérience cette réflexion ne me vint

pas, mais je jugeai le genre humain sur l'échantillon qu'on m'en avait fourni et un grand découragement submergea mon âme.

Les poings sur les yeux je finis par m'endormir, mais les jours suivants cette sortie me poursuivit comme un remords.

A l'avance je me demandais quelle contenance je ferais quand Gabrielle viendrait me rendre ma visite. J'avais bien été forcée de l'inviter en partant.

Je ne possédais plus cette douce tranquillité que m'avait acquise l'habitude de ma vie simple et laborieuse. Le présent ne pouvait pas me satisfaire puisqu'il était incapable de me conduire à la réalisation de mon rêve d'avenir.

De nouveau je me mis à broyer du noir. Tout me déplaisait depuis mes occupations ordinaires jusqu'à mes sorties dans la rue. N'y avait-il pas jusqu'à mes visites chez tante Aurore qui m'étaient devenues une corvée!

Elle plongeait ses yeux noirs perçants dans les miens qui se dérobaient de crainte d'avoir à faire une confession, s'ils commençaient à livrer mon secret.

Tout de suite elle avait compris que je lui cachais quelque chose. Qu'il y avait eu chez moi un changement brusque. Quelle en était la raison? c'était bien ce qu'elle désirait savoir.

Trop discrète pour forcer une confiance, sachant bien à l'avance qu'avec ma nature elle n'obtiendrait aucun résultat, mais qu'elle réussirait plutôt à me bouleverser davantage, elle se contentait de m'étudier en silence.

Je m'efforçai de lui donner le change, je ris mais je riais d'un rire forcé qui sonnait faux.

Je voulais chanter; ma voix avait tout-à-coup des intonations si tristes qu'elle faisait lamentables les chants les plus ordinaires.

Chaque jour je me sentais plus sombre, plus triste, j'aurais voulu réagir, je ne sentais pas en moi assez de ressort pour le faire.

Voulant en finir avec cette tristesse folle et sans cause apparente, je décidai d'aller chercher chez Mère Clotilde conseil et secours.

Ne serai-je pas aussi bien d'entrer en communauté plutôt que de faire une aussi triste vie sur terre?

Nous étions en mars. La neige commençait de fondre sous les rayons plus chauds du soleil. La sève de ma jeunesse en montant en moi ne m'apportait que souffrance.

Sur le pont, la vue était splendide; d'énormes banquises venues s'échouer là, pleuraient leur vie qui les fuyait doucement, goutte à goutte. L'astre de feu en les caressant, les parait des couleurs les plus diverses et les plus joyeuses. Le réveil de la nature semblait se rire de mon cœur en deuil, deuil de mes illusions fanées avant d'éclorre, deuil de mes espoirs de tendresse morts avant de fleurir.

En partant mon intention était de tout raconter à cette bonne Mère. Rendue près d'elle, les mots s'étouffaient dans ma gorge. N'était-ce pas plutôt une question de sentiments? Une autre serait allée à cette réunion, n'aurait pas été bouleversée comme moi, et serait retournée dans le monde. Elle se serait peut-être sentie un peu différente les premières fois, mais bien vite aurait pris pied dans ce nouveau milieu.

Comment trouver les mots capables de rendre exactement ce qui se passait en moi? Mère Clotilde vint à mon secours, elle lisait dans mes yeux comme dans un livre ouvert: "N'essayez pas de tout raconter, de préciser, votre crainte de paraître

ridicule vous ferait me dire les choses tout autrement que vous ne les ressentez, mais je comprends votre silence même. Hélène a été imprudente, elle est allée dans le monde sans consulter personne, elle a été froissée dans tous ses sentiments les plus intimes. Ce froissement a produit dans son âme toute neuve une véritable révolution."

"Ce que vous êtes venue chercher ici, c'est un remède au mal qui vous dévore. Voici, priez mon enfant, priez et tâchez d'oublier. Surtout pas de désespoir quand la vie s'ouvre devant vous toute neuve et bien belle."

"Avez-vous revu Lucienne des Orties? elle est des plus gentilles et serait une amie capable de vous comprendre."

—Je l'ai revue, oui, mais je préfère ne voir personne, la compagnie de tante me suffit.

—Et moi, je vous dis qu'elle ne vous suffit pas. Votre jeunesse a besoin du contact avec d'autres êtres jeunes, afin de ne pas s'émousser trop tôt. Pensez que vous venez d'avoir dix-huit ans et qu'à cet âge on rit. Ne prenez pas cet air désolé d'une personne de quarante ans, pour qui la vie n'a plus de promesses, mais à qui elle n'a laissé que les débris brisés de ses rêves de vingt-ans. Commencez par le commencement: soyez jeune, soyez gaie, c'est l'un de vos plus grands devoirs. Ne vous appartient-il pas de mettre de la joie, tout plein la maison que vous habitez? Je ne vous conseille pas une quantité d'amies, mais de rencontrer une âme avec laquelle vous puissiez vous entretenir cœur à cœur. Le solitude ne vaut rien à votre âge, encore moins pour une nature comme la vôtre, se repliant si facilement sur elle-même. Mettez mes conseils en pratique, Hélène, oubliez si possible ce qui vous a bouleversée, priez et revenez me voir dans un mois. J'enverrai Lucienne des Orties vous rendre visite, promettez-moi avant de partir de ne pas vous montrer trop distante.

J'avais salué tante Aurore en m'en allant, je revins donc par le chemin des écoliers afin de jouir de l'air pur et du soleil le plus longtemps possible.

Phoebus baissait rapidement à l'horizon, ses rayons étaient pourtant encore assez ardents pour faire scintiller la neige sous nos pas. En général les piétons marchaient lentement, respirant à pleins poumons l'air vivifiant. Ils étaient pour la plupart par groupes, causant et riant. Pourquoi fallait-il que je fusse seule? Une affreuse rancoeur submergea mon âme. Quelle tristesse de n'avoir pas de mère, j'aurais trouvé du soulagement à pleurer sur son cœur.

Toutes les situations me semblaient belles comparées à la mienne.

Les promesses faites à Mère Clotilde me revenaient à l'esprit: prier et oublier.

A vêpres, je fis effort pour me recueillir et réussir à mettre plus de ferveur dans ma prière que je n'avais fait depuis longtemps.

Maintenant avril souriait. Le printemps m'apportait un renouveau de vie sans m'apporter la détente que j'avais espérée. Le temps ou une circonstance heureuse pouvaient seuls changer le cours de mes idées.

Un matin le courrier m'apporta une lettre de Louise, il y en avait en même temps une pour tante Odile. Je me hâtai de parcourir la prose de ma cousine, tracée de sa petite écriture fine et régulière. On nous invitait d'aller à la cabane à sucre: "Insiste auprès de tante, afin qu'elle te procure ce plaisir qui fera diversion dans ta vie monotone."

Je n'étais pas complètement perdue,

je me pris à désirer ce voyage. Revoir cette maison hospitalière et gaie, embrasser toute cette famille qui m'était chère, et en plus jouir en réalité d'un genre d'excursion dont il ne m'avait encore été donné que de lire les comptes-rendus. "Une excursion à la cabane à sucre", mais c'était le rêve de toute mon enfance! allait-il m'être donné de le réaliser?

J'attendais avec impatience que tante eût fini de lire sa lettre, ne doutant pas qu'elle ne contint une invitation analogue à la mienne. Enfin, elle enleva ses lunettes et me regardant avec un air tout drôle: "Mais à quoi pense-t-il, Félix? aller à la cabane à sucre, c'est bon pour une jeunesse de vingt ans, mais moi, qu'irai-je faire là?"

—Y êtes-vous souvent allée quand vous étiez jeune, tante? demandai-je.

—Oui, tous les ans, je me faisais un plaisir de m'y rendre, il m'en coûterait d'autant plus d'y aller maintenant, vois-tu.

—Oui, je comprends un peu sans saisir tout à fait. Mais pour me procurer le plaisir de voir cette industrie que je ne connais que de nom, et de me procurer le bienfait d'une journée à la campagne, ne vous imposeriez-vous pas ce sacrifice?

—J'y penserai de nouveau et te donnerai une réponse, disons demain; nous sommes à jeudi. Nous aurons encore amplement le temps de faire nos préparatifs qui ne seront pas très nombreux. Toute la journée je supputais les chances que je pouvais avoir pour et contre.

Ma tante, comme à l'ordinaire, mangeait, travaillait; j'aurais pu m'imaginer si je ne l'avais pas bien connue, qu'elle ne pensait déjà plus à son invitation.

Le lendemain matin, même incertitude. Jusqu'à dix heures elle me laissa à mes conjectures. Rajustant ses lunettes: "Nous y allons, tu sais, fit-elle sans préambule comme je passais près d'elle," vite, vite, je me sauvai dans ma chambre pour résister à l'envie de l'embrasser.

Puisqu'elle n'aimait pas cela, ce n'était pas le bon moyen de lui prouver ma reconnaissance. En revenant je me contentai de lui dire: "Je suis bien contente de votre décision et ose espérer que vous vous amuseriez assez, malgré que vous n'ayez plus vingt ans, pour ne pas regretter votre voyage."

Mes préparatifs n'étaient pas longs, c'est vrai, mais maintenant je faisais à l'avance mon itinéraire, le pays m'était parfaitement connu, les gens encore mieux, j'escomptais la plus grande somme de plaisir possible.

Le dimanche, par un soleil radieux, après avoir entendu une messe basse, nous nous dirigeâmes pédestrement vers la gare de Sainte-Anne. C'était si près que tante n'avait même pas songé à se procurer une voiture.

Elle marchait encore rapidement malgré son âge avancé, mais pas assez au gré de mes désirs.

J'eusse été si peiné de manquer le train.

Je m'occupai d'acheter les billets au guichet, puis je me pressai de venir la rejoindre afin de l'aider à se hisser en wagon.

C'était probablement comique au possible, car j'entendis une réflexion burlesque: "Une mouche qui aide un taon", dit un employé du chemin de fer. Je n'avais pas réfléchi que cette attention si simple pouvait porter à rire. En réalité, si tante, qui n'avait pas loin de six pieds, et était forte en proportion, avait perdu pied il est bien certain que je l'aurais suivie, moi, un avorton.

Elle était aussi ingambe, plus peut-être

que beaucoup de jeunes personnes, aussi notre installation s'effectuait-elle sans encombre.

Je l'installai confortablement et lui demandai la permission de me placer sur la banquette en face d'elle au lieu de me mettre à son côté. J'avais une envie folle de jouir de la vue du Saint-Laurent dont nous longeons la rive, sur la plus grande partie du parcours. "Que tu es enfant! fit-elle quelque peu dédaigneuse. Quand auras-tu donc l'âge de raison?"

Je souris pour toute réponse.

Aujourd'hui je me sentais jeune, j'avais je ne sais quel pressentiment joyeux.

Les papillons noirs s'envolaient à tire d'ailes, à la seule pensée de jouir de la liberté de la campagne, des beautés d'une nature printanière mettant ses plus beaux atours pour plaire à messire le soleil.

Lentement le train laissa la ville, traversa le pont de Limoilou, puis vite, vite, l'électricité nous emporta. En quelques minutes nous étions à la chute Montmorency: elle était volumineuse, faisant entendre de graves mugissements; ses eaux se brisaient avec fracas pour rejaillir en une multitude de volutes de blanche écume.

Pour la première fois je la voyais grossie par la fonte des neiges. Qu'elle me parut grandiose!

Les eaux du fleuve, calmes, bleutées, s'harmonisaient avec le coloris du ciel. Perdue dans cette contemplation je fus surprise d'entendre le conducteur mentionner Château-Richer. "Déjà!" fis-je ahurie.

Tante dit, en dissimulant un bâillement: "Je ne suis pas du tout de ton avis. Il y a si longtemps que je ne suis pas allée en chemin de fer que le roulement me fatigue. Je serai tout heureuse d'arriver à destination."

Rivière aux Chiens... Sainte-Anne de Beauport... Nous commençons à nous tremousser sur nos sièges, je fis mine de ramasser les bagages que nous n'avions pas, un petit sac à main, qui ne m'avait pas laissée.

Nous étions attendues, une bonne délégation de la famille était sur le quai de la gare pour nous souhaiter la bienvenue.

Le premier, ma tante présenta son nez à la portière. Une exclamation joyeuse la salua. Oncle Félix tout en l'aidant à descendre, la félicita d'avoir bien voulu quitter sa retraite pour venir leur rendre visite.

Mon tour venu, je me précipitai en coup de vent, en une minute j'avais fait le tour sans oublier personne.

Le groupe formé par les jeunes dont, pour une fois, je faisais partie, battait la marche. De temps en temps nous nous retournions pour voir si nous n'avions pas perdu tante Odile et oncle Félix.

Bien que nous ne fussions qu'en avril la température était si belle que nous passâmes la journée dehors, les heures des repas exceptées.

A une heure après dîner, il était temps de nous organiser pour aller à la cabane.

—Nous aurons quelques invités, dit Louise.

—Tant pis, fis-je, notre douce intimité en sera troublée, mais sur terre le bonheur ne peut jamais être parfait.

—Comme tu es devenue sauvageonne! Je croyais que la vie à la ville habitait davantage au commerce avec ses semblables; elle semble au contraire t'avoir rendu moins sociable.

—Probablement question d'habitude. Etant donné que nous ne voyons pas beaucoup de monde j'ai pris l'humanité en grippe, la foule me fait peur, les visites à

rendre me sont une corvée, les visiteurs une gêne et une entrave.

—Ce n'est pas toi, dit Georges, qui parles ainsi? De toutes façons, nos invités sont peu nombreux et des plus aimables, je paries que tu ne t'exprimeras plus de la sorte ce soir. A ce moment, justement, Jeanne nous présentait deux grands jeunes gens: "Paul-Emile et Albert Mauvin" annonça-t-elle, ma cousine Hélène, dont vous avez entendu parler.

Je les saluai le plus aimablement possible, et ne tardai pas à me rendre compte qu'il y avait du nouveau depuis mon départ. Ce bel Albert Mauvin... mais c'était l'ami de ma cousine Jeanne.

L'autre était invité lui, je ne savais pourquoi, probablement pour lui faire pendant.

J'avais retrouvé tout mon entrain, je fis en sorte de me faufiler près de Jeanne "Cachotière," dis-je en souriant.

Au lieu de me répondre elle se mit à chantonner entre ses dents:

**"Pour être heureux, garçons et filles,
Gardez longtemps, gardez toujours,
Sous vos manteaux, sous vos mantilles
Le doux secret de vos amours."**

C'était parfaitement incompréhensible, mais je reconnaissais assez l'air de ce vieux refrain pour reconstituer les mots, et me rendre compte que c'était sa réponse à ma plaisanterie.

Tante Odile ayant décidé qu'elle ne se rendrait pas à la cabane, force fut donc à tante Blanche de rester à la maison pour lui tenir compagnie.

Toute cette folle jeunesse de se hisser dans un banneau, attelé d'un beau gros beuf, à l'air placide, qui nous faisait traverser ornières et fossés sans que nous sentions les soubresauts.

Débarqués, nous commençâmes par une visite en règle de tout ce qui constitue l'aménagement d'une cabane à sucre. Tout était nouveau pour moi depuis les chaudières jusqu'aux godets. La casserole me me parut énorme, on ouvrit au-dessus un robinet et "l'eau" se mit à couler. "Je croyais que vous preniez l'eau dans des chaudières et non pas à une chantepleur," dis-je naïvement.

—Quelle différence veux-tu que cela fasse? dit Georges. Viens voir.

Nous sortîmes dehors: Regarde ce tonneau, nous allons courir les érables (tu connais au moins cette expression populaire), et nous mettons "l'eau" là-dedans en arrivant. Ensuite nous avons imaginé (j'ignore qui fut l'inventeur) de placer un tuyau reliant le tonneau à la cabane, venant se terminer à l'intérieur par un robinet. Rien de plus simple, mais rien de plus commode non plus, notre travail en est de beaucoup simplifié. Que diraient nos ancêtres s'il leur était donné de voir toutes les innovations apportées dans le domaine de l'agriculture depuis cent ans par exemple?

—Ce n'est pas le moment de nous donner une leçon théorique, dit Paul-Emile Mauvin; donne-nous plutôt une leçon pratique.

En effet, mon cousin se mit en devoir de faire bouillir "l'eau". Pendant ce temps nous nous dispersâmes dans l'érablière. Le soleil était vif, l'air pur et tiède. Les arbres, il est vrai, étaient dépouillés de leurs feuilles, mais à leur pied, la neige en fondant avait mis à découvert de beaux lichens; sur le bord des ruisseaux croissait une sorte de fougère.

La verdure étalait en assez grande quantité sa couleur synonyme d'espérance, pour nous permettre d'en cueillir de pleines brassées.

Les garçons s'enfoncèrent plus avant dans le bois, et revinrent avec de larges morceaux d'écorce de bouleau, pour faire les casseaux destinés à recevoir la tire.

En passant, quel plaisir de décrocher une chaudière, sous prétexte de constater si l'eau était sucrée partout également.

Les plus éloignés faisaient: hou! hou! Nous leur répondions; c'est le meilleur moyen de ne pas se perdre quand on n'a pas l'habitude de se promener dans le bois.

Tout à coup de la cabane on fit entendre un hou! prolongé; c'était Georges qui nous invitait de la sorte à venir manger de la tire.

En revenant je m'amusais à faire hou! pour entendre l'écho répéter jusqu'à trois fois le même appel.

Il y avait les crêpes à faire, Louise me demanda de bien vouloir l'aider. Tout ce qui était nécessaire avait été apporté par cette cousine prévoyante.

De la farine, du sel, des oeufs, de l'eau, ce n'était pas la chose la plus rare en cet endroit. Un joli ruisseau courait en jasant à quelques pieds de la porte de la cabane; je me penchai sur le bord pour y puiser un peu d'eau avec une tasse. Georges sort à la course, et sans que je l'entende venir, arrive derrière moi, et me donne une toute petite poussée. Je lançai un cri perçant, à faire croire à tous les échos des environs, que j'étais en train de me noyer. Imaginez que toute la bande joyeuse arriva en toute hâte, pour m'entendre me disputer avec mon cousin qui m'avait fait une si fière peur.

—Que tu es brave, ma cousine!

—Que tu es sot, vilain cousin!

—Faites, faites la paix, dit Louise, et vite, parce que la tire ne vous attendra pas, vous ne pourrez pas y goûter, elle sera en sucre.

—Des excuses, des excuses, j'exige des excuses, vilain drôle.

—Ah bien! par exemple, si tu crois qu'un homme de mon âge va s'humilier devant une petite bonne femme comme toi.

Nous nous serions, ma foi, obstinés, toute l'après-midi sans Louise qui passant derrière moi, me donna une telle poussée que je me trouvai dans les bras de mon cousin, qui malgré sa feinte colère, était trop galant homme pour me laisser mesurer la terre.

—Embrassez-vous maintenant dit-elle de sa voix douce et sérieuse, et c'est moi, en ma qualité d'aînée, qui te donnerai ta pénitence: Georges, puise-moi de l'eau au ruisseau, cela te fera passer la mauvaise pensée d'y précipiter les autres.

Je repris mon office auprès de Louise, et, tout en remuant la pâte, je méditais sur un moyen de jouer un bon tour à Georges. Question de prendre ma revanche. Comme je devais repartir le même soir, il me fallait me presser de lui faire payer sa dette.

Aussitôt les crêpes bien dorées nous y étendions de la tire, puis nous les roulions en spirales avant de les présenter à nos affamés, comme nous les appelions en riant. Je voyais venir le tour de Georges. La crêpe brûlante, je me dirige de son côté, en riant sous cape. Il me regarda d'abord d'un air méfiant. Après avoir examiné ce que je lui portais, il finit par se décider à me la prendre des mains. "Que tu es cérémonieux, Georges!" Puis vite je me retournai vers le poêle sous prétexte d'en rouler une autre. Du coin de l'oeil, je guettais pourtant ce cher cousin. Il n'eut pas plutôt mordu dans la crêpe qu'il sortait la cracher. (A la place de la tire j'avais mis du sel tout plein).

—Dis rien, fit-il, tu ne perds rien pour attendre.

—Tu ne me dois rien, fis-je en riant de bon coeur, cette fois, je me sers à ton égard de l'ancienne loi du talion : dent pour dent, oeil pour oeil.

—Cela me prouve que tu mets bien en pratique les enseignements de tante Odile.

—Qui t'a jamais dit que tante m'enseignait quoique ce soit. Plus tu parles, plus tu t'embourbes, chéri.

—Tu as la langue bien pendue, fit-il, mais sans manger on ne vit pas. Se saisissant d'une crêpe que Louise venait de rouler, il me l'introduisit dans la bouche, avant même que j'aie eu le temps de crier gare.

—Parle, mais parle donc, dit-il en riant aux larmes.

—Dis rien, fit mon oncle Félix, si elle peut se vider la bouche, elle ne te manquera pas mon petit.

—A en juger par l'attention que tu portes à ma petite personne aujourd'hui, mon petit cousin très cher, tu me donnes le droit de croire que tu t'es joliment ennuyé de moi pendant mon absence. Ce m'est un doux plaisir de constater que j'avais creusé un vide dans un coeur.

Georges rougit jusqu'au bout des oreilles avant de me répondre.

—Moi, je constate que tu es devenue une enfant plus terrible encore que tu n'étais l'été dernier, probablement parce que tu as mis en conserve toutes les idées baroques qui te sont venues à l'esprit durant ces derniers mois, avec l'intention de t'en débarrasser en les déversant toutes sur la première personne qui t'en donnerait l'occasion. Le hasard a permis que ce soit moi.

—Tu n'es peut-être pas loin de la vérité, quoi que tu en penses, fis-je. Sais-tu qu'être tout près de dix mois sans avoir quelqu'un à taquiner, cela fait une fameuse réserve pour la première occasion qui se présente? Le ciel a permis que tu tombes le premier sous mes coups, prends ton mal en patience, c'est encore ce que tu as de mieux à faire.

—Tu en parles à ton aise.

—Oui, j'ai de l'expérience, Georges, j'ai beaucoup vieilli depuis que je vous ai laissés en juillet dernier. Je puis te dire, en connaissance de cause, que la patience et la résignation sont les deux meilleurs remèdes à opposer aux maux de cette vie.

—Tu ferais un bon prédicateur.

—Comment, penses-tu que j'entendes régulièrement deux sermons chaque dimanche, sans en profiter?

Pendant que nous discutons de la sorte, les plus habiles avaient confectionné de jolis casseaux, avec la cueillette d'écorce qu'ils avaient fait chauffer au feu, de façon qu'elle ne se brise pas en la maniant. Les casseaux étaient remplis et étalaient leurs flancs rebondis en une longue file, sur une tablette.

Le sucre aux grains dorés disparaissait à son tour rapidement dans de jolis moules, représentant les uns une petite maisonnette, les autres un mignon petit coeur. Inutile de vous dire que toutes les jeunes filles et les jeunes gens optèrent pour ce petit objet sentimental.

L'air fraîchissait rapidement, le soleil commençait à baisser, force nous était de penser à revenir à la maison.

Désireux de jouir de ce beau soleil, nous décidâmes de faire le trajet à pied cette fois. Mais avant de laisser ce lieu d'industrie nationale, mon oncle demanda s'il n'y avait pas quelqu'un capable de dire des vers appropriés.

Il y avait si peu de temps que j'avais

laissé le pensionnat que je n'eus pas de difficulté à trouver quelque chose tout au bord de ma mémoire. Levant la main, comme nous faisons en classe, j'indiquai de la sorte que j'étais en mesure de me rendre à sa demande.

—C'est bien mon enfant, nous t'écou- tons.

—Une estrade, une estrade, dirent les jeunes gens d'une seule voix.

Déjà j'étais grimpée sur un tronc d'arbre renversé et j'énonçais : "La leçon des érables" de l'abbé Lionel Groulx. Un silence imposant suivit.

Pour commencer ma voix tremblait un peu, mais elle se raffermir graduellement, pour se perdre aux derniers mots sous une salve d'applaudissements. On frappait sur la poêle à frire, sur les chaudières, c'était un véritable tintamarre. Les mains se tendaient nombreuses pour m'aider à descendre de mon estrade improvisée; mais, question de les faire tous endêver, je sautai prestement à terre du côté opposé.

Oncle Félix entonna notre hymne national qui, répété par tous, réveilla les échos de l'érablière pour se répercuter jusqu'à la ferme.

Les premières minutes, plus ou moins impressionnés, nous cheminâmes en silence, mais cela ne pouvait durer longtemps. Bientôt les interpellations joyeuses se croisèrent avec les propos moqueurs, amenés par la maladresse de l'un ou de l'autre, butant sur un tronc d'arbre ou sur une roche.

Tante Odile et tante Blanche étaient sur la galerie qui nous attendaient.

—Quel vacarme vous faites! dit tante Odile. Pour sûr, tu vas me rapporter en ville un visage souriant s'il te reste quel- que vestige de la gaieté folle d'aujourd'hui.

—Comment! fit mon oncle Félix, n'est-elle pas toujours gaie, cette Hélène aux réparties faciles, à l'entraîn infatigable?

—Non, certes, fit tante Odile, mais il faut concéder, Félix, que la seule compagnie d'une vieille femme comme moi n'est pas bien folâtre.

Le souper était prêt, nous n'y fimes que peu honneur. Pour ma part je commençais à songer au départ. Que serait le lendemain de ce beau jour?

L'heure du train venait très vite. En groupe, on vint nous reconduire jusque sur le quai de la gare. Je disais en riant qu'on nous reconduisait en triomphe.

Bientôt j'entendis le bruit du train dans le lointain, mon coeur se serra. Pourquoi? j'eusse été en peine de vous le dire. Il est sur terre de ces instants où l'on a instinctivement le pressentiment de l'approche d'un événement heureux ou malheureux.

Georges aida tant à monter en wagon. Mon tour venu, ce fut la main de Paul-Emile Mauvin que j'acceptai avec plaisir. Déjà un de mes pieds était engagé sur le marche-pied, il me retint une minute. "Pourrai-je vous revoir en ville, Mademoiselle?" Mes yeux exprimèrent un tel effroi, que je vis un sourire ironique, aussitôt réprimé, courir sur ses lèvres minces. Mes idées se croisaient rapidement dans ma tête. Je ne demandais pas mieux que de le revoir. Mais chez tante Odile, impossible. En sa présence je serais aussi intéressante qu'une buse. Que faire? Heureusement, les idées se classent plus vite que nous ne pouvons les énoncer. Au bout d'une minute qui me parut un siècle, tant je craignais que tante Odile réalisât que je mettais trop de temps à le rejoindre, je dis si bas, si bas, que ce n'était qu'un souffle : "le deuxième dimanche du mois, rue de la

Reine", puis je me dégageai d'un petit mouvement brusque.

Installée dans le wagon, penchée à la portière, je distribuai avec libéralité les signes affectueux, Paul-Emile Mauvin n'avait qu'à prendre sa part comme les autres. Je ne suis pas loin de croire que le dernier sourire que je lui adressai était le plus tendre.

Je repassais la journée avec ses différents incidents. Après réflexion faite, je n'étais plus si surprise de la démarche de M. Mauvin. S'agissait-il de traverser un fossé, de graver un monticule, je me rappelai que chaque fois sa main, comme par hasard, s'était tendue pour me rendre ces petits services.

Quand j'étais descendue de mon estrade improvisée, du côté opposé, n'était-ce pas justement, parce qu'il se trouvait un peu éloigné, que sa main n'était pas celle que je devais logiquement accepter? en une minute, j'avais pu lire, un petit désappointement sur sa physionomie mobile; alors, pas de mécontents, pas de jaloux, je m'étais décidée à effectuer ma descente toute seule.

Absorbée par mes souvenirs joyeux, j'oubliais la présence de ma tante. "Tu n'es pas trop loquace. As-tu laissé ta langue à Saint-Joachim?" me demandait-elle quand le train eut filé plus d'une demi-heure sans que je lui adresse la parole.

J'étais penchée de côté, le visage appuyé à la portière, mais je ne voyais rien du paysage, non seulement parce qu'il faisait noir, mais surtout parce que mon esprit était ailleurs. Me tournant lentement, je lui fis mon plus gentil sourire. Ce soir je ne demandais pas mieux que d'être aimable pour tout le monde. J'aurais voulu faire profiter l'humanité entière du bonheur dont mon coeur débordait.

Rien ne me venait à l'esprit dont j'aurais bien pu lui parler.

Voyant que je cherchais vainement un sujet de conversation, elle me demanda de lui raconter notre excursion à la cabane. "Il me serait agréable de savoir, si les choses s'y passent comme autrefois."

C'était le dernier sujet dont j'aurais voulu l'entretenir, de peur de laisser échapper mon secret. Je parlai lentement afin de ne rien dire qui pût la mettre sur la piste. D'un autre côté, je ne pouvais lui faire un crime de cette curiosité. Quoi de plus naturel que de vouloir savoir si la mode avait changé dans ce domaine comme elle avait changé partout ailleurs! Je lui parlai longuement de mes taquineries avec Georges.

—Sais-tu que le nom de ton cousin revient souvent. Ne va pas tomber en amour avec lui. Ton oncle ne serait pas content, et il aurait raison; dans notre famille nous ne sommes pas en faveur des mariages entre cousins-germains.

—N'ayez aucune crainte, chère tante, dis-je. Georges est un cousin "épatant" pour me servir d'un qualificatif moderne (qu'on a oublié de m'enseigner durant mes années d'étude, mais que j'ai suffisamment entendu maintenant pour pouvoir m'en servir à bon escient) "un chic camarade" (encore quelque chose de tout neuf) mais rien de plus, vous pouvez dormir en paix, vous et mon oncle Félix.

—As-tu décidé de m'écorcher les oreilles d'une foule de mots baroques dont nous ne nous en servions pas dans le sens temps?

—Vous ne vous en serviez pas pour la bonne raison qu'ils n'étaient pas encore trouvés.

—Chic, n'est pas d'hier, seulement

nous ne nous en servions pas dans le sens que vous lui donnez présentement.

Nos études de langage terminées, nous restâmes silencieuses jusqu'à notre arrivée à Québec.

La ville brillamment illuminée paraissait attrayante. Pourquoi faut-il que sous de si brillants dehors il se cache des tristesses? Ma vie, par exemple, chez tante Odile, n'avait-elle pas été plus sombre qu'elle ne l'aurait été chez oncle Félix? Dehors dorés, trompe-l'oeil.

Comme nous revenions en silence, libre à moi de faire les réflexions les plus diverses.

Tout au fond du coeur j'avais une petite flamme bleue, propre à donner un air plus gai à toutes choses. Mais je n'aimais pas bâtir sur le sable. Le lendemain, je reprendrais ma petite vie monotone auprès de tante Odile, la petite flamme bleue avait autant de chances de s'éteindre que d'allumer un incendie.

Après m'être couchée, je rêvai un long moment éveillée : je revoyais Paul-Emile Mauvin, me retenant une minute sur le marche-pied du wagon, me saluant très bas; je revoyais aussi le petit sourire moqueur qui, un moment, avait effleuré ses lèvres, son nez aquilin, ses cheveux noirs légèrement ondes, ses yeux bleus, si doux quand ils se posaient sur moi.

Pourtant il fallait dormir; sérieusement le lendemain la vie reprendrait son cours normal; imagination, folle du logis, cesse ta course vagabonde dans le domaine des possibilités, tu m'enlèverais toute ma force pour vivre le plus ou moins agréable réalité.

Les jours qui suivirent furent d'un calme absolu, et le souvenir de cette si agréable journée me resta durant de longues semaines.

Le deuxième dimanche de mai arriva enfin. Tante Aurore me trouva mieux mise qu'à l'ordinaire. "Est-ce pour moi que tu as fait tant de frais?"

—Oui et non, c'est que je deviens terriblement coquette; je puis m'attendre à un sermon en quatre points, quand je retournerai au couvent.

Lui dire qu'il viendrait quelqu'un, pas la peine, assurée que j'étais à l'avance de la cordialité qu'elle mettrait dans sa bienvenue. Puis, si mes espérances allaient être déçues, je serais seule à le savoir, une petite piqure d'amour-propre de moins à supporter. (Cette conduite n'était pas héroïque, mais enfin, on ne peut pas avoir toutes les qualités).

J'étais au piano, m'efforçant d'exercer mes doigts un peu rebelles, quand la clochette électrique tinta tout doucement.

Vite, je m'élançai pour répondre à la porte, imaginant que l'arrivée serait de la sorte de beaucoup facilitée.

Je présentai M. Mauvin à tante Aurore, en lui expliquant en quelles circonstances nous nous étions rencontrés, insistant sur le fait qu'il m'avait demandé la permission de me revoir à la dernière minute, tante Odile étant déjà installée dans le wagon, je ne pouvais pas aller lui demander son avis. "Tout de suite j'ai pensé à vous, certaine que vous ne me feriez pas un crime d'avoir présumé de votre permission."

—Je suis flattée de la confiance que tu me témoignes, mais il vaut mieux que tu préviennes ta tante; un jour ou l'autre elle peut avoir vent de cette affaire, et aurait raison de se montrer mécontente de ta manière d'agir à son égard.

—C'est une décision prise à la hâte, petite tante, nous verrons à la mettre parfaitement en règle.

Le sujet de notre conversation était

tout trouvé : "notre excursion à la cabane à sucre."

Tante, élevée à la ville, n'avait pas eu souvent l'occasion de se procurer ce plaisir, mais elle gardait un souvenir fidèle de ces joyeuses excursions. Elle avait une manière très intéressante de raconter. Cinq heures arrivèrent trop vite au gré de mes désirs. Il fallait absolument se séparer, j'étais même en retard.

M. Mauvin n'eut pas plus tôt dit : "Au revoir Mademoiselle, au mois prochain", que j'enfilais mes gants et mon manteau et que je m'élançais au pas de course dans la direction de la rue Saint-François.

J'allais peut-être recevoir une giboulée, que m'importait-il? je ne pensais qu'à une chose : "Il est venu, il viendra le mois prochain."

Tante Odile devenait de plus en plus aimable, elle ne gronda pas, mais pas du tout; elle se contenta de dire : "Tu as été bien longtemps aujourd'hui."

—Oui, fis-je plus ou moins contrite,

Connaissez-vous

HENRI de NOUSSANNE ?

— ET —

"LA VILLA DES PALMES?"

LISEZ DANS

"Que liron-nous ?"

une intéressante étude de son oeuvre, afin de mieux connaître l'auteur lorsque nous publierons dans un prochain numéro

"LA VILLA des PALMES?"

ROMAN

de 243 pages qui saura captiver les lecteurs de "TOUT-SPORT"

— 0 —

UN ROMAN PAR MOIS

PENDANT DOUZE MOIS

POUR UN DOLLAR

j'essaierai de m'attarder un peu moins la prochaine fois.

Je remplissais maintenant avec joie les petits offices qui m'incombaient dans cette maison. Pour un peu j'aurais trouvé notre logis beau, tant le printemps et l'amour embellissaient toutes choses à mes yeux. Voile magnétique qui me faisait voir de sa couleur enchanteresse jusqu'à ma chambre sombre et étroite.

Qu'il faut peu de chose pour embraser un coeur de femme! Le mien brûlait déjà pour cet étranger que j'avais vu deux fois, et qui m'était totalement inconnu deux mois auparavant.

Ce changement n'était pas passé inaperçu aux yeux de tante Odile : "Comme tu sembles joyeuse! Est-ce le printemps qui met à tes yeux cette petite flamme?"

Un jour que le soleil était plus chaud, le ciel plus bleu, l'air plus tiède, en revenant d'une petite marche, je m'oubliai à chanter.

C'était la première fois que tante Odile entendait ma voix. Je fus surprise moi-même et m'arrêtai court.

—Continue, fit-elle, c'est gai, c'est jeune. Pourquoi t'arrêter ainsi? Jamais je ne t'ai défendu de chanter. C'est le propre de la jeunesse de rire et de chanter. Enfin tu commences à tenir les promesses que ton oncle Félix m'avait faites en ton nom : de la joie, de la gaieté, un vrai rayon de soleil.

A part moi, je pensais qu'il pourrait bien arriver qu'elle n'en jouît pas longtemps, et que j'allasse chanter et rire pour un autre.

Rayon de soleil couvert d'un nuage sombre, fis-je en souriant.

—Tiens, je parie que tu ne m'as pas encore pardonné mes remarques sur ton teint?

—Oui, et depuis longtemps, mais elles m'avaient surprise, je ne m'en cache pas. Je croyais la chose insignifiante; de plus, comme ma ressemblance avec ma mère serait frappante, paraît-il, si mes cheveux étaient couleur des blés mûrs au lieu d'être couleur de la nuit (comme dirait un poète), et que vous ne raffoliez pas de cette pauvre maman, j'avais imaginé au contraire que les choses, telles quelles, étaient pour le mieux.

—Justement c'était ce qui me faisait te trouver très antipathique les premiers temps. Ta taille, ta voix, tes manières, me rappelaient ta mère, puis, si je levais les yeux vers toi, ton teint foncé me déroutait complètement; je t'en voulais presque d'être si brune, ta mère était bien jolie, tu sais.

Si je le savais. Je le lui avais dit une fois; ce jour-là, elle n'avait pas été de mon avis; de peur, probablement, que je déduisisse de ses réflexions que j'étais jolie, elle s'empressa d'ajouter : "Tu ne lui ressembles pas du tout de visage."

Pas la peine de me le dire. Je m'étais assez regardée au miroir pour le savoir.

Vous êtes fixé, vous aussi, ami lecteur; je résume ce que je vous ai déjà dit : ma figure est irrégulière, mon teint est très foncé, mon nez retroussé, vous voyez que le total ne forme pas une beauté. Présentement j'étais parée de ma jeunesse; elle nous rend toutes agréables à voir un jour, mais je me méfiais, cette parure est éphémère.

Depuis ce jour, tante Odile me demandait souvent de chanter l'après-midi, tout en tricotent pour les pauvres; je le faisais d'autant plus volontiers que j'aurais chanté toute la journée comme un oiseau.

Le deuxième dimanche de juin, en arrivant chez tante Aurore, je fus on ne peut plus étonnée d'y trouver M. Mauvin. Comment il s'était amené avant moi!

C'était trop fort! Je n'aurais pas une minute pour causer avec ma tante, moi qui comptais lui poser une foule de questions.

Au premier moment je restai un peu froide; il m'avait causé un véritable désappointement. Peu à peu la glace se mit à fondre, le temps était chaud, les autres étaient de bonne humeur, quelle raison aurai-je eu de rester grognon toute l'après-midi.

Tante Aurore souleva une question qui m'était désagréable: "As-tu fait ta confession à ta tante Odile? petite."

—Non, fis-je avec une petite moue significative.

Je pensais en moi-même: Laissons les événements se dérouler d'eux-mêmes. Adviennent que pourra. Non, cent fois non, recevoir M. Mauvin chez tante Odile autant vaudrait le congédier tout de suite. Tante Aurore n'avait donc pas deviné que j'avais une raison pour agir ainsi. Que dis-je? Une raison? J'en avais plusieurs. Je deviendrais aussi raide qu'une statue, aussi muette qu'une carpe, et finalement nous serions réduits à nous regarder deux heures durant, comme des chiens de faïence.

Vous comprenez que je ne leur racontai pas tout cela tout haut, je dis simplement: "Parlons donc de quelque chose qui soit plus amusant que la confession."

D'autres sujets me délièrent plus facilement la langue, car je bavardai comme une petite pie; mais je demandai que nous nous séparions à cinq heures moins un quart, de façon à ne pas arriver trop tard chez tante Odile.

Les beaux rêves que je fis durant ce mois de juin tout en me promenant dans la rue. Il m'arrivait quelquefois de rencontrer M. Mauvin, nous nous contentions de nous saluer; mais que je l'entrevisse ou non, son souvenir me suivait partout.

Le premier dimanche de juillet, à l'église Saint-Roch, on annonça en chaire, le pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré pour le dimanche suivant.

En revenant à la maison je demandai à tante si nous irions.

—Je ne sais pas, Hélène, nous verrons cela dans le cours de la semaine.

Les jours coulaient et je ne savais toujours pas si nous irions, oui ou non. Vous comprenez que je commençais à me sentir dans les transes.

Le jeudi soir, à l'heure de nous séparer pour la nuit, tante se décida à me dire que sa décision était prise: nous allions au pèlerinage.

Quelle tuile! Pas que je ne fusse heureuse d'y prendre part, mais pourquoi tombait-il le deuxième dimanche du mois? de toutes façons, je devais coûte que coûte y aller. Comment prévenir M. Mauvin que je n'irais pas rue de la Reine?

D'abord je me demandai quelque temps si je pouvais oui ou non le prévenir.

L'appeler au téléphone, où aller pour cela? Chez des étrangers. Cette solution ne devait même pas me venir à l'esprit.

Lui écrire! Que dirait-on si jamais on découvrait que j'avais commis pareille inconvenance, une jeune fille écrire à un jeune homme! Ne pas le prévenir du tout, mais en quelque sens que je regarde cette manière de faire, elle me paraissait manquer à toutes les règles les plus élémentaires de la politesse.

Je me couchai sans avoir pris aucune décision.

Le sommeil ne voulait pas venir, je me levai à onze heures pour tracer ces quelques mots sur une carte-correspondance.

Québec 6 juillet 19...

Monsieur Mauvin,

Je serai à Sainte-Anne de Beaupré, dimanche.

Hélène F.

C'était laconique, télégraphique, mais en somme ce n'était pas compromettant, c'était une invitation sans en être une. Il était prévenu, je n'irais pas rue de la Reine, libre à lui de venir à Sainte-Anne ou de ne pas le faire.

Ces quelques lignes couchées sur mon papier, me voilà de nouveau embarrassée. Quelle était son adresse? Une lettre à la ville ne se promène pas, et surtout ne se rend pas à destination sans porter une adresse bien exacte.

Heureusement, je me rappelai à propos pour quelle maison il était comptable, les maisons d'affaires sont mieux connues, en indiquant la rue j'étais certaine que ma carte lui parviendrait.

Je glissai dans ma poche de manteau, le petit pli rose, et, le lendemain matin, en allant à la messe, je le laisserais tomber dans la première boîte aux lettres que je rencontrerais sur mon chemin. J'écrivais assez souvent à Saint-Joachim pour que tante n'eût aucun soupçon.

N'empêche que je n'avais pas la conscience en paix. Avoir un secret pour cette personne qui se montrait si bonne pour moi, à sa manière, ce n'était pas du tout dans le genre de mon caractère. Quelquefois j'en souffrais tant que j'ouvrais la bouche pour tout lui dire. Puis je voyais M. Mauvin se présentant dans notre petite salle d'entrée; cette seule pensée m'était insupportable et avait le don de me frapper de mutisme.

Je ferais donc mon pèlerinage afin que la patronne du Canada m'éclairât sur la meilleure décision à prendre.

Le dimanche suivant, agenouillée dans la Basilique de Sainte-Anne de Beaupré, je priais avec ferveur, persuadée que le secours me viendrait du Ciel.

Au sortir de la messe quelle ne fut pas ma surprise de voir, devant le parterre, M. Mauvin qui semblait chercher quelqu'un.

Qui pouvait être ce quelqu'un, si non moi?

En m'apercevant au bras de tante, il fit quelques pas dans notre direction, mon cœur se mit à battre plus vite.

Me penchant vers tante Odile je lui dis à l'oreille: "M. Mauvin que nous avons rencontré chez oncle Félix."

Je n'avais pas fini d'articuler ces quelques mots, qu'il lui tendait déjà la main. "Comment allez-vous, Mademoiselle?"

J'ignore si je devins rouge ou verte, mais j'avais une peur terrible qu'il allât dire "J'ai reçu votre petit mot", mais non. A tante qui s'informait comment il se faisait qu'il était lui aussi à Sainte-Anne, ce jour-là.

—Je savais que c'était le pèlerinage de Saint-Roch; à peu près sûr de vous y rencontrer, j'ai pensé faire le mien en même temps.

Tante s'empressa de dire que nous devions nous presser d'aller prendre un bol de café, afin de ne pas écourter nos dévotions.

Me permettez-vous, Mademoiselle, de conduire votre nièce dans les magasins de l'église après votre déjeuner?

—Je tiens surtout qu'elle monte la Scala-Sancta, fit tante; mon âge ne me permet pas de le faire, mais au vôtre et au sien c'est une pratique pieuse qu'il est bon de ne pas négliger.

—Très bien, Mademoiselle, nous mettrons en pratique vos sages conseils.

Une minute, j'avais cru voir courir un

petit sourire moqueur sur ses lèvres, mais ce mouvement avait été si vite réprimé que je n'étais même pas très sûre de l'avoir vu.

Je retrouvai M. Mauvin sur le trottoir, en face de l'hôtel, où nous étions entrés prendre notre déjeuner.

—Venez me rejoindre à la Basilique recommanda tante, et assez tôt pour l'exercice du pèlerinage.

"Oui, Mademoiselle; certainement, tante", furent nos réponses respectives.

Il y avait foule pour gravir les degrés de la Scala-Sancta, foule aussi dans les magasins; il en est toujours ainsi à Sainte-Anne les jours de pèlerinage.

J'avais payé sur mes revenus personnels mon billet de chemin de fer, mon déjeuner à l'hôtel. Nous étions au commencement du mois, je n'avais donc nullement l'intention de grever davantage mon budget; aussi penchée sur les vitrines, arrêtée devant les étalages d'objets de piété, je me contentais de regarder les chapelets, les statues de notre Thaumaturge, les coupe-papier, en un mot, les mille et un petits souvenirs que l'on peut se procurer à cet endroit.

—N'y a-t-il rien qui vous tente, demanda tout-à-coup M. Mauvin? Nous devrons dans quelques minutes aller rejoindre votre tante et je voudrais bien qu'avant vous vous choisissiez un petit souvenir.

Je restai interdite. J'avais vu de bien jolies choses, et je ne me rappelais pas au juste à quel étalage. Il me prévenait par contre que le temps commençait à presser, force m'était donc de me décider tout de suite. D'un côté je ne voulais pas me montrer trop exigeante, mais d'autre part je tenais à lui prouver que je n'étais pas tout-à-fait dépourvue de goût.

J'avisai un Chemin de Croix disparaissant dans un mignon petit livre à fermer.

—Je suis heureux de vous l'offrir, fit-il, puisqu'il vous plaît; mais pensez-vous donc que votre vie ne sera qu'un long chemin de Croix?

—Non, j'espère au contraire qu'il y aura des jours de joie, mais il me sera utile pour me prêcher la juste mesure dans les moments heureux, et davantage pour me donner le courage de la résignation dans les jours mauvais, me montrant combien mes peines sont légères, comparées aux souffrances endurées par l'Homme-Dieu pour le salut du monde.

—Que vous êtes sérieuse, petite amie.

C'était la première fois qu'il se servait d'un qualificatif tendre à mon égard. Je n'osai pas le regarder, mais mes joues se colorèrent, et il fut à même de le constater, car il s'était penché un peu vers moi en disant ces mots.

Nous nous acheminions vers la Basilique. J'y entrai la première, cherchant du regard ma tante Odile, dans la grande nef. Je finis par la découvrir dans le bas-côté de gauche, priant au pied de la statue de la Vierge Immaculée.

M. Mauvin resta quelques bancs en arrière de nous.

J'écoutai avec attention le sermon prononcé par un Père Rédemptoriste, apôtre à l'âme de feu; je pris part à la procession en plein air, ma voix se mêla à celle de la foule pour chanter: "Vive sainte Anne, elle est notre patronne". J'y laissai passer toute mon âme. Ne lui devais-je pas une forte somme de reconnaissance, tout particulièrement pour la grâce qu'elle venait de m'accorder ce jour même?

Tante Odile se trouvait au courant jusqu'à un certain point. Un jour ou l'autre, elle apprendrait que nous nous étions

rencontrés quelquefois auparavant, elle pourrait croire à un hasard fortuit, comme aujourd'hui; peut-être bien aussi que maintenant j'aurais le courage de lui dire toute la vérité, ce qui serait encore bien mieux. Quand je laissai la Basilique, ma décision était prise, je lui raconterais notre histoire depuis a jusqu'à z.

M. Mauvin vint nous rencontrer à la sortie.

—Allez-vous à Saint-Joachim aujourd'hui, Mademoiselle? demanda-t-il en s'adressant à tante Odile.

—Non, Monsieur, j'ai l'intention de retourner à Québec par le train du pèlerinage.

—Vous avez tort, dit-il, votre billet est bon pour toute la journée; vous êtes si près qu'il ne serait pas raisonnable de ne pas vous rendre saluer votre famille; je vous enlève toutes deux, nous allons tous ensemble à Saint-Joachim. Nous ferons le trajet en voiture si vous le voulez bien.

—Pour cela non fit ma tante, j'ai tellement peur maintenant sur les routes, où les automobiles tuent les gens dru comme mouches, que vous ne me déciderez jamais à risquer ma vie ainsi.

Cette remarque eut le don de nous faire sourire tous les deux.

A son âge pensait-elle donc qu'elle ne mourrait jamais pour avoir peur à ce point d'un accident?

Nous n'avions ni l'un ni l'autre l'intention de lui prouver qu'elle avait tort sur ce point, nous avions bien assez de la décider de se rendre à Saint-Joachim, car je désirais tout autant que M. Mauvin aller chez mon oncle Félix.

Enfin nous arrivâmes à gagner notre cause. Il y avait à une heure et quelques minutes un train allant dans cette direction, il fut décidé que nous le prendrions.

Je voyais à l'avance l'état piteux dans lequel se trouveraient mes finances à notre retour à Québec. Je n'étais pas découragée pour si peu: nul autre voyage à l'horizon, je vivrais d'économies les dernières semaines du mois. J'étais trop indépendante et trop orgueilleuse pour demander à mon tuteur de m'avancer de l'argent sur le mois à venir.

Tante Odile, si regardante ordinairement, ne semblait même pas songer à la question argent.

Chez oncle Félix, on ne nous attendait pas du tout, bien entendu. Tous furent on ne peut plus surpris de voir, pour la deuxième fois dans la même année, tante Odile franchir le seuil de leur demeure, elle qui avait été jusqu'à dix ans sans y mettre les pieds.

—Ne nous regardez pas de la sorte, fis-je en riant, quand on a chez soi une enfant de dix-huit ans, on est forcé de devenir jeune, c'est ce que fait tante Odile.

Monsieur Mauvin, qui nous avait accompagnées, fut introduit dans la grande salle où il resta en conférence avec oncle Félix tout le temps que dura notre dîner (on nous avait servies dans la cuisine). Je me demandais ce qu'ils pouvaient bien comploter? Ma curiosité de fille d'Eve était piquée. Lorsque nous vîmes les y rejoindre, tante Blanche en tête, mon oncle Félix dit en souriant: "Les enfants, allez donc vous promener tous ensemble, cela vous dégourdira les jambes."

Albert Mauvin venait d'arriver de son côté, il partit le premier, entraînant Jeanne; les autres marchaient en groupes plus nombreux, Paul-Emile Mauvin et moi nous fermions la marche. Dans cette partie de la paroisse ce n'est pas la route nationale, mais simplement le chemin du roi; les automobiles y sont peu

nombreuses; règle générale on n'y voit que la voiture de l'un ou de l'autre des cultivateurs de l'endroit.

Nous croisâmes deux bogheis, des jeunes gens qui venaient voir leurs "blondes". Moi qui avais tant ri de ces promenades-là l'année précédente, quand j'avais passé une quinzaine ici, je les trouvais toutes naturelles maintenant.

Nous cheminions lentement. Tout-à-coup je m'aperçus que nous étions assez éloignés des autres, aussitôt je commençai à augmenter le pas afin de diminuer la distance qui nous séparait, mais la main de M. Mauvin se posa tout doucement sur mon bras.

—Ce n'est pas sans raison que j'ai laissé nos compagnons s'éloigner, j'avais à vous parler: tout à l'heure, j'ai demandé votre main à votre tuteur, et voici la réponse que j'en ai reçue: "Présentez votre requête à Hélène, dites-lui bien que je n'ai aucune objection à formuler, mais d'un autre côté que je la laisse complètement libre de décider cette question qui la concerne tout particulièrement."

J'étais toute tremblante.

—Exigez-vous une réponse immédiate, questionnai-je en levant vers lui mes grands yeux apeurés?

—Non, Mademoiselle; j'aimerais pourtant savoir si je puis espérer que ce sera "Oui".

—Je le pense bien, Monsieur, seulement je ne voudrais pas engager ma parole aussi vite et sans consulter personne.

—Je comprends que vous soyez surprise, je vais très vite, mais j'ai pour cela deux bonnes raisons: vous êtes placée dans des conditions tout à fait particulières; de plus le mariage de mon frère Albert avec votre cousine Jeanne est décidé pour le mois de novembre prochain: ne pourrions-nous pas faire en sorte que cette cérémonie soit double?

—Si j'accepte votre demande, Monsieur, je serai heureuse que mon mariage soit béni en même temps que celui de Jeanne.

—Maintenant j'ai une autre faveur à vous demander. Vous ne reviendrez pas tout de suite à Saint-Joachim: pour vous, organiser un voyage c'est tout une affaire; ne me feriez-vous pas le plaisir de venir chez nous? j'aimerais vous présenter à mes parents.

—Je serai heureuse de connaître votre famille, dis-je, sans le regarder.

Nous fîmes le chemin du retour en silence. J'avais maintenant hâte de connaître sa mère; allait-elle me rappeler un peu la mienne?

M. Mauvin se fit le porte-parole auprès de mon tuteur, la permission nous fut facilement accordée; Louise, restée à la maison, s'offrit à nous accompagner.

Les parents de Paul-Emile Mauvin demeurèrent à l'autre extrémité de la paroisse qui a nom "La grande Rivière"; le trajet dura tout près d'une demi-heure.

Non, Madame Mauvin ne me rappellerait jamais ma mère: des cheveux noirs légèrement ondés, de grands yeux bleus, c'était Paul-Emile au féminin, ou son fils était sa mère au masculin, comme vous voudrez. Cependant je dois avouer qu'elle avait l'air bien bon, mais il lui manquait ce petit cachet de distinction qui me plaisait tant chez ma mère. Mme Mauvin se montra aimable à mon égard et s'efforça de me mettre à l'aise; tous avaient pitié de mon inexpérience et de ma jeunesse. Je ne saurais vous dire le nombre de bévues que je dus commettre en cette circonstance. Je me préoccupais de bien faire, c'est le meilleur moyen

d'être sotte. Je m'étais mis en tête que l'impression bonne ou mauvaise que je ferais en ce jour sur mes beaux-parents (si toutefois je disais oui) resterait et aurait de la sorte sa répercussion sur toute ma vie d'épouse.

Remontée en voiture, je me sentis plus à l'aise. Louise faisait les frais de la conversation à laquelle je me mêlai peu; elle parlait en connaisseur des semences, des diverses cultures auxquelles on se livrait sur la ferme de son père. M. Mauvin était assez renseigné, bien qu'il demeurât à la ville depuis plusieurs années, pour soutenir l'entretien.

Tout-à-coup M. Mauvin se penchant vers moi me dit en souriant: "Vous ne retournerez pas à Québec ce soir, il fait si beau à la campagne à cette époque de l'année, c'est la pleine lune, la marée sera haute au cours de la soirée, vous jouirez de canot sur la rivière "Blondelle" sous les pâles rayons de l'astre d'argent."

—Je n'en sais rien, Monsieur, je devrai m'en tenir à la décision de tante Odile.

—Vous ne resteriez pas, même si je vous en suppliais.

—Vous savez bien que je ne puis rien contre la force des circonstances.

—Alors, vous verrez, nous ferons tant et si bien que votre tante manquera son train.

—Et moi je puis vous dire que si vous y réussissez, ce dont je doute fort, elle vous en voudra à mort; donc attention, si vous tenez tant soit peu à rester dans ses bonnes grâces.

—D'après vos paroles, je suis en droit de croire que votre tante ne vous fait pas tous les jours la vie douce et facile.

—J'aurais tort de me plaindre de ses procédés envers moi, elle n'a pas les manières de tout le monde, cela j'en conviens; mais par contre je puis vous dire qu'elle a un excellent coeur, ce qui n'est pas peu dire.

—Vous avez l'art de plaider une cause; puissiez-vous déployer autant d'éloquence en faveur de la mienne?

—Je vous promets, Monsieur, d'y mettre toute ma bonne volonté.

—Je suis donc à peu près assurée du succès.

En arrivant chez mon oncle Félix, M. Mauvin nous laissa tout de suite, en disant: "A tout à l'heure!" C'était l'heure du souper. Tante fit remarquer avec beaucoup d'à-propos que "tout à l'heure" nous serions parties.

—Non, Non, fit mon oncle Félix qui était de connivence avec M. Mauvin. Vous partirez demain par le premier train, nous avons une foule de question à régler ce soir, Odile, et nous avons besoin de vous.

—Savez-vous que, depuis ce matin, je marche de surprise en surprise et que je me suis laissé mener par le bout du nez; mais là, c'est assez, je m'en vais ce soir.

Tous les efforts furent inutiles, tante avait décidé de partir, rien ne pouvait l'en empêcher.

Après le souper en attendant l'heure du train, je sortis quelques minutes pour aller au coucher du soleil, j'étais appuyée à la barrière, les yeux perdus dans le lointain bleu. Le disque d'or, avant de disparaître à l'horizon, se mirait dans les eaux tranquilles de la Blondelle; j'ignore depuis combien de temps j'étais perdue dans ma muette contemplation, quand j'entendis quelqu'un se diriger dans ma direction. Je ne tournai même pas la tête.

Ce quelqu'un vint à son tour s'appuyer

à la barrière, sans rompre le silence. Tout à coup il se pencha de mon côté au point que je sentis son souffle sur ma nuque; alors sans avoir peur, mais par simple curiosité, je tournai la tête: mon visage effleura celui de Georges.

—Hélène, dit-il très bas en saisissant ma main gauche, Paul-Emile Mauvin t'a-t-il demandée en mariage? Que m'importe-t-il? S'il ne l'a pas fait, ce sera bientôt. Donc avant que tu n'aies pris une décision, je tiens à te dire que je t'aime moi, peut-être plus que lui, en tout cas, pas de la même manière. Je suis cultivateur, c'est vrai, Hélène, mais nous sommes assez à l'aise pour que tu ne sois jamais obligée de t'occuper des travaux du dehors. Ne voudrais-tu pas devenir ma femme? Tout le monde t'aime ici.

Il avait fini de parler depuis quelques minutes que je gardais toujours le silence.

—Hélène, m'as-tu entendu? Crois-tu que je badine? Je te parle le plus sérieusement du monde.

—Ecoute, Georges, je ne puis croire que tu parles sérieusement. Que voudrais-tu faire d'une femme comme moi? Mon oncle lui-même m'a dit que je ne devais pas penser à marier un cultivateur. Je te serais parfaitement inutile dans ta profession. Les premiers temps tu pourrais être heureux, mais tu ne tarderais pas à t'apercevoir de ton erreur, tu regretterais cet engagement qui te serait une entrave et Dieu sait combien il ne m'était pas permis de suivre le te refusant, je te rends un réel service. Dis-moi merci.

—Je comprends, Paul-Emile Mauvin a fait sa demande et ta parole est engagée, dis-moi simplement que tu ne m'aimes pas mais que tu en aimes un autre.

—Voyons, Georges, sois donc plus juste que cela. Je ne te dis que la vérité. M. Mauvin m'a demandée, c'est vrai, mais ma parole n'est pas du tout engagée, je crois bien que ce sera oui, mais enfin ce n'est pas la raison qui me fait te refuser, puisque je suis encore libre.

—Tu ne veux pas devenir la femme d'un cultivateur, non, ce n'est pas assez pour toi; j'oubliais que ta mère était une citadine.

—Georges, Georges, je t'en prie, tais-toi, la colère t'égare. N'est-ce pas à vous tous un peu la faute? si vous m'aviez gardée ici l'année dernière, qui sait ce qui serait arrivé? Qui encore m'a présenté M. Mauvin, si ce n'est vous autres?

—Ce n'est pas moi qui te l'ai présenté.

—J'ai une autre bonne raison, Georges: tante m'a prévenue que ton père aussi bien qu'elle-même sont absolument opposés aux mariages entre cousins-germains. Puisque notre famille verrait cette union d'un mauvais oeil, je t'en prie, choisis ailleurs, tu trouveras mieux.

—Je ne me marierai pas, fit-il, toujours en colère.

Je te promets de prier le bon Dieu de t'envoyer une gentille petite femme, jolie, mais surtout bien, bien bonne, tu seras heureux, entends-tu, tu le mérites.

Il prit ma main droite et la serra si fortement entre ses gros doigts qu'il me fit mal. Pourtant je ne voulais pas le lui dire. Après quelques minutes, je retirai un peu brusquement ma main: "Tu nous rendrais ridicules; pour ma part, je ferai comme si tu ne m'avais pas parlé; fais-en autant, alors personne ne saura jamais ce qui s'est passé entre nous, et ce sera pour le mieux."

Je fis mine de le taquiner en retournant à la maison, mais il n'avait pas encore pris son mal du bon côté.

Quand nous fûmes prêtes à partir pour la gare, je demandai à Georges qui boudait dans un coin: "Viens donc me reconduire, petit cousin très cher". Il maugréa entre ses dents quelque chose que je ne compris pas.

—Voyons, fit mon oncle Félix, M. Mauvin n'est pas là, Georges, tu ne peux toujours par refuser ce petit service à ta cousine, ou le lui rendre en maugréant.

J'étais rendue tout près de lui; mettant sans cérémonie le pied sur une chaise pour être à portée de son oreille, je lui soufflai vite, vite: "Pourquoi faire une pareille tête? On va croire que nous nous sommes querellés."

—J'aimerais mieux, fit-il, qu'il en fût ainsi, j'aurais au moins l'espérance que ta colère passée, tu me donnerais ton petit coeur.

Le prenant par le bras, sans répondre, je l'entraînai vers la sortie; au passage, je le laissai une minute pour embrasser tante Blanche qui ne venait pas à la station.

Me pressant affectueusement sur son coeur: "Il t'aime, Georges, n'est-ce pas?" dit-elle; il va souffrir, mon pauvre enfant.

—Comme je suis malheureuse, tante chérie, puisqu'il ne vous aurait pas été trop désagréable de m'avoir pour belle-fille, pourquoi ne pas me l'avoir dit, un mois plus tôt, par exemple?

J'avais toutes les peines du monde à retenir mes larmes. Faire de la peine aux seuls gens sur terre qui s'étaient montrés pour moi bons et désintéressés! Quelle ingratitude!

Georges m'attendait à la porte. "Maman a-t-elle plaidé ma cause?" demanda-t-il.

Sans répondre, je couvris mon visage de mes deux mains gantées, et me mis à pleurer comme une enfant.

Georges s'en aperçut: "Tu pleures, Hélène; retournons à la maison; tu ne peux toujours pas te donner en spectacle à tous ces curieux qu'il y a sur le quai de la gare."

—Non, je ne puis retourner chez vous; si tu penses que tante Odile entendra cela de cette oreille, tu te trompes.

Je tamponnai mes yeux et, mordant mes lèvres jusqu'au sang, je retins les sanglots qui soulevaient ma poitrine.

Le train en arrivant mit fin à mon supplice.

Assise à côté de tante, je décidai de tout lui raconter. Dans un wagon, il faut parler bien bas pour empêcher nos voisins de suivre notre conversation. Je me penchai tout près d'elle, et, à petits mots hachés, je lui fis d'abord ma confession pour le passé. J'avais un peu peur qu'indignée de ma conduite, elle ne trahît le sujet de notre conversation par un éclat de voix; au contraire, elle resta muette. Je lui racontai en détail la journée qui s'achevait. Voyant qu'elle ne répondait toujours pas, je lui demandai non sans humeur: "Dormez-vous?"

—Non, je ne dors pas, mais ne t'imagines pas que je vais te gronder ou te donner des conseils en chemin de fer; d'abord je n'aime pas mêler les étrangers dans mes affaires; ensuite après une journée comme aujourd'hui, mes idées sont absolument bouleversées, je risquerais de te donner une direction que je regretterais dans la suite.

Le reste du trajet se fit en silence; nous regardions chacune à notre point de vue les péripéties de ce jour.

De temps en temps, les sourcils de tante se rapprochaient, ce qui me donnait à penser que j'entendrais des remarques

aigres-douces sur ma conduite ou sur le compte de mes prétendants.

Cela ne m'inquiétait que d'une manière secondaire. J'avais fixé en permanence sous les yeux ce point d'interrogation: devais-je épouser M. Mauvin ou mon cousin?

Georges, je l'aimais plutôt comme un bon camarade; mais avoir pour belle-mère tante Blanche, me souriait beaucoup. Ne serait-ce pas à désirer qu'aussi jeune, sans mère, je pusse entrer dans une maison où il y aurait quelqu'un pour commander, diriger, décider? Par contre, avoir un petit chez-moi, bien à moi, que je garnirais à mon goût, dans lequel je serais reine et maîtresse, c'était bien fait pour me tenter. De plus, j'aimais M. Mauvin d'une toute autre manière que mon cousin Georges.

Je me demandais si réellement il m'aimait; lui, jamais encore il ne me l'avait dit.

J'avais lu dans ma vie deux ou trois romans, assez, voyez-vous, pour me mettre en tête qu'un jeune homme ne peut demander une jeune fille en mariage sans lui jurer en termes ampoulés sa foi et son amour.

Entrées à la maison, tante me souhaita aussitôt bonne nuit.

Enfermée dans ma chambrette, je priai longuement la Vierge Marie, cette bonne mère qui ne nous fait jamais défaut, et étend sa protection d'une manière toute spéciale sur les enfants sans mère. N'empêche que je ne m'endormis qu'au matin, pour entendre à cinq heures: "Hélène, lève-toi!" Comme je me sentais lasse! Je dus faire effort pour ne pas dormir durant la messe. Au déjeuner je ne réussis que difficilement à faire bonne contenance. Je ne pensais plus à rien de ce qui s'était passé la veille. Je sentais impérieusement le besoin de sommeil. Je ne fus pas plus tôt installée pour travailler que je m'endormis; je me piquai assez douloureusement sur mon aiguille, ce qui me réveilla pour cinq minutes. Voyant que je luttais inutilement, tante se décida à m'envoyer reposer.

—Pas la peine de m'attendre pour dîner, dis-je, faites comme si je n'existais pas; il est probable que je dormirai jusqu'au soir, je me sens terriblement lasse.

Lorsque je m'éveillai, on parlait dans la salle d'entrée; tante avait un visiteur: je ne me trompais pas c'était bien une voix d'homme qui alternait avec son organe que je connaissais à ne m'y pas méprendre. C'était plutôt extraordinaire.

Je me hâtai de procéder à ma toilette, car en consultant ma montre je constatai que j'avais tout juste le temps de préparer le souper.

Afin de les prévenir que je ne dormais plus, je m'exerçai à faire du bruit avec les casseroles. Je ne les prenais pas en traître, au bout de quelques minutes, voyant que tante ne me demandait pas, je cessai mon stratagème, on me savait levée, on ne m'appelait pas, c'est qu'on n'avait pas besoin de moi.

La porte se referma sur ce visiteur énigmatique, et tante ne venait toujours pas me rejoindre, je m'assis tranquillement sur une chaise basse en attendant qu'elle se décidât à faire de même.

—Tu as fait le souper, c'est bien, tu devras faire la cuisine tous les jours jusqu'à l'époque de ton mariage, de façon à devenir un excellent cordon bleu; c'est la qualité primordiale de la jeune fille se préparant à entrer en ménage.

Je n'ai pas douté un moment de la réponse que tu donneras à M. Mauvin; la demande de Georges ne mérite même pas considération, c'est de l'enfantillage. Il

croit t'aimer, il s'illusionne lui-même. Avant que tu ne fasses connaître ta décision à ce jeune homme, je te dois les conseils suivants : D'abord n'attache pas trop d'importance au mot amour, il n'est bon qu'à faire commettre des bévues. M. Mauvin, justement, ne me paraît pas emballé, mais sachant que tu as été élevée sérieusement, que tu as l'habitude de te contenter de peu, et ayant besoin d'une femme économe et sérieuse, il a pensé à toi, c'est dire que cela s'appelle un mariage de raison, à mon avis c'est la meilleure garantie de bonheur.

Je ne trouvais rien à répondre, tante venait de me confirmer quelque chose que j'avais déjà cru deviner. M. Mauvin ne m'aimait pas du tout. Alors c'était bien simple, je lui dirais : "Non."

Ce n'était pas la peine de consulter personne, je désirais faire un mariage d'amour, j'aimais et ne demandais qu'à aimer, mais en retour je désirais être aimée, n'est-ce pas naturel ?

J'écrirais à Georges, je lui ferais des excuses, et lui dirais que j'étais consentante, et même très heureuse, de mettre dans sa bonne grosse patte, ma petite main de citadine.

Sans me donner le temps de retrouver mes esprits, tante Odile continua l'énumération de ses appréciations pratiques.

—Tu fais un mariage des mieux assortis. Vous n'êtes riche ni l'un ni l'autre, tu devras donc équilibrer ton budget en conséquence, et vivre aussi simplement que nous le faisons ici, si non plus.

Je ne l'écoutai même plus. C'était un marché qu'il avait voulu conclure, ce bon Monsieur, les conditions étaient très bien posées, mais elles étaient si pratiques et si terre-à-terre, pas le moindre petit sentiment poétique, que cela ne me convenait pas du tout.

Comme je gardais le silence tante me dit : "Je voudrais bien savoir quel jour tu désires faire connaître ta décision à M. Mauvin ?"

—Dans une quinzaine, je suppose.

—Dans une quinzaine ? N'est-ce pas exagérer le délai, d'autant que tu es décidée de l'accepter. Vous aurez tant de choses à faire d'ici à novembre : tu ne sais pas tout ce qu'il faut pour organiser convenablement une maison.

—Vous êtes donc bien certaine, tante, que ma décision est prise dans l'affirmative ; je n'ai encore consulté personne, je désire consulter, prier, avant de me décider tout-à-fait.

Tante n'ajouta pas un mot, elle n'avait pas l'air disposée à discuter avec moi.

Le lendemain quand je vins m'asseoir pour coudre, elle me laissa travailler au moins cinq minutes, puis, tout à coup, levant la tête : "N'as-tu pas l'intention d'aller chez ta tante Aurore aujourd'hui ? Tu dois être impatiente de lui raconter tout le nouveau que tu as rapporté de ton pèlerinage. Je te donne congé pour la journée entière."

—Merci, j'irai puisque vous le désirez ainsi.

Si je ne voulais pas rester toute la journée chez tante Aurore, je n'aurais qu'à profiter de ma liberté pour me rendre au couvent, après les heures de classe.

Dans les circonstances graves je suis désespérément inhabile à m'exprimer verbalement. Je fis donc à tante le récit de mes deux demandes en mariage, d'une manière si embrouillée qu'elle n'était pas plus avancée à la fin qu'au commencement.

Bien que ce fût ma faute, — et je le savais — j'en étais vexée. Si tout le mon-

de me comprenait de la sorte, comment arriver à avoir un conseil éclairé ?

A bout de patience, je dis à tante Aurore ahurie : "Laissons cette question de mariage que je profite agréablement de ma journée de congé."

—Pour les derniers temps de ta vie de jeune fille, ta tante Odile a l'air disposé à te gêner.

—Mais je n'ai pas dit que je me mariais !

Quel drôle de tempérament ont les jeunes filles, elles désirent se marier ; puis, se présente-t-il un prétendant sérieux, elles font des manières.

—Ce n'est pas un prétendant aussi, ils sont deux !

—Puis-je savoir, avant de laisser cette question épineuse, lequel de tes deux prétendants sera éconduit ?

—C'est justement ce que j'ignore moi-même. Comment voulez-vous que je vous renseigne ?

—Ne changez rien à vos habitudes, chère tante, montons à l'atelier, vous ne pouvez pas j'imagine, prendre une journée de congé, pour la seule raison que deux jeunes gens se disputent ma main.

J'étais plongée dans les gravures de modes que j'étudiais avec beaucoup d'attention.

—Tante, questionnai-je tout-à-coup sans lever le nez : "Si je me décidais à convoler, pensez-vous que mes ressources me permettraient de me procurer tout ce qui est nécessaire ? Remarquez bien, je spécifie ce qui est nécessaire."

—Pourquoi demandes-tu cela ?

—Voyez-vous ce mois-ci, nous ne sommes qu'au dix, et il me reste exactement deux piastres et cinquante centimes.

—Qu'as-tu fait de ton argent ?

—Nous sommes allées au pèlerinage. J'avais besoin d'une paire de chaussures ; comme gants je n'avais encore que ceux que j'avais au couvent l'année dernière ; je m'en suis donc procuré une paire, ensuite j'ai payé mon passage et mon déjeuner à l'hôtel à Sainte-Anne, vous voyez qu'il n'y a sur mon livret de dépenses rien qui soit extravagant. Le petit souvenir que j'ai rapporté m'a été offert par M. Mauvin.

—L'as-tu avec toi ? J'aimerais bien le voir.

—Oui, voici.

Je me dirigeai vers le corridor pour le lui tendre une minute plus tard.

—C'est joli et de goût mais assez dispendieux ; ce jeune homme est-il à l'aise ?

—Joli et de goût, cela me concerne, car c'est moi qui l'ai choisi. La question de fortune, je ne m'en étais pas préoccupée jusqu'à aujourd'hui. Tante Odile m'a fait remarquer que nous n'étions pas riches, ni l'un ni l'autre. Ce qui veut dire qu'il a la même valeur monétaire que votre nièce. Si vous savez au juste ce que nous valons séparément et le total que nous faisons réunis, vous êtes bien intelligente, moi je n'y comprends rien.

—Que tu es enfant !

—Comment voulez-vous que je sache, personne ne m'a jamais dit la somme d'argent que mes parents m'ont laissée. Oncle Félix me paie une très mince pension tous les mois. Cette somme représente-t-elle les intérêts ou une partie de ces intérêts ? C'est ce que j'ignore complètement. Prend-on sur le capital pour me fournir une telle pension ? mystère encore.

M. Mauvin est comptable. Tante Odile m'a dit : "Tu sais aussi bien que moi qu'un salaire de comptable ce n'est pas une fortune."

—Je le sais, bien oui, comme si j'avais été comptable plusieurs fois dans

ma vie.

Elle m'a dit aussi que si j'acceptais de donner mon cœur et ma main à ce jeune homme, je devrais me résigner à vivre encore plus simplement que nous ne faisons chez elle, ce qui n'est pas peu dire. J'ai donc conclu de toutes ces insinuations que M. Mauvin n'est pas un parti extraordinaire.

—Ne pensez-vous pas, chère tante, qu'accepter ne soit une imprudence ? le moindre contretemps pourrait nous réduire à la mendicité.

—Ta tante a certainement exagéré, je connais bon nombre de comptables pour nos maisons d'affaires qui vivent et font vivre honorablement leurs familles. "Tu seras appelée à faire des sacrifices, la vie d'une mère de famille en comporte une foule dans n'importe quelle position sociale. Par contre, avec ta nature aimante, tu y trouveras des compensations."

—C'est un peu, beaucoup vrai, tante chérie, ce que vous me racontez là. Justement, ce que je trouve, c'est que M. Mauvin ne m'aime pas assez. Je l'aime bien, moi, mais je voudrais bien qu'il m'aime aussi. Si j'étais sûre d'être aimée, j'aurais honte de calculer aussi froidement tous ces vils détails d'argent. L'amour compte-t-il les sacrifices ? que dis-je ? où il y a de l'amour il n'y a plus de sacrifice.

—Qu'est-ce qui te porte à croire que M. Mauvin ne t'aime pas, petite ? Il me semble au contraire qu'il t'a donné plus d'une marque de son estime. Que désires-tu de plus ?

Je ne répondis pas de peur qu'elle ne rit de moi, mais je le savais bien, ce que je voulais de plus, qu'il me débitât comme on le voit dans les livres, des protestations d'amour et de fidélité éternels. Quelque chose de mieux encore que n'avait fait Georges.

Ce pauvre Georges je ne lui avais pas encore écrit pour lui faire part de ma nouvelle décision, puis voilà que je commençais à pencher en sens inverse. Oncle Félix ne m'avait pas écrit pour appuyer la demande de son fils, donc on ne tenait toujours pas tant que cela à me voir entrer dans la famille.

Je n'allai pas au couvent. Ayant eu beaucoup de difficultés à me faire comprendre ici, je ne me sentais pas du tout disposée à aller leur raconter mes prouesses, et à tenter cette même épreuve pour la deuxième fois en un seul jour.

Ma tante s'informa si j'étais allée à Limoioul et me congédia en me disant : "Je te dirai demain ce que tu auras encore à faire."

Entrée dans ma chambre je voulus m'emparer tout de suite de mon petit calepin noir. J'avais recommencé comme de plus belle à écrire mon journal. Mais il n'était donc pas où je l'avais déposé la veille ?

—Tante Odile avait-elle commis l'imdiscrétion d'y mettre son nez ? pourtant, elle ne m'avait fait aucune remarque désagréable, ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire si elle s'était aperçue de ma désobéissance.

Je le trouvai dans ma malle mais il était caché sous des serviettes ; je ne comprends toujours pas cela.

Je commençai par relire ce que j'avais griffonné la veille et fus on ne peut plus surprise de voir jusqu'à quel point mes idées avaient évolué depuis ce temps. Tante Aurore, sans avoir voulu influencer ma décision, avait été le meilleur avocat de M. Mauvin, tandis que tante Odile en appuyant sans tact, malgré son

désir non dissimulé de me voir accepter, avait failli perdre à jamais la partie.

J'écrivis une bonne heure et, sans être irrévocablement fixée, de nouveau je me sentais portée vers Paul-Emile, comme je l'appelais maintenant dans mes mémoires.

Le reste de la semaine, je fus occupée à la maison. Tante Odile me dit : "Je désire que tu fasses notre petit chez-nous bien propre et aussi agréable que possible, j'aurai de la visite dimanche."

Je demandai à tante quel serait ce personnage important? Mais elle me fit remarquer que j'étais indiscreète, qu'une jeune fille bien élevée ne pose pas de telles questions.

Elle avait raison, je n'insistai pas; cependant je me torturais les méninges pour savoir si cette visite me concernait.

Suivant ses indications toujours, j'apportai beaucoup de soins à ma toilette. En regardant ma garde-robe je fus heureuse d'y trouver la robe blanche dont tante Aurore m'avait fait cadeau au Jour de l'An.

Ainsi parée, je lui fis la lecture jusqu'à deux heures, quand le marteau retomba assez brusquement. Je pensai en moi-même : il est nerveux le visiteur.

Je ne me pressais pas de me lever, imaginant voir apparaître soit un vieux notaire, pour nous parler chiffre, ou quelque vieux parent à moi inconnu de qui je devrais accepter des conseils. Mais non, la voix de Paul-Emile vibra chaude et grave : "Bonjour, Mademoiselle, comme vous avez été aimable de ne pas me laisser plus longtemps dans l'incertitude", et, s'inclinant devant moi : "Je vous apporte, avec mes remerciements, votre bague de fiançailles."

J'ouvrais des yeux démesurément grands, je n'avais pas dit oui, que je sache, et il arrivait ainsi si bien sûr de son affaire. Quel malentendu pouvait-il y avoir eu?

Il appert que toutes les jeunes filles sont gauches en cette circonstance. C'est ce qui sauva la situation. Il me crut en extase devant ma bague de fiançailles, elle était jolie certainement, mais pas assez pour que je perdisse l'usage de mes sens; c'était un diamant plutôt simple monté avec goût.

Voyant que je ne revenais pas de ma surprise, tante Odile me dit : "J'ai donné par écrit à M. Mauvin la réponse que tu te proposais de lui faire de vive voix, afin de vous éviter à tous deux les embarras qui sont inévitables dans ces circonstances."

Au premier moment, outrée qu'elle eût pris cette initiative sans me consulter, je fus tentée de dire que je n'avais jamais été décidée à accepter la proposition de M. Mauvin, c'était un peu vrai que ma décision n'était pas encore prise. Je comptais avoir une semaine devant moi pour réfléchir. D'un autre côté c'était rompre définitivement au moment où je penchais le plus vers ce mariage; faisant taire mon ressentiment je m'efforçai de me montrer aimable pour mon fiancé qui avait daigné me faire compliment de ma toilette.

Ma tante lui coupa la parole pour lui poser quelques questions pratiques.

Je me sentais à la torture. Je ne lui reconnaissais aucun droit d'agir de la sorte. Un tuteur aurait posé ces mêmes questions sur ces sujets, dont on doit bien un peu se préoccuper. Ne faut-il pas manger trois fois par jour, même quand on s'aime bien? qu'il ne l'aurait pas fait en ma présence, et certainement pas de la même manière.

—Il vous faudra courir les magasins dit encore ma tante. Cette question me

préoccupe beaucoup, je ne suis pas d'un âge à vous suivre partout.

—Pour cela, tante, ne vous tourmentez pas, Lucienne des Orties se fera un plaisir de me servir de chaperon. (Je l'avais revue, cette bonne Lucienne, et nous faisons une bonne paire d'amies).

Ce que j'en reçus des recommandations durant ce temps de mes fiançailles. Les premières fois que nous sortîmes ensemble pour magasiner, j'eus l'air d'une imbécile, tante Odile m'avait tant recommandé de toujours choisir ce qu'il y avait de meilleur marché que M. Mauvin s'imaginait que je n'avais aucun goût. Un jour pourtant que nous étions à choisir notre ameublement de salle à dîner, M. Mauvin vit mes yeux qui brillaient en se posant sur un modèle assez dispendieux, puis je me tournai et donnai ma préférence à un autre moins joli, mais beaucoup meilleur marché. "Si vous croyiez que mes moyens me permettent de vous offrir celui-ci, ne le choisiriez-vous pas?" Il s'était penché et me regardait dans les yeux, je rougis et balbutiai : "Oui."

—Je comprends, fit-il, votre tante a dû vous dire que je n'étais pas riche, de vous montrer très raisonnable.

—Vous avez assez bien deviné.

De plus n'étant pas riche moi-même, d'après ce que tante m'a dit, je n'ai pas le droit de me montrer exigeante.

—Ce n'est pas à moi de vous renseigner sur votre compte, mais, puisqu'on ne vous l'a pas dit, je puis vous affirmer que vous avez le droit de vous montrer, non pas exigeante, ce qui ne serait pas gentil, mais indépendante jusqu'à un certain point, vous apportez en plus de votre dot la plus grande partie du ménage vu que vous avez hérité des meubles de vos parents.

—Soyez certain que je ferai quand même en sorte de ne rien vous demander qui soit disproportionné à nos moyens; tenez ce qui est mieux, je choisirai tout à fait à mon goût; puis, si ce n'est pas raisonnable, vous me direz bien simplement : "C'est plus que je ne puis faire." Est-ce bien ainsi?

—Oui, certainement, si je vous ai mise au courant de notre avoir, c'est que j'avais absolument confiance en votre bon sens et que j'ai eu pitié de vous : vous aviez l'air si malheureux depuis que nous magasinions.

Sans le savoir il avait fait un grand pas dans mon estime. Ne m'avait-il pas donné une grande marque de confiance? et la confiance suppose l'amour.

Par un beau matin de novembre nous



—Tu as compris... je veux cette clef de sol...

—Oui, M'sieu... mais moi, avant, j'aimerais avoir la clef des cabinets!

nous mariâmes en l'église de Saint-Joachim en même temps que Jeanne et Albert Mauvin.

Je n'avais plus de parents. J'étais née à Québec c'est vrai, mais il m'était indifférent de venir me marier à la campagne. Le déjeuner que mon oncle offrait à l'occasion du mariage de ma cousine servirait pour moi en même temps. Tout était pour le mieux ainsi.

J'étais radieuse quand, après la cérémonie, je sortis pendue au bras de Paul-Emile; les feuilles mortes voltigeaient au-dessus de nos têtes pour venir se coucher à nos pieds toutes palpitantes dans leur toilette rouge. Lambeaux de l'été que le froid déchiquète et qui saignent, elles me parurent en ce jour sous l'aspect d'une multitude de petits drapeaux, couleur d'amour.

Notre voyage de noces fut court, mais des plus heureux; le ciel nous sourit durant les deux jours que nous passâmes à Montréal. Il me tardait de revenir et de prendre possession de mon petit logis, bien simple, il est vrai, mais dans lequel le soleil entrait à profusion par les larges fenêtres.

J'y entrai disposée à être heureuse, et à faire à mon mari la vie aussi agréable qu'il serait possible.

Nous étions loin de vivre d'une façon aussi mesquine que j'avais vécu, rue Saint-François, et j'y appris aussi quel salaire se faisait un comptable!

EPILOGUE

Deux ans plus tard, par un matin de décembre froid et ensoleillé, le téléphone, de sa sonnerie aigrelette, nous tira de notre sommeil, Paul-Emile était en congé, le bébé reposait, nulle raison de ne pas faire pour une fois la grasse matinée.

J'écoutais d'une oreille, imaginant que ses patrons demandaient mon mari à son bureau. Il me dit en entrant dans la chambre, comme je lui répétais en riant les quelques mots que j'avais pu saisir : "Nous y allons, nous y allons tout de suite."

—Où allons-nous de la sorte.

—Mignonne, ne va pas être saisie, on nous annonce que tante Odile est malade. Puis passant son bras autour de mes épaules, il appuya longuement ses lèvres sur les miennes : "Elle nous demande tout de suite", ajouta-t-il plus bas.

Je commençais à comprendre, ma tante Odile devait être morte, le rire mourut sur mes lèvres. Me dégageant aussitôt de son étreinte : "Ne perdons pas de temps, fis-je, puisqu'elle nous demande tout de suite."

Je ne m'étais pas trompée. Elle était morte, nous arrivâmes en même temps que les entrepreneurs de pompes funèbres. Je restai là jusqu'à l'arrivée d'autres parents. Paul-Emile s'occupa des mille et un détails que comporte le passage de la noire faucheuse. Vers midi nous reprîmes le chemin de notre chez-nous. J'étais contente d'arracher mon bébé à cette atmosphère de mort, il me semblait qu'elle allait venir me le prendre. Heureusement cette impression fâcheuse s'effaça dans la douce intimité de mon foyer, gardé par la double affection dont nous l'entourions. Qui aurait pu nous l'enlever, notre petit Henri?

Après le service funèbre auquel nous avions assisté, le testament fut ouvert par le notaire de la famille. Ma tante me laissait la totalité de ses biens qui représentaient une somme assez importante. Plusieurs furent désappointés; moi-même je fus surprise. Elle m'aimait

donc beaucoup plus qu'elle ne m'avait jamais donné raison de le croire. Je ne regrettais plus depuis longtemps les ennuis que j'avais eus à supporter, durant mon séjour dans cette maison, ils s'estompaient dans le lointain, occupée que j'étais de mon bonheur présent.

Nous n'étions pas fortunés, cet argent était donc le bienvenu; il nous aiderait à faire face à nos nouvelles obligations

à mesure que la famille s'augmenterait d'un nouveau membre.

Après avoir consulté mon mari, nous décidâmes de faire chanter des messes pour le repos de son âme. Ne lui devais-je pas davantage? n'était-ce pas elle qui m'avait ouvert toute grande la porte du bonheur? ne nous donnait-elle pas maintenant les moyens d'élever notre famille convenablement sans nous tuer de tra-

vail. Que Dieu lui donne donc, et le plus tôt possible, la possession de son beau paradis. Afin de couvrir les quelques peines qu'elle pouvait avoir à payer à la Suprême Majesté, nous fîmes célébrer sans compter le Saint Sacrifice à ses intentions.

Quand plus tard mes enfants furent en âge de prier Dieu, je leur appris à dire: "Petit Jésus, bénissez papa, maman, récompensez ma tante Odile..."

FIN

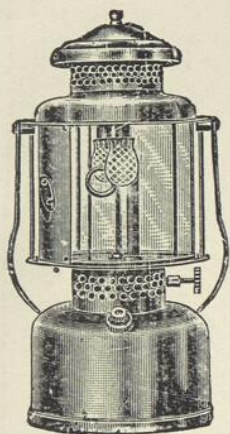
SOUPÇONS



—Ça fait déjà deux fois que tu changes de chemise en trois mois !... Eugène! tu me caches quelque chose !...

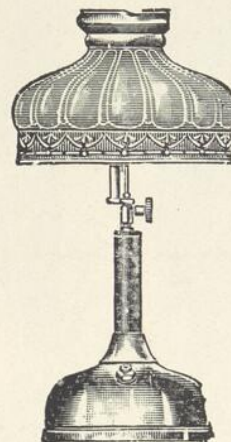
Lumière - Chaleur et Cuisson à la "COLEMAN"!

Pas d'ennuis - Maximum de satisfaction



LA réputation des produits "Coleman" n'est plus à faire. Des années d'expérience ont prouvé leur efficacité par les multiples bienfaits qu'ils procurent. La lampe et le fanal "Coleman" produisent une lumière douce et brillante qui pénètre dans les coins les plus obscurs. Le poêle "Coleman" est non moins appréciable par sa rapidité à la cuisson, son maniement facile et sa chaleur bienfaisante.

Economiques et sûrs, leur emploi solutionnera tous vos problèmes du genre.



Evitez tous les tracas en vivant à la "COLEMAN"!

EN VENTE CHEZ

SAMSON & FILION, Limitée

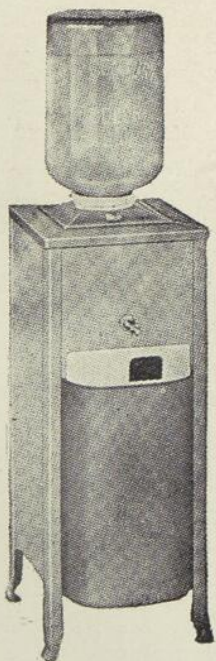
Ferronnerie — Quincaillerie — Articles de Sport, etc.

343, rue St-Paul,

(En face gare C.P.R.)

QUEBEC

Dans les Murs du Vieux Quebec "Claire Fontaine"



Une eau pure, limpide, hygiénique.

LES ANALYSES DE MILTON
HERSEY CO., DU BUREAU PROVINCIAL
D'HYGIENE ET DU Dr R. C. HASTING
SONT VOTRE GARANTIE.

Dispenseurs au prix coûtant!

CLAIRE FONTAINE, Limitée

86-92, côte d'Abraham

Tél.: 2-2380

QUEBEC

PAS DE DEFIGURATION-NI DE DISTORSION-!

PHILCO

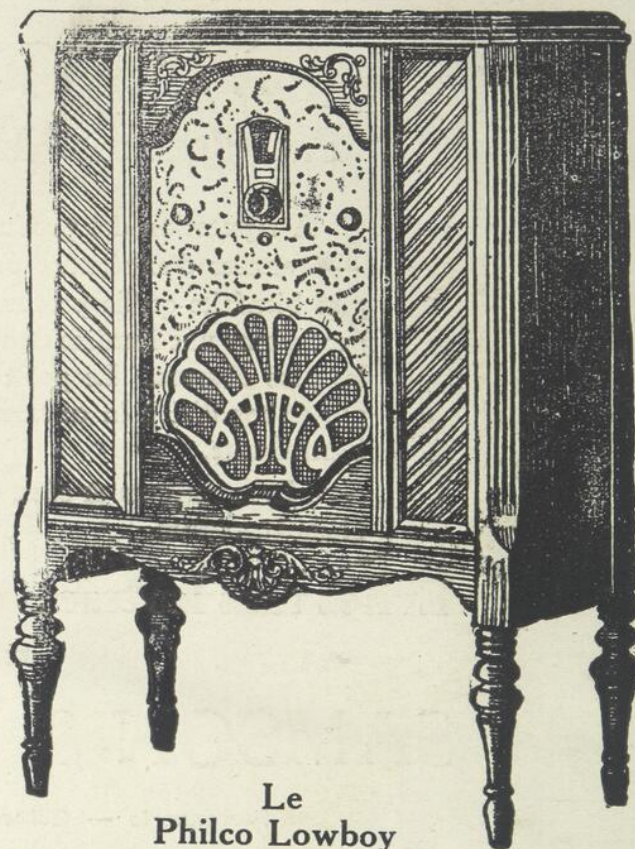
Unités Balancées

Grille = Ecran

7 lampes -- 4 condensateurs

seulement RADIO

\$169 lampes
en
plus



Le
Philco Lowboy
seulement \$169.00 moins
les lampes

Vous pouvez aussi avoir ce nouveau Philco Grille-Ecran dans une variété d'autres beaux meubles-cabinet magnifiquement finis. Console \$159.00; Highboy, \$199.00; Highboy de Luxe, \$230.00. Lampes en plus.

Elle vient d'arriver! Cette merveilleuse nouvelle création Philco! Plus de radio pour moins d'argent qu'il n'a jamais été possible au-paravant! Cet excellent Récepteur Radiophonique à 7 Lampes Grille-Ecran dans un riche et magnifique cabinet "lowboy", muni d'un véritable Haut-Parleur Electro-Dynamique et d'Egalisateurs Acoustiques, se vend moyennant \$169.00 seulement. Les lampes sont à part.

Ce nouveau Philco possède de tels pouvoirs de performance qu'il vous émerveillera et vous enchantera certainement. Il a tout ce qu'il vous faut — la beauté tonale, la sélectivité aigüe, la vaste portée de distance, l'aisance de fonctionnement et une rare beauté.

1. **Ce merveilleux Ton Philco.** — Clair, pur, riche à n'importe quel volume; un ton exclusif au "Philco", à cause de ses unités électriques exactement balancées.
2. **Epatante Captation à Distance.** — Au lieu d'utiliser une lampe 227 comme détectrice, à l'instar des appareils ordinaires, ce nouveau Philco utilise une lampe à grille-écran, ce qui double ainsi l'amplification. Il vous apporte des nouveaux postes enchanteurs que vous n'aviez jamais entendu au-paravant.
3. **Sélectivité extraordinaire.** — Les postes locaux encombrant n'incommodent nullement le propriétaire de ce nouveau Philco, grâce au nouveau circuit intégral à double syntonisation et à son condensateur blindé à quatre séries. Il capte presque n'importe quel poste que vous désirez, avec une fidélité super-aigüe, et sur toute la course du cadran.
4. **Plus de Programme en Plein Jour; Plus de Programmes le Soir.** — Comme résultat de cette grande amplification, tout un nouveau champ de divertissement radiophonique, instructif, inspirateur et amusant vous est ouvert.
5. **Beauté du Cabinet.** — Ce nouveau modèle Console Compacte est un meuble capable d'enjoliver les plus belles demeures, et pourtant de prix modique! A noter sa beauté de ligne. Panneaux en beau noyer de pied et érable piqué.

TELEPHONEZ AUJOURD'HUI

Pour en avoir GRATIS une démonstration.

Le Vendeur de Philco se fera un plaisir de vous donner une Démonstration Gratuite de ce nouveau Philco chez-vous le jour que vous choisirez. Paiements faciles si vous décidez d'acheter.

Voyez-le! Entendez-le! Chez l'un de ces Vendeurs Philco!

Gaulin - Tanguay, Ltée,
371, rue St-Joseph.

J. - W. Cantin,
446, rue St-Joseph.

Henri Duclos, Ltée,
68, de la Couronne.

QUÉBEC